O
885
Ari/Lep
81683

00081683

00081683

Digitized with financial assistance from
Observer Research Foundation
on 17 May, 2019

# LE PLUTUS
ET
# LES NUE'ES
# D'ARISTOPHANE.
## COMEDIES GREQUES,
TRADUITES EN FRANÇOIS.

*AVEC*

Des Remarques & un Examen de chaque Piece selon les regles du Theatre.

*Par Mademoiselle* LE FE'VRE.

H. Viveash
37
81683
1684
V. f 10.

A PARIS,

Chez { DE... THIERRY, ruë saint Jacques, à la Ville de Paris. ET CLAUDE BARBIN, au Palais, sur le Perron de la Sainte Chappelle.

M. DC. LXXXIV.

*AVEC PRIVILEGE DU ROY.*

O
885
Ari | Lep
81683

# PREFACE.

JE ne diray point dans cette Preface ce que j'ay déja dit dans celle de Plaute, de l'origine de la Comedie & de tous les changemens qui luy sont arrivez. On sçait ce que c'est que la vieille Comedie. Je ne m'attacheray donc icy qu'à donner une idée generale d'Aristophane, sans faire le détail de sa vie; pour en marquer toutes les particularitez, il faudroit avoir travaillé sur tous ses Ouvrages avec le mesme soin que j'ay travaillé sur les deux Comedies que j'ay traduites.

Aristophane estoit d'Athenes, du Bourg appellé Cydathenien & de la Tribu Pandionide. Son merite luy attira tant d'envie qu'on voulut luy contester son droit de Bourgeoisie, & le faire passer pour Etranger. Il n'employa point son Eloquence à ré-

pondre à ses ennemis, il ne dit qu'un mot à ses Juges, & ce mot eut tout le succés qu'il en avoit attendu; peut-estre que les Figures les plus pathetiques & les plus recherchées ne luy auroient pas si bien reüssi : *Messieurs*, leur dit-il, *ma mere m'a toûjours dit que j'estois fils de Philippe, pour moy je n'en sçay rien; car il n'y a personne qui puisse estre assuré de connoistre son pere.* Ce qui rend cela plus agreable c'est que ce sont deux Vers, que Telemaque dit dans l'Odyssée.

Μήτηρ μὲν τ' ἐμὲ φησὶ τοῦ ἔμμεναι, αὐτὰρ
ἔγωγε.
Οὐκ οἶδ', οὐ γὰρ δὴ τις ἑὸν γόνον αὐτὸς
ἀνέγνω.

J'ay voulu rechercher ce qui pouvoit avoir donné lieu à cette accusation, & j'ay trouvé qu'Aristophane avoit quelque bien dans Egine, comme il le fait assez entendre dans sa Comedie des Acharnenses, où il dit aux Atheniens, *les Lacedemoniens vous demandent Egine, ce n'est pas qu'ils se soucient fort de cette Isle, mais c'est qu'ils veulent se vanger de moy, & m'oster mon bien.*

C'est de là apparemment que les en-

vieux de ce Poëte prirent occasion de dire qu'il estoit Eginete. Ceux qui ont écrit qu'il estoit Egyptien, ou Rhodien, ou Melien, l'ont fait sans fondement. On ne peut pas douter du temps qu'Aristophane florissoit, puisqu'il estoit Contemporain de Platon, de Socrate, d'Euripide, des Generaux Lamachus, & Demosthene, & que la pluspart de ses pieces furent joüées du temps de la guerre du Peloponese. Il avoit le naturel bilieux & ardent, son genie le portoit particulierement à la raillerie; & comme il avoit beaucoup d'élevation & de courage, & qu'il estoit l'ennemi declaré de la servitude & de tous ceux qui vouloient opprimer son païs, il trouva une ample matiere à exercer son esprit, & à faire voir l'amour qu'il avoit pour la liberté. Les Atheniens se laissoient alors gouverner par des gens qui ne songeoient qu'à s'en rendre les maistres. Aristophane qui estoit trop fin pour ne se pas appercevoir de leurs desseins, fut le seul qui s'y opposa, & en montant luy-mesme sur le theatre, il découvrit aux Atheniens les pernicieuses

prátiques de leurs Generaux & de leurs premiers Magiſtrats. Il leur enſeigna les moyens de les prevenir, & les garantit par là des plus grands malheurs. Cleon fut le premier qu'il attaqua & qu'il mit ſur le theatre, & comme il n'y avoit point de Comedien qui oſaſt joüer le perſonnage d'un homme ſi autoriſé, Ariſtophane le repreſenta luy-meſme, & fit ſi bien que les Atheniens condamnerent Cleon à une amende de cinq talens qui fut donnée au Poëte. Il attaqua enſuite Lamachus, & il n'épargna ni Pericles, ni Alcibiade.

Pendant qu'il travailloit avec tant de ſoin à deffendre la Republique contre les ennemis du dedans, il n'oublioit pas de la fortifier contre les attaques de ceux du dehors. Les Lacedemoniens & les autres peuples jaloux de la grandeur d'Athenes éprouverent ſouvent qu'Ariſtophane ſeul valoit une armée aux Atheniens, & qu'il eſtoit impoſſible d'en venir à bout, pendant qu'ils ſuivroient les conſeils de ce Poëte qui avoit rendu ſon theatre comme l'Ecole de l'Art Militaire & de toutes les vertus qui ren-

dent les hommes redoutables à leurs ennemis. Il assembloit les spectateurs, non pas pour les flater par des loüanges fades & trompeuses, ou pour les divertir par des bouffonneries & par des grossieretez ; mais pour les instruire par des leçons solides, qu'il sçavoit rendre agreables en les assaisonnant de mille inventions plaisantes, que personne que luy ne pouvoit trouver. Il ne se contentoit pas de les avertir de leur devoir, il leur reprochoit leurs fautes, il leur disoit qu'ils raisonnoient comme des enfans, & que quand leurs resolutions estoient suivies de quelques heureux succés, c'estoit que les Dieux prenoient plaisir à faire des miracles ; mais que ces mesmes Dieux se lasseroient enfin de garder des foux. Cette liberté, qui nous paroistroit aujourd'huy si dure, estoit si bien receuë des Atheniens, qu'ils jetoient à pleines mains des fleurs sur la teste du Poëte, & le conduisoient par la Ville avec des acclamations & en le comblant de loüanges. Pour le remercier mesme de l'affection qu'il avoit pour la Republique, par un decret public, ils l'honorent d'une cou-

ronne de l'Olivier ſacré de la Citadelle, & c'eſtoit le plus grand honneur qu'on pouvoit faire à un Citoyen.

Enfin Ariſtophane ſuivoit ſi exactement les affaires des Atheniens, que ſes Comedies ſont à proprement parler l'Hiſtoire fidèle de ce peuple; c'eſt pourquoy Platon, écrivant à Denis le Tyran, luy dit, qu'il n'a qu'à lire ſoigneuſement les ouvrages d'Ariſtophane pour connoiſtre parfaitement l'état de la Republique des Atheniens.

Son but n'eſtoit pas d'inſpirer ſeulement à ce peuple les vertus militaires, il travailloit auſſi avec ſoin à luy enſeigner les vertus Morales, & comme il avoit l'eſprit d'une grande étenduë, il ne s'attachoit pas à donner le caractere d'un ou de deux Citoyens, il attaquoit la Republique en Corps, & luy montroit toute la deformité de ſes vices. Ces idées grandes & generales ne l'empeſchoient pas de deſcendre quelquefois dans le particulier, & d'aller chercher dans toutes les Tribus pour y trouver quelque Athenien dont il puſt découvrir

l'infamie. C'eſt dans cette vüe qu'Horace a parlé de luy dans la IV. Sat. du Livre premier.

*Eupolis atque Cratinus Ariſtophaneſque Poëta,*
*Atque alii quorum Comœdia priſca virorum eſt,*
*Si quis erat dignus deſcribi quod malus aut fur.*
*Quod mœchus foret, aut ſicarius, aut alioqui,*
*Famoſus, multa cum libertate notabant.*

*Eupolis, Cratinus, Ariſtophane & tous les autres Poëtes de la vieille Comedie, reprenoient avec beaucoup de liberté tous ceux qui meritoient d'eſtre notez pour leurs malices, pour leurs rapines, pour leurs débauches & pour leurs crimes.* Mais il faut bien s'empeſcher de croire qu'Horace ait voulu marquer par là le caractere d'Ariſtophane, ce n'eſt que la moindre & la moins conſiderable de ſes parties, & Horace n'en parle que par rapport à ſes Satires dont il veut excuſer la liberté.

Cette grandeur d'ame & cette indépendance d'Ariſtophane l'avoient rendu ſi illuſtre, & avoient étendu

ſa reputation ſi loin que Lilius Gral-
dus écrit que le Grand Roy, c'eſt-
à-dire, le Roy de Perſe, eſtant deſ-
cendu en Grece, & s'eſtant fait mon-
trer tout ce qu'il y avoit de plus re-
marquable dans Athenes, demanda où
eſtoit donc le Poëte Comique. Mais
qui eſt ce Roy de Perſe qui deſcen-
dit en Grece? Ce n'eſt pas le pre-
mier Darius, ce n'eſt pas non plus
Xerxes, Ariſtophane n'eſtoit peut-
eſtre pas encore né quand Xerxes vint
faire la guerre aux Atheniens, & Da-
rius Nothus ni Artaxerce ne deſcen-
dirent jamais en Grece. Ce Docteur
Italien n'eſt pas excuſable d'avoir don-
né l'air de Fable à une verité ſi avan-
tageuſe & ſi honorable à la memoi-
re d'Ariſtophane. Il n'auroit pas fait
cette faute, s'il avoit voulu ſe donner
la peine de prendre dans les écrits
meſmes de ce grand Homme toutes
les particularitez de ſa vie, & de ve-
rifier par là tout ce qu'il avançoit;
mais peu de gens ſe piquent de cette
exactitude, que j'eſtime beaucoup
plus que toutes les autres qualitez
d'un Hiſtorien. Voicy la verité de
l'Hiſtoire: Le Roy de Perſe deman-

da des nouvelles d'Ariſtophane aux députez que les Grecs luy avoient envoyez. On prendra peut-eſtre quelque plaiſir à voir de quelle maniere il conte cela luy-meſme dans l'Intermede du ſecond Acte de ſa Comedie des Acharnenſes : c'eſt le Chœur qui parle.

Οὕτω δ' αὐτοῦ περὶ τῆς τόλμης ἤδη πόρρω κλέος ἥκει.
Ὅτι καὶ, βασιλεὺς Λακεδαιμονίων πρεσβείαν βασανίζων
Ἠρώτησε πρῶτα μὲν αὐτοὺς πότεροι ταῖς ναυσὶ κρατοῦσιν,
Εἶτα δὲ τοῦτον τὸν ποιητὴν ποτέροις εἴποι κακὰ πολλά.
Τούτους γὰρ ἔφη τοὺς ἀνθρώπους πολὺ βελτίους γεγενῆσθαι
Καὶ τῷ πολέμῳ πολὺ νικήσειν, τοῦτον ξύμβουλον ἔχοντας.

*La gloire de ce Poëte, & la reputation de ſon courage vont déja ſi loin, que le Grand Roy interrogeant un jour les Ambaſſadeurs des Lacedemoniens, leur demanda premierement quels peuples de Grece eſtoient les plus forts ſur la mer, & enſuite qui eſtoient ceux ſur qui ce Poëte s'acharnoit le plus dans ſes Comedies, car,* dit-il, *ce ſont ſes*

*conseils qui rendent les hommes meilleurs & qui les font triompher de leurs ennemis.*

Pour achever de donner une idée juste d'Aristophane, je n'ay plus qu'à parler du caractere de son esprit & de son stile. Jamais homme n'a eu plus de finesse que luy pour trouver le ridicule, ni un tour plus ingenieux pour le faire paroistre. Sa Critique est naturelle & aisée, & ce qui se trouve fort rarement, il conserve beaucoup de delicatesse dans une grande fertilité. En un mot l'Esprit Attique que les Anciens ont tant vanté, paroist plus dans Aristophane que dans aucun autre Auteur que je connoisse de l'antiquité; mais ce qu'on doit le plus admirer en luy; c'est qu'il est toûjours si bien le Maistre des Matieres qu'il traitte, que sans se gesner, il trouve le moyen de faire venir naturellement des choses qui auroient paru d'abord les plus éloignées de son sujet, & que ses caprices mesme les plus vifs & les moins attendus paroissent comme des suites necessaires des incidens qu'il a preparés. C'est cét Art qui rend inimitables les Dialogues de Platon,

qu'on doit regarder comme autant de pieces de Theatre, qui ne divertissent pas moins par l'action que par le discours:

Le stile d'Aristophane est aussi agreable que son esprit, outre la pureté, la netteté, la force & la douceur, il a une certaine harmonie qui flate si agreablement l'oreille qu'il n'y a rien de comparable au plaisir qu'on prend à le lire. Quand il s'attache au style mediocre & commun, il le fait sans bassesse; quand il vient au style sublime, il s'éleve sans obscurité, & jamais personne n'a sçû faire un mélange si agreable de tous les differens genres d'écrire. Que l'on ait étudié tout ce qui nous reste de l'ancienne Grece, si on n'a pas lû Aristophane, on ne connoist pas encore tous les charmes & toutes les beautez du Grec. Aussi Platon avoit tasché de former son style sur celuy de ce Poëte qu'il lisoit avec beaucoup de soin, & il semble qu'il ait pris dans ses Ouvrages la douceur, la varieté & l'harmonie que les bons connoisseurs admirent en luy. Il estoit au moins si charmé de la politesse & des graces qui re-

gnent dans toutes ses Comedies qu'il fit cette Epigrame,

Αἱ χάριτες, τέμενός τι λαβεῖν, ὅπερ οὐχὶ πεσεῖται
Ζητοῦσαι, ψυχὴν εὗρον Ἀριστοφάνους.

*Dum quærunt Charites nunquam violabile templum,*
*Invenêre sacrum pectus Aristophanis.*

*Les Graces ayant couru par tout pour trouver un lieu à bâtir un Temple qui durast toûjours, elles choisirent le cœur d'Aristophane, d'où elles n'ont jamais bougé depuis.* Et pour témoigner plus particulierement l'estime qu'il faisoit de ce Poëte, il luy donna la meilleure place dans son Banquet, qui est un de ses plus beaux Dialogues, & il met sous son nom le beau discours qu'il fait de l'Amour, comme pour donner à entendre par là qu'Aristophane estoit le seul qui pust agreablement parler de cette passion.

Aristophane avoit fait plus de cinquante Comedies, il ne nous en reste qu'onze qui sont parfaites & sans Lacunes, & les deux que j'ay traduites sont les seules qui puissent estre bien mises en nostre langue. Ce que j'ay

dit de leur Auteur devroit leur eſtre un aſſez bon paſſe-port & les faire recevoir favorablement, mais de la maniere dont on eſt fait aujourd'huy, je ne ſçay ſi ma Traduction aura tout le ſuccés que je pourrois ſouhaitter, & ſi l'approbation qu'on donnera à cét Ouvrage, répondra à la reputation que ce grand Poëte a euë de ſon temps, & qu'il a conſervée depuis tant de ſiécles. L'autorité & l'exemple des temps les plus éclairez & les plus polis ne nous touchent point; auſſi ſuis-je fort preparée à tous les jugemens que le public en pourra faire, & je les ay meſme ſi bien prévûs que je croy pouvoir découvrir à mes Lecteurs leurs propres penſées.

Tous les Ouvrages ont à paſſer ordinairement par les mains de trois ſortes de juges. Je mets dans le premier rang ceux qui ont le goût fort bon, dans le ſecond, ceux qui l'ont mediocre, le troiſiéme, qui eſt beaucoup plus grand que les deux autres, eſt de ceux qui l'ont mauvais. Les premiers jugent ſainement de tout comme s'ils avoient eſté de tous les

temps, les beautez les plus cachées & les défauts les plus couverts font une impreſſion ſi vive & ſi nette dans leur eſprit, que ce qu'il y a de plus fin & qui échape aux yeux de tout le reſte du monde, paroiſt eſtre pour eux en relief. Les ſeconds ne jugent preſque de rien par eux-meſmes, ils ſont renfermez dans certaines bornes qu'ils ne ſçauroient paſſer ; ils ſentent quelquefois & ils entrevoyent des beautez ou des défauts ; mais la moindre choſe eſt capable de leur faire prendre l'un pour l'autre : Les endroits meſme dont ils ſont les plus frappez ne les laiſſent que dans une tiedeur languiſſante. Les derners prennent le méchant party ſur tout, ils croyent qu'il n'y a rien au delà de leur point de vûë, ils ne jugent jamais que par rapport à eux-meſmes, ils veulent ſe reconnoiſtre en tout, & ils condamnent abſolument tout ce qui ne leur reſſemble point.

Si je ne me ſuis point trompée aux portraits que je viens de faire de mes Lecteurs, je ne croy pas pouvoir manquer de bien découvrir leurs ſentimens ſur ces deux Comedies d'Ariſtophane ;

ſtophane ; les premiers, je dis meſme ceux qui ne connoiſtront ce Poëte que par ma Traduction, ſeront charmez de la beauté & de la fineſſe de ſes idées, de la grandeur & de la hardieſſe de ſes deſſeins, de la vivacité de ſon imagination, & de la ſoupleſſe de ſon eſprit, qui luy rendoit ſi aiſé l'Art de tourner en ridicule les choſes meſmes les plus parfaites. En un mot, ils admireront Ariſtophane comme l'ont admiré tous les grands Hommes des ſiécles paſſez qui luy ont toûjours donné le prix de la Comedie. Les ſeconds ne ſeront pas ſi frappez des beautez qu'ils y remarqueront que des défauts qu'ils y croiront reconnoiſtre, ils ne le condamneront pas abſolument ; mais ils le liront avec une certaine langueur & avec une indifference qui n'eſt pas moins injurieuſe que le mépris. Enfin ceux du dernier ordre s'étonneront que j'aye voulu employer mon temps à traduire deux Comedies où l'on ne voit ni mariages ni intrigues d'Amour, ni fourberies de valets, ni vieillards dupés, ni aucun de ces autres jeux de Theatre qui ſont aujour-

d'huy comme l'ame de la Comedie. Voilà deux beaux sujets, diront-ils, qu'un aveugle à qui l'on fait recouvrer la vûë, & un Philosophe qu'on raille. Et en s'applaudissant eux-mesmes de la finesse de leur Critique, ils donneront hardiment un démenty à toute l'antiquité, ils croiront avoir seuls toute la politesse & tout le bon sens en partage, & ils accuseront de grossiereté & de folie tous ceux qui ne seront pas de leur sentiment. Si j'avois pour but dans mes Ouvrages de contenter ces trois sortes de juges, je n'aurois garde de leur presenter des modeles si achevez; je tiens pour une maxime constante qu'une beauté mediocre plaira plus generalement qu'une beauté sans défaut, & il seroit facile d'en donner des raisons convainquantes; mais j'avouë que je ne me suis jamais proposé que de plaire aux gens du premier ordre, & que je compte presque tout le reste pour rien; je ne laisseray pas cependant de combattre autant qu'il me sera possible dans cette Preface, les doutes & les difficultez de ceux qui n'ont qu'un goût mediocre, & de leur donner des

Sujet de Plutus.

Sujet des Nuées.

guides qui pourront les faire marcher seurement dans un pays qu'ils ne connoissent pas ; je n'oserois me rien promettre des autres, s'ils veulent pourtant se donner la peine de lire cette Preface avec quelque reflection, j'espere qu'ils rabatront quelque chose de leur entestement, & qu'ils pourront au moins entrer dans quelque soupçon que leurs jugemens ne sont peut-estre pas trop justes.

Ce qui empesche aujourd'huy la pluspart des hommes de goûter les Ouvrages des Anciens, c'est qu'on ne veut jamais perdre de vûë son siecle, & qu'on veut le reconnoistre en tout. Il n'est rien de plus injuste ; les siecles se suivent sans se ressembler, & si les hommes sont toûjours dans ce préjugé qu'il n'y a rien de bon que ce qui porte les marques de leur siecle, il se trouvera que les meilleurs Ouvrages n'auront qu'une vie fort limitée, & que les plus grands écrivains découragez par une imagination si mortifiante, n'auront plus la force de travailler pour une immortalité qu'ils ne devront pas se promettre.

La preoccupation où l'on estoit du temps d'Auguste pour les Ouvrages des Anciens, quoique fort vitieuse, me paroist encore plus supportable que celle que nous avons contre eux. Pendant que l'on recevoit pour bon ce qui estoit vieux : un Auteur pouvoit au moins esperer que le temps le feroit enfin joüir du privilege que l'on accordoit à tout ce qui estoit ancien, & pour se consoler du mépris qu'on avoit pour luy pendant sa vie, il n'avoit qu'à songer à l'honneur qu'on luy feroit aprés sa mort : au lieu que la prevention où l'on est aujourd'huy oste toute esperance à l'esprit, elle l'abaisse ; & si j'ose me servir icy de cette figure de Platon, elle coupe ses aîles & l'empesche d'arriver à cette élevation qui est l'unique source des belles choses. Pour faire voir le ridicule de cette erreur on n'auroit qu'à prendre le contrepied de l'Argument dont Horace se sert pour corriger celle des Romains ; mais malheureusement pour nous la raillerie seule ne suffit plus pour desabuser les hommes, il leur faut des raisons moins enveloppées ; c'est pour-

Dans la premiere Epistre du Livre II. vers. 40.

quoy il eſt neceſſaire de remonter juſqu'à la ſource ; & comme le prejugé dont je viens de parler ne vient que de la determination & de la diſpoſition de l'eſprit, il ſe détruira de luy-meſme, quand j'auray fait voir de quelle maniere ſe forment les jugemens que les hommes font de tous les objets qui ſe preſentent à leur imagination ; je taſcheray donc d'expliquer ce que c'eſt que le goût ; je feray enſuite l'examen de ces deux Comedies, & quand mon Ouvrage tombera entre les mains de ces Lecteurs tiedes ou dégoûtez dont j'ay parlé ; s'ils veulent de bonne foy ſe faire l'application de ce que j'auray dit, il ne dépendra que d'eux de connoiſtre ſurement la cauſe de leur tiedeur ou de leur dégoût.

Tout le monde parle du goût, & je n'ay encore trouvé perſonne qui l'ait bien définy. Les Traittez que j'en ay veus ne ſont que des idées confuſes où il n'y a ni juſteſſe ni raiſon, & par conſequent point de verité ; chaque difficulté qui ſe preſente ſemble demander un autre principe que celuy qu'on a poſé. Cependant la plus

grande & peut-eſtre la ſeule marque du vray, c'eſt quand un meſme principe ſuffit à expliquer toutes les difficultez.

J'eſpere que j'auray eſté plus heureuſe dans la recherche que j'en ay faite, & que la définition que je vais donner, contentera tous ceux qui voudront ſe donner la peine d'examiner & d'approfondir ma penſée.

Le goût eſt une harmonie, un accord de l'eſprit & de la raiſon, on en a plus ou moins ſelon que cette harmonie eſt plus ou moins juſte, cela eſtant, tous les objets exterieurs qui ſe preſentent à l'imagination y font non ſeulement une image, mais ils y rendent auſſi une eſpece de ſon; car tout parle à l'eſprit; & quand ce ſon exterieur ſe trouve d'accord avec cette harmonie interieure, l'imagination reçoit & approuve d'abord cét objet, qu'elle ne manque jamais de rejetter quand le contraire arrive. Car comme l'harmonie ou l'accord eſt la cauſe de l'amour que l'on a pour certains objets, par la raiſon des contraires, la diſſonance eſt neceſſairement la cauſe de la haine. Cette diſſonance vient

ou de l'objet, ou de l'esprit qui juge, ou bien souvent de tous les deux. Quand elle vient de l'objet & que nostre esprit a cette harmonie parfaite dont je viens de parler, il est impossible que nous approuvions l'objet qu'on nous presente, il nous paroistra toûjours defectueux. Quand la dissonance vient de nostre esprit qui juge, alors les meilleures choses nous paroissent mauvaises; mais au lieu de nous accuser nous-mesmes, nous accusons toûjours l'objet, parce que comme nostre esprit est accoûtumé à cette dissonance, il ne sçauroit de luy-mesme la remarquer. Enfin quand elle est dans l'un & dans l'autre, & dans l'esprit & dans l'objet, de là vient que les plus mauvaises choses passent fort souvent pour bonnes, parce qu'elles sont en proportion de dissonance avec l'esprit. Par ce moyen on trouvera facilement la raison pourquoy un Ouvrage mediocre trouve fort peu de censeurs, & qu'un Ouvrage excellent ne trouve des admirateurs qu'en fort petit nombre. Si on vouloit pousser cette matiere à bout, & tourner ma

definition en tous sens ; je suis persuadée qu'on auroit l'explication des choses qui paroissent les plus difficiles & les plus bizarres : je pourrois mesme rendre cela sensible par des exemples tirez de la Musique & de l'harmonie des instrumens ; mais ce n'est pas une Dissertation sur le goût ; c'est une Preface que je fais sur Aristophane. Passons à l'Examen & taschons de donner à ceux qui ne goûteront point cét Auteur, le moyen de découvrir d'où vient cette dissonance dont j'ay parlé, si elle est dans les Comedies que je leur presente, ou si elle n'est que dans leur esprit.

J'ay dit dans la Preface de Plaute, qu'Aristophane est un des premiers Poëtes de la vieille Comedie, & qu'on voit dans ses dernieres Pieces des exemples de la moyenne ; tous les Sçavans pretendent que le Plutus est du nombre de ces dernieres, mais je ne sçay s'ils ont raison. Dans la moyenne Comedie on supposoit des noms, parce qu'il estoit défendu de nommer les personnes. Aristophane n'observe point icy cette regle, il nomme hardiment tous ceux qu'il attaque, il est vray que

que son sujet est feint, & cela pourroit peut-estre dementir la difference que l'on a mise entre la moyenne & la nouvelle Comedie ; car il est fort vray-semblable que les Poëtes avoient la liberté de feindre des sujets dans la moyenne comme dans la nouvelle. Quoiqu'il en soit, il est certain que la Satyre est un peu plus déguisée dans cette Piece que dans les autres que nous avons de ce Poëte, mais pour estre plus fine, elle n'en est pas moins piquante.

Le but d'Aristophane est de reprocher aux Atheniens leur avarice, qui les portoit à faire des fautes tres-considerables dans les affaires les plus importantes. Que fait-il donc ? il feint que par le secours d'Esculape, on fait recouvrer la vûë à Plütus, & qu'on detrosne Jupiter pour mettre à sa place ce Dieu des Richesses. On ne sauroit voir de sujet plus ingenieux, Aristophane en tire mille railleries contre le general, contre les particuliers, & ce qui est encore plus remarquable, contre la Religion. Sujet du Plutus.

La Pauvreté qui veut s'opposer au dessein qu'on a fait de faire recouvrer Les incidens.

la vûë à Plutus, la fin de la misere des gens de bien, le renversement de la fortune des méchans, le Grand Prêtre de Jupiter qui veut quitter le service de ce Dieu pour suivre le Dieu des Richesses, Mercure qui cherche condition, & la vieille qui vient se plaindre de l'infidélité de son Galant, sont autant d'incidens qui naissent naturellement du sujet, & qui en sont mesme comme les suites necessaires.

L'unité de lieu.

Pour l'unité de lieu, Aristophane la garde soigneusement, quoiqu'on ait voulu l'accuser de l'avoir negligée. Tout se passe devant la maison de Cremyle qui est au fond du Theatre, un peu éloignée du Temple d'Apollon qu'on voit à costé.

Le temps ou la durée de l'action.

Le temps qu'il donne à son action est un peu plus difficile à marquer; car dans toute la Comedie il n'y a rien qui nous apprenne à quelle heure la Scene s'ouvre. Le Poëte n'a eu soin que de marquer la fin de son action qu'il fait durer jusqu'à dix ou onze heures du matin, ou tout au plus jusqu'à midy; car le troisiéme Acte est ouvert par le valet Carion qui vient du Temple d'Esculape d'où on

est sorti peu de temps aprés le lever du Soleil; ainsi les trois derniers Actes ne peuvent durer tout au plus que cinq ou six heures, encore faut-il supposer qu'il y avoit de longs Intermedes qui tenoient lieu de Chœur. Je trouve de grandes difficultez à limiter la durée de cette action. Je croy mesme que tous les Savans ont évité d'en parler, de peur de se méprendre. Je seray plus hardie qu'eux & je ne feray pas difficulté de dire icy ma pensée. Il me paroist que cette Comedie fut joüée à deux reprises, que les deux premiers Actes furent joüez le soir un peu avant le coucher du Soleil, & que les trois derniers furent joüez le matin. Aristophane avoit besoin de prendre cette liberté à cause que Plutus devoit passer la nuit dans le Temple d'Esculape ; car c'estoit le temps destiné à ces guerisons, & il faloit coucher dans le Temple pour recevoir le secours du Dieu. Il n'étoit donc pas possible de renfermer toute cette action dans l'espace de douze heures, ni de retenir les spectateurs pendant que Plutus seroit au Temple, puisque la suite de l'action dépendoit

uniquement de la guerison de Plutus; & il ne se pouvoit rien passer au Theatre pendant ce vuide ; il n'y a rien de plus certain, & si on y prend bien garde, on trouvera que cela fait mesme une beauté dans cette Piece, & si c'est une licence, la Feste où elle fut joüée donnoit à Aristophane la liberté d'en user. Outre que cette nouveauté ne pouvoit pas manquer de plaire aux Atheniens dans un sujet si extraordinaire & de leur donner une fort grande curiosité & une fort grande impatience de savoir à quoy aboutiroient un si grand appareil & des promesses si magnifiques. Voyons presentement de quelle maniere & avec quels pretextes Aristophane fait paroistre, agir & parler ses Acteurs.

Chremyle & son Valet paroissent d'abord sur la Scene avec Plutus, qu'ils ont rencontré au sortir du Temple d'Apollon. Le Valet s'avance vers les spectateurs un peu plus vîte que Chremyle qui a peur de perdre Plutus. Il n'y a rien de plus ingenieux que l'Oracle qu'Apollon a rendu à Chremyle, ni rien de plus naturel que l'ex-

plication qu'en donne ce Valet; c'est ce qui fonde toute la Piece. Ce premier Acte est tout rempli de railleries fines & piquantes contre les Atheniens, il n'est que d'une Scene, parce que le temps qu'il falloit pour aller du Temple d'Apollon à la maison de Chremyle ne souffroit pas qu'on fit naistre dans cét Acte des incidens qui en retardassent la conclusion. Et Aristophane suit ici fort bien le precepte qu'Horace explique dans ce Vers.

*Semper ad eventum festinat.*

Ce seul exemple suffit pour desabuser ceux qui croyent sur la foy d'un Savant homme qui a écrit de la pratique du Theatre, que les Actes d'une seule Scene sont froids & languissans, & qu'il en faut au moins trois. C'est une erreur; on ne doit point estropier l'action qui fait un Acte; mais on ne doit pas aussi chercher à l'alonger. Il faut suivre la nature & la raison qui sont des guides plus seurs que toutes les regles.

L'intervalle du premier Acte est remply par Carion qui va chercher les amis de son maistre. Il faut se sou- Premier Intervalle.

venir que cette Comedie fut joüée pendant la Feste de Bacchus que l'on appelloit Διονύσια ἐπ' ἀγροῖς, *Dionysia in agris, les Bachanales des Champs.* Il ne faut pas douter qu'il n'y eût quelque Intermede de Musique ou de Danse.

Acte II. Scene I. Carion & les Païsans qu'il amene commencent le second Acte. Cette premiere Scene paroistra fort extraordinaire à certaines gens ; qui ne trouveront pas naturel que des Villageois raillent entre eux sur des sujets tirez d'Homere ou des Pieces de Theatre. J'ay à répondre à cela que les Paysans du temps d'Aristophane valoient bien certains Bourgeois du nôtre, je pourrois mesme dire quelque chose de plus. C'estoient les Habitans des Bourgs de l'Attique, les membres de la Republique d'Athenes, & ils faisoient partie de la plus delicate & de la plus ingenieuse Nation, qui ait jamais esté. Toutes les Pieces de Theatre n'estoient pas moins faites pour eux que pour les premiers Magistrats, & ils aimoient tous la Comedie avec tant de passion qu'ils savoient presque par cœur toutes les Pieces de Theatre, encore mieux que les

gens du monde ne ſçayent aujourd'huy les Airs de nos Opera. Et c'eſt ce qui ſauva la vie à pluſieurs Soldats Atheniens, aprés que leur armée eut eſté défaite en Sicile par Gylippe. Ceux qui échapperent des mains de leurs ennemis trouverent le moyen de [redacted] recitant aux Siciliens des vers d'Euripide qu'ils avoient appris au Theatre. Auſſi Platon dit dans un de ſes Dialogues, que tous les faiſeurs de Tragedies & de Comedies ne devoient point aller ailleurs qu'à Athenes pour s'enrichir en peu de temps.

Dans la ſeconde Scene Chremyle ſort pour recevoir ſes Confreres, & pour les prier de garder Plutus. Ces Païſans ſont le Chœur de cette Piece; car tous les Savans ſe ſont trompez aſſurément, quand ils ont crit que dans cette Comedie il n'y a point de Chœur. Ce qui les a abuſez, c'eſt que le Chœur ne parle point dans les intervalles des Actes, comme ſi c'eſtoit toûjours une neceſſité qu'il parlaſt. Dans les Nuées meſme n'y a-t'il pas un intervalle où le Cheur ne dit rien? cependant on ne doute pas qu'il Scene II.

ne soit sur le Theatre. Du temps de la vieille & de la moyenne Comedie, toutes les Pieces avoient des Chœurs, & j'ose assurer qu'on ne sçauroit donner un exemple du contraire. Mais le Poëte avoit la liberté d'en disposer comme il le jugeoit à propos. Aristophane en met un dans cette Piece pour garder Plutus ; c'est pourquoy il suit toûjours ce Dieu, & revient sur le Theatre avec luy, & ne dit rien dans les Intermedes où il ne fait apparemment que danser pour témoigner sa joye ; cela est si vray, que depuis que Plutus est revenu du Temple d'Esculape, le Chœur ne quitte point le Theatre, il fait quelquefois le personnage d'un Acteur, & finit enfin la Piece en dansant. Dans l'examen des Nuées j'expliqueray ce que c'estoit que le Chœur, & pourquoy on s'en servoit.

Scene III. Dans la troisiéme Scene, un ami de Chremyle vient pour s'informer si ce qu'il a oüy dire est vray. Tout cela est fort naturel & fort bien conduit. Je ne feray que parcourir legerement toutes les Scenes ; mes Remarques suppléront à ce que je ne diray point icy.

Dans la quatriéme Scene, c'est la Pauvreté qui paroist pour empescher, s'il luy est possible, qu'on ne fasse recouvrer la vûë à Plutus; car c'est-là son affaire, & cét incident naist fort naturellement du sujet. Toute cette Scene est tres-ingenieuse pour faire voir l'avantage qu'une honneste Pauvreté a sur les Richesses; il y a mesme des railleries tres-fines contre les Atheniens, & le caractere de la Pauvreté doit charmer tous ceux qui connoissent ce que c'est que l'esprit Attique. La cinquiéme Scene n'est que la suite de la quatriéme. Il n'arrive aucun changement qui puisse donner lieu à une nouvelle Scene; les Païsans qui parlent, ont toûjours esté sur le Theatre prés de la maison de Chremyle. Scene IV.

Aprés que la Pauvreté s'en est allée, Chremyle & Blepsidéme se preparent à aller mener Plutus au Temple d'Esculape, & c'est la cinquiéme Scene qui n'a rien de particulier. Scene V.

L'intervalle du second Acte est rempli par le voyage qu'on fait au Temple d'Esculape. Et comme il faloit que Plutus passast la nuit dans ce Second Intervalle.

Temple, les ſpectateurs ne pouvoient pas attendre là ſon retour,& il eſtoit abſolument neceſſaire que la Piece fût joüée à deux repriſes; car il n'eſtoit pas poſſible à Ariſtophane d'abreger ce temps, les ſpectateurs eſtoient trop bien inſtruits de ce qui ſe pratiquoit en ces occaſions.

Acte III. Scene I. La premiere Scene de l'Acte III. eſt ouverte par Carion qui a devancé ſon maiſtre pour aller donner à ſa maiſtreſſe des nouvelles de ce qui s'eſtoit paſſé. Il rencontre d'abord une foule de Païſans qui s'eſtoient aſſemblez pour attendre le ſuccés de cette entrepriſe ; car il ne faut pas croire que les Païſans qui paróiſſent à cette Scene ſoient les meſmes qu'on a déja vûs. Les premiers eſtoient allez avec Plutus pour luy ſervir de Gardes.

Scene II. Myrrine entend le bruit qu'on fait à ſa porte, elle ſort & ouvre la ſeconde Scene qui eſt fort divertiſſante. Il n'y a rien de mieux que le recit que Carion fait de tout ce qui s'eſt paſſé la nuit dans le Temple. Et c'eſt une choſe aſſez étonnante que les Atheniens ſouffriſſent qu'Ariſtophane entrepriſt de les deſabuſer de leur ſu-

perstition, en leur découvrant sur son Theatre les friponneries & les abus de leurs Prestres. Ce peuple estoit bien plus sage que beaucoup d'autres que nous connoissons. Le caractere de Myrrine est fort bien choisi ; c'est une bonne femme entestée de sa Religion, & que rien ne peut desabuser. La Satyre contre Neoclides vient là si naturellement, qu'il semble que ce soit une suite de l'Histoire, & qu'Aristophane n'ait point cherché l'occasion de parler de cét Athenien.

Plutus arrive sur le Theatre & c'est la troisiéme Scene. Les riches de ce temps-là ne devoient pas estre fort contens de la premiere reflexion que ce Dieu fait aprés avoir recouvré la veuë ; mais les pauvres en devoient estre agreablement flatez. Scene III.

Plutus entre chez Chremyle où on luy fait un regal & un sacrifice. Et c'est l'intervalle du troisiéme Acte. Il n'y a rien là que de fort judicieux & de fort bien conduit. Troisiéme Intervalle.

Carion chassé de la maison de son maistre par la fumée du sacrifice vient sur le Theatre & conte fort naturellement tous les changemens que la pre- Acte IV. Scene I.

ſence de Plutus a cauſez chez eux. Ces changemens quoique ſurnaturels, ſont pourtant fort vray-ſemblables; parce qu'il n'y a rien d'impoſſible à un Dieu. Cela fait la premiere Scene du IV. Acte. Il n'eſt pas inutile de faire icy une remarque fort importante pour la pratique du Theatre. C'eſt que Carion paroiſt le premier au commencement des quatre premiers Actes. On pourroit croire d'abord que cela eſt vicieux, & il ne l'eſt point. Tout ce qui s'eſt paſſé juſques icy ne roule que ſur quatre Acteurs, & Carion a toûjours eu la plus grande part à l'action; c'eſt pourquoy Ariſtophane ne pouvoit faire ouvrir ſes Actes que par luy. Et il le fait avec tant de vray-ſemblance & avec des pretextes ſi neceſſaires qu'on doit admirer ſon adreſſe; mais il ſeroit difficile & meſme dangereux de l'imiter.

Scene II. La promeſſe que Plutus a faite dans la III. Scene de l'Acte III. qu'il corrigeroit le paſſé, qu'il fuiroit les méchans, & qu'il ne ſe donneroit qu'aux gens de bien, preparent les incidens qui arrivent juſques à la fin de la Piece. Dans cette ſeconde Scene du IV.

[illegible]ête un honneste homme vient remercier Plutus de ce qu'il a finy sa misere. Aristophane peint assez bien dans cette Scene l'ingratitude qui regnoit parmi les Atheniens. Lucien en a profité dans son Timon.

Dans la troisiéme Scene, un Delateur vient se plaindre de ce que Plutus l'a ruiné. La ville d'Athenes estoit pleine de ces sortes de gens qui estoient si haïs que cét incident ne pouvoit pas manquer de divertir les Atheniens. Ce que ce Delateur dit pour justifier son infame mestier me paroist encore assez plaisant. Scene III.

La quatriéme Scene est ouverte par une vieille qui vient quereler Plutus de ce que son Amant l'a quittée. Tout cela est tres-naturel, & le caractere de cette vieille est aujourd'huy assez reconnoissable. Scene IV.

Le jeune homme que la vieille aimoit vient offrir des couronnes à Plutus, & c'est la V. Scene. Les duretez que cét Amant dégoûté dit à cette vieille sont un assez bon effet sur le Theatre. C'est la fin ordinaire de ces sortes d'attachemens. Scene V.

Les offrandes que l'on fait à Plutus IV. Intervalle.

dans la maison de Chremyle donnent lieu à l'intervalle du IV. Acte.

Acte V. Scene I. Mercure entierement resolu de quitter le service des Dieux, puisqu'on ne leur fait plus de sacrifices, vient chercher condition parmi les hommes, & c'est ce qui ouvre la premiere Scene de l'Acte V. Cette Scene est pleine de finesse & d'esprit, aussi-bien que

Scene II. la seconde où le Prestre de Jupiter fait assez bien sentir que ce n'est que l'interest qui mene les hommes & qui les oblige de s'adresser aux Dieux, & de leur rendre un culte qui seroit bientost aneanti, si l'on n'avoit plus rien à leur demander. Cela devoit paroistre assez hardi aux Atheniens qui estoient le plus Religieux peuple de la terre.

Scene derniere. Comme on va mener Plutus pour le mettre à la place de Jupiter, les preparatifs de cette Pompe font sortir la vieille Amoureuse, & donnent lieu à la derniere Scene, & à la plaisanterie de cette vieille à qui on a fait porter les corbeilles comme à une jeune fille.

Ce que je viens de dire suffit pour le Plutus & justifie assez l'idée que j'ay voulu donner d'Aristophane en dé-

couvrant les grandes vûës que ce Poëte avoit ordinairement dans ses Comedies. Passons à l'examen des Nuées, & voyons si cette Piece merite tout le succés qu'elle eut, qui fut si grand que les Atheniens surpris & charmez de sa beauté, sans attendre qu'elle fût achevée de representer ordonnerent que le nom d'Aristophane seroit écrit au dessus des noms de tous ses rivaux. Elle fit mesme une si grande impression dans leur esprit qu'il en couta la vie à Socrate. Mais pour faire connoistre tout ce qui concerne cette Piece, il est necessaire de prendre les chose d'un peu plus haut.

Aprés que Socrate eut esté declaré le plus sage des hommes par l'Oracle de Delphes, cét homme divin surpris d'un Eloge si solennel & si peu attendu, douta long-temps de l'explication qu'il devoit donner à l'Oracle. Ce Dieu ne sauroit mentir, disoit-il en luy-mesme, que veut-il donc dire? il n'y a nulle sagesse en moy. Dans cette incertitude il alla voir un des hommes qui avoient le plus de reputation, & aprés s'estre entretenu quelque temps avec luy & lui avoir fait des ques-

tions à sa maniere, il trouva que tout sa sagesse consistoit dans la bonne opinion qu'il avoit de luy-mesme, & qu'il avoit sçû donner aux autres. Cette heureuse découverte l'engagea à chercher les moyens d'aprofondir la chose de plus en plus, & à faire de nouvelles experiences pour connoistre enfin la pensée du Dieu. Il prit donc la peine de conferer avec tous ceux qui passoient pour les plus habiles dans leur Art, depuis le premier Magistrat jusques au plus vil artisan, il les trouva tous aussi peu sages que le premier, & en s'examinant ensuite luy-mesme, il connut qu'il n'étoit plus sage qu'eux, que parce qu'il ne savoit rien, & qu'il croyoit ne rien savoir, au lieu que les autres croyoient tout savoir, & ne savoient rien. Voilà, dit-il, le veritable sens de l'Oracle, il n'en faut plus douter. La sagesse des hommes consiste à sçavoir qu'ils n'en ont point, la veritable & absoluë sagesse ne se trouve qu'en Dieu. Cette humilité ne guerit ni le dépit ni la jalousie des Atheniens, au contraire ils expliquerent si mal sa curiosité, qu'ils crûrent qu'il ne faisoit cette recherche, que pour leur

faire

faire mieux ſentir ſon triomphe, & pour les convaincre de tout l'avantage qu'il avoit ſur eux. C'eſt ce qui le rendit odieux au peuple, & comme la haine qu'on a pour la vertu va toûjours à l'excés, on forma bien-toſt le deſſein de le perdre. Il ne fut pas difficile d'en trouver les moyens. Socrate eſtoit toûjours ſuivi des principaux d'Athenes qui alloient l'entendre tous les jours, & puiſer dans ſa converſation des preceptes pour leur conduite. Et comme il parloit le plus ſouvent de l'immortalité de l'ame & de la divinité d'une maniere peu proportionnée à la portée du peuple, cela donna lieu d'intenter contre luy deux chefs d'accuſation. Le premier, qu'il corrompoit la jeuneſſe, en luy enſeignant l'injuſtice pour de l'argent. Le ſecond, qu'il recherchoit les choſes qui ſe paſſoient dans le Ciel & ſous la terre, & qu'il ne reconnoiſſoit point de Dieux. Ce projet eſtant fait, il n'eſtoit pas ſi facile de l'executer à cauſe du grand credit de Socrate, on jugea donc à propos de ſonder le peuple. Pour cet effet Melytus, Anytus & Lycon allerent trouver Ariſtophane. Ce Poëte s'engagea volontiers à

faire une Comedie sur ce sujet. Il ne se-ra pas inutile de desabuser icy ceux qui croyent que ce Poëte fit cette Comedie pour de l'argent; ce n'est pas que je pretende le justifier, mais je veux faire voir qu'il ne s'abandonna à persecuter la vertu que par un esprit de vengeance, sans aucun motif d'interest.

Socrate n'alloit jamais au Theatre, que pour voir les Tragedies d'Euripide qui estoit son intime amy, & qu'il consideroit beaucoup à cause de sa morale. Il méprisoit & haïssoit sur tout les Poëtes Comiques, & il n'alloit jamais à leurs Comedies, que quand Alcibiade ou Critias l'y menoient par force. Il estoit choqué de la trop grande licence de la vieille Comedie; comme il estoit pieux, charitable & juste, il ne pouvoit souffrir qu'on déchirât ainsi ouvertement la reputation de ses Concitoyens, & qu'on violât impunément un article de leurs loix, qui ordonnoit, qu'on reprît en particulier les hommes de leurs fautes, & qu'on taschât de les corriger de leurs defauts, avant que de les publier. C'est ce qui avoit donné à Aristophane de l'aversion pour Socrate & pour Euripi-

de, & il ne fût pas fâché de trouver cette occasion de se venger; car les mépris que l'on fait des ouvrages de l'esprit, sont des affronts que les Auteurs ne pardonnent jamais, & sur tout les Poëtes qui sont naturelement fort disposez à se faire de leur merite un dieu, auquel ils croyent que tout doit rendre hommage, & qu'ils adorent eux-mesmes avec beaucoup de devotion.

Quelques Savans ont écrit qu'Aristophane étoit le bõ ami de Socrate, & qu'il ne fit cette Comedie que pour faire rire sans aucun dessein de le choquer. On s'est fondé sans doute, sur ce que Socrate alla à cette piece, & qu'il se promena devant tout le monde, afin que les étrangers ne pussent le connoistre, & sur ce que Platon donne place à Aristophane dans son banquet, ce qu'il n'auroit pas fait, disent-ils, si Aristophane avoit fait cette piece pour perdre Socrate. Cela est ridicule en tout. Socrate alla à cette piece pour faire voir le mépris qu'il en faisoit, & le dialogue de Platon estoit fait long-temps avant que Socrate fût accusé.

Voyons presentement en détail de quelle maniere & avec quel esprit Aris-

tophane se prend à donner à la vertu toutes les couleurs & toute l'apparence du vice.

Son dessein est de persuader aux Atheniens que Socrate corrompoit la jeunesse, & qu'il reconnoissoit d'autres Dieux que ceux des Atheniens. Il est difficile de bâtir sur cela une bonne piéce, & Aristophane estoit peut-estre seul capable d'en venir à bout. Il feint donc qu'un bon villageois accablé de dettes va se mettre à l'école de Socrate pour apprendre à tromper ses creanciers, & comme il est trop vieux, il met son fils en sa place. Ce fils profite si bien des leçons de ce Philosophe qu'il commence par battre son pere, & prouve par son éloquence qu'il a raison. Cette action amene le dénouëment de la piéce qui finit par l'embrazement de la maison de Socrate. Il n'y a rien de plus ingenieux que tout le tissu de ce sujet, mais ce qui me charme le plus, c'est qu'Aristophane a si bien attrapé l'air & les manieres de Socrate dans le ridicule qu'il luy donne, qu'on croit veritablement l'entendre parler.

*Le sujet des Nüées,*

Ce sujet est trop simple pour donner lieu à plusieurs incidens. Il y a deux

*Les incidens.*

creanciers qui viennent demander à estre payez, il y a le bon homme qui est batu, mais à proprement parler, il n'y a qu'un incident, qui est celuy de la Justice & de l'Injustice qui viennent parler sur le Theatre.

Le temps qu'Aristophane donne à son action est tres-bien marqué, elle commence un peu avant la pointe du jour & finit avant la nuit. Le temps ou la durée de l'action.

L'unité de lieu y est aussi tres-bien observée, car tout se passe entre la maison de Strepsiade & l'auditoire de Socrate. L'unité de lieu.

Pour le spectacle, il estoit merveilleux; & cette representation devoit estre d'une prodigieuse dépense à cause de la quantité de machines qui estoient un peu mieux bâties & mieux composées que celles que nous voyons aujourd'huy. Et ce qu'il y a de tres-remarquable, tous ces grands apprests ne servoient qu'à une seule feste. Le Spectacle.

De ce que j'ay mis en Prologue Aristophane en avoit fait la premiere partie de l'Intermede du premier Acte, & il avoit raison. Il ne devoit d'abord penser qu'à interesser les spectateurs, & comme on n'avoit jamais rien vû sur

le Theatre de plus vif ni de mieux imaginé que son premier acte, il savoit bien qu'aprés qu'il leur auroit jetté cet appast, ils luy donneroient le temps de leur dire tout ce qu'il voudroit; & cela arriva comme il l'avoit pensé, mais dans la traduction, il me semble que cela est mieux en Prologue. Quand il ne resteroit que cet endroit d'Aristophane, on ne laisseroit pas de juger que c'étoit un des premiers hommes du monde; on ne voit rien de plus noble ni de mieux écrit, & c'est justement qu'un savant Critique l'appelle divin.

Acte I. Scene I. Quand la Scene s'ouvre, on voit deux lits dans un enfoncement d'un coin du Theatre; un peu plus loin du mesme costé on voit la maison de Socrate, au fonds on voit en éloignement des bourgs, des forests, des montagnes, &c. Cette premiere Scene est fort divertissante, il n'y a rien de plus plaisant que l'inquietude du bon homme, que l'histoire de son mariage, que les réveries de son fils, & que les portraits qu'on fait de Socrate & de Cairephon. Cela est si naturel, & amene si bien tout le reste, qu'il faudroit estre insensible pour n'en estre pas charmé.

Strepsiade ne pouvant venir à bout de son fils, va heurter à la maison de Socrate, d'où l'on voit sortir un jeune disciple qui estoit comme le Portier. C'est ce qui fait la seconde Scene. Les sottises que ce disciple dit en secret à Strepsiade, comme si c'estoient de grands mysteres, font un ridicule tres-divertissant, on n'a qu'à songer aux experiences des Philosophes. La description qu'on y voit de Socrate, qui dérobe un manteau est admirable, il n'y a point de tableau du Poussin ni de Raphaël mieux conduit ni plus châtié, & c'est justement qu'un savant Rheteur donne cet endroit pour un exemple des graces qui naissent de la surprise quand un commencement de discours fort serieux & fort magnifique aboutit à un ridicule qu'on n'avoit point attendu. Cette Scene dispose fort bien les esprits à croire que Socrate recherchoit avec trop de soin ce qui se passoit dans les Cieux & sous la terre, & la grossiereté de ce païsan ne sert qu'à rendre la chose plus sensible & plus vray-semblable. Un homme plus fin auroit tout gâté. Scene II.

Socrate perché dans un panier au milieu des airs est un spectacle des plus Scene III.

plaiſans. Cela donne lieu au Chœur des Nüées, car au milieu des airs Socrate ne pouvoit avoir d'autres témoins. Cela amene auſſi tres-finement l'impieté dont on accuſoit Socrate. Ce que ce Philoſophe dit de la meditation, les ceremonies qu'il fait faire au Villageois, & la priere qu'il adreſſe à l'air, au Ciel & aux Nüées, tout cela eſt fort beau. Ariſtophane ſavoit bien que pour imiter le caractere de Socrate il falloit une éloquence ſurnaturelle, & il ſentoit bien, que plus il le feroit éloquent, plus il le rendroit ridicule.

Scene IV. A la priere de Socrate les Nüées deſcendent ſur des machines, mais on les entend long-temps avant que de les voir. C'eſt ce qui ouvre la Scene quatriéme qui eſt fort belle & pleine de cette critique fine & délicate, qui n'étoit connuë que des Atheniens. L'Ode qui commence la Scene eſt charmante, & on ne ſauroit rien voir de plus grand que les loüanges que les Nüées donnent à l'Attique dans l'Antode. On doit remarquer ſur tout avec quelle adreſſe Ariſtophane va à ſon but. Ce Dieu Tourbillon eſt la plus heureuſe choſe du monde, & le mot

François

François ne fait pas mal dans la traduction.

La Scene cinquiéme & la sixiéme ne sont pas de nouvelles Scenes, elles ne sont que la suite de la quatriéme, car il n'arrive rien de nouveau sur le Theatre. Les Grammairiens se sont fort souvent trompez à la division des Actes & des Scenes. Dans la sixiéme Scene, Aristophane détourne finiment la Satire contre les Sectateurs de Socrate, & en cela il suivoit fort bien l'intention de ceux qui l'avoient employé. La comparaison de l'école de ce Philosophe avec l'antre de Trophonius, plaira quand on aura lû mes Remarques. Scene VI.

Strepsiade entre dans l'Observatoire avec Socrate qui va l'instruire, & c'est l'intervalle du premier Acte. Cependant le Chœur entretient les Spectateurs. Dans le Grec l'Intermede commençoit par le discours que j'ay mis au commencement en forme de Prologue. Mais il est temps d'expliquer ce qu'étoit le Chœur dans la vieille Comedie.

Toutes les actions qui se passent en public, se passent ordinairement devant

quelques témoins, & c'étoit ces té-
moins dont les Anciens compoſoient
les Chœurs de leurs Comedies & de
leurs Tragedies, & c'eſt ce qui fondoit
toute la vray-ſemblance de l'action.
Cela paroiſſoit meſme ſi neceſſaire, que
quand il n'y avoit ni hommes ni fem-
mes pour témoins de l'action qu'on
vouloit repreſenter, on faiſoit des
Chœurs d'animaux, comme Ariſto-
phane a fait ailleurs, un Chœur de
Grenoüilles, un Chœur d'Oyſeaux,
un Chœur de Gueſpes, ſelon les lieux
où l'action ſe paſſoit, & c'eſt pourquoy
il en fait icy un de Nüées, parce que
Socrate eſt perché au milieu des airs,
& qu'elles ſont les ſeules Divinitez
qu'il invoquoit.

Le Chœur ne ſortoit point du Thea-
tre depuis qu'il y eſtoit entré, ou s'il
en ſortoit, c'étoit fort rarement, &
avec des pretextes fort plauſibles. Il ſe
mêloit quelquefois dans l'action, & te-
noit lieu d'un Acteur dans le cours des
Actes. Mais ſon principal employ étoit
de remplir les Intermedes, ſoit en
chantant, ſoit en s'adreſſant aux Spec-
tateurs.

Le chant du Chœur eſtoit ordinai-

rement pour implorer le ſecours des Dieux, ou pour les remercier de leur protection.

Ses diſcours tendoient ou à conſoler les malheureux, ou à corriger les méchans en leur faiſant apprehender la punition de leurs crimes ou les fâcheuſes ſuites de leurs deſordres.

Ariſtophane met cela en œuvre admirablement dans les deux diſcours qu'il fait adreſſer icy aux Atheniens. Dans le premier, il tâche de les animer contre Cleon, dont il eſtoit l'ennemi capital, il ſe ſert pour cela fort heureuſement de la conjoncture d'une Eclipſe de Lune & d'une de Soleil, qui étoient arrivées peu de temps auparavant.

Dans le ſecond, il veut obliger les Atheniens à corriger le deſordre & l'irregularité de leur année, & il n'y avoit qu'un Chœur de Nüées qui pût les avertir du tort que cela faiſoit à la Lune, & des plaintes que cette Déeſſe faiſoit d'eux. Cela eſt conduit avec beaucoup de jugement.

Les plaintes de la Lune paroîtront ridicules à beaucoup de gens, qui ne pourront s'imaginer comment un peuple ſi délicat goûtoit un avis de cette

nature. Mais on doit se souvenir qu'il n'y a rien qu'un peuple ne reçoive en matiere de Religion. Quoyque les Atheniens seussent fort bien que c'étoient les Comediens d'Aristophane qui leur parloient, ils ne laissoient pas de prendre cela comme des avertissemens qui leur venoient de la part des Dieux, & les railleries dont Aristophane assaisonne cet avis, ne les empescha pas d'en profiter, car bien-tost aprés on corrigea ce desordre.

Socrate ennuyé de la grossiereté & de la sotise du païsan paroist dans son panier & fait venir son disciple sur le Theatre, c'est ce qui ouvre le second Acte, qui n'est que d'une Scene, mais tres-divertissante pour ceux qui connoissent les manieres de Socrate.

L'intervalle de cet Acte est remply par le voyage que Strepsiade fait chez luy, où il va querir son fils, afin de le faire apprendre en sa place. Cet intervalle est fort court, & cela est ménagé fort adroitement pour satisfaire l'impatience que les Spectateurs avoient sans doute de voir la fin.

Strepsiade ne pouvant persuader son fils d'aller à l'école de Socrate, le chasse

de la maiſon, & c'eſt ce qui les amene ſur le Theatre, & qui donne lieu à la premiere Scene du troiſiéme Acte. On commence là à voir l'effet que les Leçons de Socrate ont produit dans l'eſprit du vieillard, qui eſt déja tout perſuadé qu'il n'y a point de Jupiter. Cela eſt tres-bien conduit. Socrate dit qu'il va donner ſon nouveau diſciple à inſtruire à la Juſtice & à l'Injuſtice, & c'eſt ce qui prepare la ſeconde Scene, où ces deux femmes paroiſſent ſur des machines. Ariſtophane amene cet incident avec beaucoup d'eſprit pour reprocher aux Atheniens leur injuſtice, leur pareſſe & leur lâcheté, & pour leur faire voir la difference qu'il y avoit d'eux à leurs Ancêtres.

La Scene III. ne doit eſtre que la ſuite de la ſeconde. Il n'y a rien de plus beau que tous les diſcours de la Juſtice, & je croy qu'on prendra plaiſir à lire la deſcription des mœurs des premiers Atheniens. Tout ce que l'Injuſtice répond eſt d'un ſtile de Sophiſte & de Declamateur, & l'adreſſe d'Ariſtophane me paroiſt merveilleuſe dans l'oppoſition de ces deux caracteres.

La Scene IV. n'eſt encore que la

ſuite de la ſeconde, Socrate fait entrer Phidippide dans ſon école & c'eſt l'intervalle du III. Acte, pendant lequel le Chœur parle aux Spectateurs pour les engager à donner le prix à Ariſtophane.

Strepſiade qui n'a pas de temps à perdre, & qui voit venir le jour qu'il faudra payer les intereſts, ouvre la premiere Scene du IV. Acte, & va chez Socrate pour voir s'il a déja inſtruit ſon fils, en marchant il parle ſeul, & ce monologue eſt fort naturel. Il heurte, Socrate paroiſt & fait la ſeconde Scene. On voit là que Phidippide a déja appris la Rhetorique. Cependant le temps a eſté fort court, car il ne s'eſt paſſé qu'un petit Intermede & qu'une petite Scene depuis que Socrate s'eſt chargé de l'inſtruire. Il ſemble d'abord que cela peche contre la vrayſemblance, mais outre qu'il y avoit peut-eſtre dans l'Intermede quelque autre choſe que le Chœur, Ariſtophane veut donner par là à Socrate le ridicule des Sophiſtes, qui ſe vantoient d'enſeigner dans un moment pluſieurs choſes, & qui avoient pour cela des diſcours preparés ſur toutes ſortes

de sujets & à tous prix.

Phidippide rendu à son pere ouvre la III. Scene. La chicane que ce jeune homme fait sur la vieille & nouvelle Lune, ne divertira pas aujourd'huy, mais ce n'est pas la facile d'Aristophane, qui ne pouvoit rien inventer de plus ingenieux ni de plus propre au sujet.

Strepsiade fait entrer son fils chez luy, & comme il veut le suivre il est arrêté par un Banquier qui vient l'assigner; car alors c'étoient les parties mêmes qui faisoient l'Office de Sergent pour citer devant les Juges. Les manieres de Strepsiade rendent cette Scene divertissante, & quoy qu'on soit rebatu de cela, on ne laisse pas de le trouver agreable, parce qu'il est naturel.

Amunias qui vient aussi pour se faire payer, ouvre la V. Scene. C'étoit l'Archonte de cette année là, & il étoit ridicule de voir un premier Magistrat se piquer de monter à cheval, & de faire des courses de chariots. Aristophane luy reproche aussi qu'il prétoit de l'argent à usure aux jeunes gens.

Aprés que Strepsiade a chassé Amunias il entre chez luy, comme il en avoit le dessein, & va faire bonne

chere avec son fils. Et c'est l'Intervalle du IV. Acte. Il paroist encore que cet intermede estoit trop court pour tout ce qui se passe dans la maison de Strepsiade, & c'est ce qui me persuade qu'on méloit des divertissemens avec le Choeur.

Strepsiade battu par son fils vient sur le Theatre pour appeller du secours, & c'est ce qui amene le dénouëment de la Piéce. Et il faut bien remarquer l'habileté d'Aristophane, qui pendant les quatre premiers Actes a toûjours tenu les Spectateurs en haleine & dans l'attente de ce qui doit arriver, sans qu'ils puissent rien conjecturer de la catastrophe qu'ils ne découvrent, qu'à la troisiéme Scene du dernier Acte; c'est un des plus grands secrets du Theatre, & des plus difficiles à pratiquer.

La seconde Scene n'est que la suite de la premiere. Le Choeur demande à Strepsiade le sujet de la querelle qu'il a euë avec son fils, & c'est pour donner lieu au recit qu'il faut faire pour en instruire les Spectateurs. Voilà une des commoditez que donnoit le Choeur, & qu'on n'a pas dans la nouvelle Comedie, où il faut quelquefois se donner

une torture épouvantable pour fonder une narration. Il n'y a rien de plus fin que le jugement qu'Ariſtophane fait icy de Simonide & d'Eſchyle pour venir à Euripide qu'il haïſſoit, & pour faire honte aux Atheniens de ce qu'ils faiſoient tant de cas d'un Poëte qui introduiſoit des Inceſtes ſur le Theatre.

Ce qu'on a marqué pour la troiſiéme Scene, n'eſt veritablement que la ſeconde, Strepſiade ne pouvant perſuader ſon fils de ſe vanger de ces Philoſophes qui les ont abuſez, demande conſeil à la petite Statuë de Mercure, qui eſt à la porte de ſa maiſon; & il feint que ce Dieu luy conſeille d'aller mettre le feu à la maiſon de Socrate, ce qu'on execute dans la derniere Scene, & Ariſtophane ne pouvoit finir ſa Piéce d'une maniere plus piquante, ni qui fiſt plus d'impreſſion ſur l'eſprit des Atheniens.

Voilà tout ce que je puis dire en general pour faire ſentir la beauté de cette Comedie, & pour donner aux moins éclairez le moyen de ſe rendre juſtice, en la rendant à ce Poëte Grec. Pour moy j'avouë que je ſuis ſi charmée de cette Piéce, qu'aprés l'avoir traduite

& leuë deux cens fois, elle ne me lasse point, ce qui ne m'est jamais arrivé d'aucun autre Ouvrage, & le plaisir qu'elle me donne est si grand, qu'il me fait oublier l'aversion & l'horreur qu'on ne peut s'empêcher d'avoir pour Aristophane, de ce qu'il a si vilainement abusé de son esprit pour noircir la verité des plus noires couleurs du mensonge, & pour perdre un homme qui estoit la sagesse mesme, & le plus grand ornement des Atheniens.

Mais afin qu'on ne m'accuse pas de confondre mes interests avec ceux d'Aristophane dans les loüanges que j'ay données à ses Piéces, en disant, que tous les gens de bon goût en seront charmez, je declare que je n'ay point du tout voulu parler de ma traduction. Je say que les graces de l'original sont inimitables, & qu'il estoit presque impossible de les conserver. Je suis mesme persuadée que plus on aura de goût & plus on découvrira de defauts dans tout ce qui vient de moy. Mais ces defauts, quelques grands qu'ils soient, n'empescheront pas qu'on n'entrevoye les plus grandes beautez d'Aristophane, qni ne consistent pas toutes dans l'ex-

pression. J'espere aussi qu'on aura quelque égard aux grandes difficultez qu'on a à surmonter quand on défriche le premier un Ouvrage où personne n'a voulu ni peut-estre osé travailler. Je n'ay rien oublié pour rendre ma Traduction supportable, & je croy pouvoir assurer que cet Ouvrage est le moins imparfait qui soit sorti de mes mains. Je me suis donné quelque liberté dans les Remarques pour expliquer les endroits les plus obscurs, & je n'ay pas voulu m'attacher aux Scholiastes, car si j'ose dire ma pensée sur ces Commentateurs Grecs, on ne doit presque les considerer que pour les usages & les coûtumes qu'ils marquent assez bien, pour quelques citations qu'ils rapportent des Auteurs que nous n'avons plus, & qui donnent quelquesois de grandes lumieres, & enfin pour tout ce qui regarde la lettre du texte & les differentes leçons. Dans tout le reste on n'en sauroit tirer de grands secours, outre qu'ils n'ont point de politesse, qu'ils n'ont pas seulement l'idée des bienséances, & qu'ils ne sont pas fort bons Critiques, ils n'ont presque aucune connoissance du Theatre,

& par cette raiſon ils paſſent toûjours fort legerement ſur tous les endroits les plus fins. En un mot, je n'eſtime les Scholiaſtes que pour les choſes qu'ils ont puiſées dans la tradition, ou qu'ils ont appriſes des temps où ils ont vécu, & cela ſuffit pour nous les rendre recommandables.

Je ne dois pas oublier d'avertir qu'Ariſtophane avoit fait deux Comedies des Nuées & deux Comedies du Plutus. Les Savans, & entr'autres Samüel Petit, ſi connu par ſa grande & vaſte erudition, pretendent que c'étoient les meſmes Piéces un peu changées, & que l'une avoit eſté appellée *premier & ſecond Plutus*, & l'autre *premieres & ſecondes Nüées*, à cauſe qu'elles furent joüées deux fois. Pour moy je ne ſuis pas de leur avis, je croy que ces Piéces eſtoient toutes differentes, & ſur differens ſujets. Je fonde cette opinion ſur ce qu'Ariſtophane dit luy-meſme dans le Prologue des Nuées. *Je ne cherche pas non plus à vous tromper, en vous preſentant deux ou trois fois la meſme choſe un peu déguiſée : J'étale toûjours ſur la Scene, non ſeulement de nouveaux ſujets, mais des ſujets qui ne ſe reſſem-*

*blent point, & qui sont toujours également beaux.* On a voulu encore que le Plutus & les Nuées ne soient qu'un assemblage des débris des deux Plutus & des deux Nuées, & c'est ce qui ne me paroist pas non plus vray-semblable; cela est mesme assez démenti par l'examen que j'en ay fait, où tout paroît fort bien suivi. Je ne m'attacheray pas à examiner le poids & l'autorité de leurs raisons, ces sortes de Dissertations ne sont pas faites pour nostre Langue, & le monde délicat & poli n'y prendroit point d'interest.

## EXTRAIT DU PRIVILEGE du Roy.

PAR Lettres patentes du Roy en datte du 3. Septembre 1683. signées GAMART; Il est permis à Damoiselle ANNE LE FEVRE de faire imprimer plusieurs Piece du Theatre Grec qu'elle a traduites, avec ses Remarques & examens de chaque Piece, selon les regles du Theatre: & ce pendant le temps & espace de six années entieres & consecutives, à compter du jour que la premiere Edition en sera achevée; avec déteuces à toutes personnes de les contrefaire ou d'en vendre ni debiter d'autre impression que de celles des Libraires ou Imprimeurs par qui elle les aura fait imprimer, à peine de confiscation & des autres peines portées par lesdites Lettres.

*Registré sur le Livre de la Communauté des Libraires & Imprimeurs de Paris le 6. Novembre 1683. Signé* C. ANGOT *Syndic.*

Ladite Damoiselle LE FEVRE a cedé le droit dudit Privilege à DENIS THIERRY & CLAUDE BARBIN, suivant l'accord fait entr'eux.

*La premiere Edition du Plutus & des Nuées d'Aristophane a esté achevée le second jour de Juin mil six cens quatre-vingt quatre.*

LE

# LE
# PLUTUS
## D'ARISTOPHANE.

## *LES PERSONNAGES de la Piece.*

CREMYLE, Vilageois.

CARION, Valet de Cremyle.

PLUTUS, le Dieu des richesses.

BLEPSIDEME, Amy de Cremyle.

MYRRINA, Femme de Cremyle.

LA PAUVRETÉ.

UNE TROUPE de Païsans.

AGATUS, Homme de bien.

PARANOMUS, Delateur.

NEOCARES, jeune Homme.

UNE VIEILLE, amoureuse de Neocares.

MERCURE.

LE PRESTRE de Jupiter.

UN TEMOIN.

# LE PLUTUS

## ACTE I.

### SCENE I.

CARION, CREMYLE, PLUTUS.

CARION.

GRANDS Dieux, que c'eſt un fâcheux meſtier, que de ſervir un fou ! Si on luy donne de bons conſeils, & qu'il n'ait pas dans la teſte de les ſuivre, il faut de neceſſité qu'on ait la moitié des maux qu'il s'attire par ſa folie ; car le deſtin cruel a voulu que les eſclaves n'ayent aucun pouvoir ſur eux-mêmes, & qu'ils dépendent entierement de ceux qui les ont achetés. Cela eſt comme je le dis, mais que j'ay de ſujet de me plaindre d'Apollon avec ſon beau trepied d'or. Mon Maiſtre ayant eſté conſulter ce Dieu, qui eſt, à ce

qu'on dit, fort bon Devin & grand Docteur en Medecine, en est revenu beaucoup plus fou qu'il n'estoit. De sorte que presentement il se laisse conduire à un aveugle, & fait justement tout le contraire de ce qu'il faudroit ; car il me semble que c'est à nous qui voyons clair de conduire ceux qui ne voyent goute, & mon Maître juge à propos de les suivre & de me contraindre d'en faire autant, sans que j'ose luy dire le moindre mot. Mais enfin, mon Maître, il n'y a plus moyen que je me taise, si vous ne me dites pourquoy il faut que nous suivions cet homme, & je m'en vais vous faire enrager, car je croy que vous ne voudriés pas me bâtre, au moins pendant que j'auray cette couronne sur ma teste.

CREMYLE.

Non par Jupiter, mais je l'osteray, si tu me fâches, & je te ...

CARION.

Bagatelles ; je ne vous laisseray pas en repos que vous ne m'ayés dit quel homme c'est que nous suivons là ; je vous le demande avec tant d'empressement, parce que je vous suis fidele & que j'ayme tout à fait vos interests.

CREMYLE.

O ça, je ne veux pas te le celer davantage, car je voy bien que de tous mes domestiques tu es le plus secret & le plus ... rusé. Tant que j'ay esté juste & que j'ay eu la crainte des Dieux, j'ay esté pauvre & miserable.

CARION.

Je ne le say que trop, Monsieur.

CREMYLE.

J'ay vû enrichir les Sacrileges, les Orateurs, les Delateurs, en un mot, tous les Scelerats.

CARION.

Cela est vray.

CREMYLE.

Enfin je suis allé au Temple d'Apollon consulter l'Oracle, non pas pour ce qui me regarde, car j'ay déja fait la plus grande partie de ma course, mais je voulois savoir ce que doit faire le Fils unique que j'ay, s'il doit changer de mœurs & devenir fourbe, injuste, scelerat, car c'est aujourd'huy le seul moyen de passer la vie commodement & avec plaisir.

CARION.

Que vous a donc répondu ce Dieu du milieu de ses Lauriers & de ses Couronnes?

CREMYLE.

C'est ce que je te vais dire. Il m'a répondu fort clairement qu'en sortant de son Temple j'abordasse le premier que je rencontrerois, que je ne le quitasse pas un moment, & que je le persuadasse de me suivre chez moy.

CARION.

Et cét homme est le premier que vous ayés rencontré?

CREMYLE.

Oüy, c'est le premier.

CARION.

Par ma foy, mon Maître, vous estes un pauvre homme. Quoy, vous n'entendés pas

l'Oracle du Dieu ? qui vous dit fort intelligiblement qu'il faut que vostre fils ressemble à ses concitoyens.

CREMYLE.

Qui te fait croire cela ?

CARION.

Bon ; cela est plus clair que le jour, & un aveugle le verroit, car je vous prie peut-on aujourd'huy faire un pas sans trouver des fripons, & n'est-ce pas la chose la plus utile pour la vie que de leur ressembler ?

CREMYLE.

Il n'y a pas d'apparence que l'Oracle veüille dire cela, il veut dire assurement quelque chose de meilleur, & si cét homme veut nous apprendre qui il est, & pourquoy il vient icy avec nous, nous entendrons peut-estre la pensée d'Apollon.

CARION.

Hola, toy, dis nous premierement qui tu es, où je m'en vay te froter.

CREMYLE.

Oüy, il a raison, il faut que tu le dises, & tout à l'heure. Comment t'apelles-tu ?

PLUTUS.

Va-t'en aû Diable.

CARION.

Entendés-vous, mon Maître ? il dit qu'il se nomme va t'en au Diable.

CREMYLE.

C'est à toy qu'il parle, & non pas à moy, car tu l'interroges grossierement & d'une maniere trop dure. Mais enfin, mon amy, si vous cherchez un homme de bien, vous ne sauriés mieux faire que de me parler & de me dire ce que je vous demande.

PLUTUS.

Va te faire pendre.

CARION.

Mon Maître, recevés ce brave hoste & le beau presage qu'Apollon vous envoye.

CREMYLE.

Par ma foy, je feray que tu ne riras pas long-temps : car si tu ne me dis tout presentement ce que je veux savoir, je vais te traiter comme tu le merites.

PLUTUS.

Eh, mes amis, laissés-moy en repos, passés vostre chemin.

CREMYLE.

Point du tout, nous ne te laisserons point.

CARION.

Mon Maître, puisque ce drole fait si fort l'entendu & qu'il ne veut pas parler, je say bien ce que je m'en vais faire ; je vais le mener sur le bord de quelque precipice, je le laisseray là & m'en reviendray, afin qu'il tombe dedans & qu'il se rompe le cou.

CREMYLE.

Tu as raison ; allons, prens-le vîte.

PLUTUS.

Non pas, s'il vous plaît.

CARION.

Parleras-tu donc ?

PLUTUS.

Mais je suis sur que lors que vous saurés qui je suis, vous me ferés du mal & que vous ne me laisserés point aller.

CREMYLE.

Non, je te jure par les Dieux, il ne dépend que de toy de l'empescher, tu n'as qu'à me dire ce que je te demande.

PLUTUS.

Laissés-moy donc dés-apresent.

CREMYLE.

Hé bien, nous te laissons.

PLUTUS.

Ecoutés maintenant; car je voy bien qu'il faut que je vous dise ce que j'avois resolu de vous cacher; je suis Plutus.

CREMYLE.

O le plus scelerat de tous les hommes! Tu serois Plutus, & tu nous l'aurois caché?

CARION.

Toy, Plutus? bâti comme te voila? ô Phebus! Apollon! ô grands Dieux! ô toutes les Divinités ensemble! ô Jupiter; Quoy tu serois effectivement Plutus?

PLUTUS.

Sans doute.

CARION.

Luy-même.

PLUTUS.

Luy-même.

CREMYLE.

Hé dis moy un peu, d'où sors-tu donc sale & vilain comme te voila?

PLUTUS.

Je viens de chez Patrocle qui ne s'est jamais baigné depuis qu'il est au monde.

CREMYLE.

Mais je te prie, d'où te vient le mal que tu as aux yeux?

PLUTUS.

C'est un present que m'a fait Jupiter, jaloux du bon-heur des hommes. Car lors que j'étois fort jeune je le menaçay que je n'irois que chez les gens de bien, & il me fit aveu-

glè afin que je ne pusse plus les reconnoître, tant il porte d'envie à tous ceux qui ont de la vertu !

CREMYLE.

C'est pourtant par ces gens-là qu'il est servi.

PLUTUS.

Cela est vray.

CREMYLE.

Mais dis moy ; si tu recouvrois la vûë & que tu visses comme autrefois, fuïrois-tu encore les méchans ?

PLUTUS.

Assurement.

CREMYLE.

Irois tu chez les gens de bien ?

PLUTUS.

Sans doute : car il y a long-temps que je n'en ay vu.

CREMYLE.

Ce n'est pas un grand miracle, puis que moy qui ay l'usage de mes deux yeux je n'en voy pas un.

PLUTUS.

Laissés-moy donc aller presentement, car je vous ay dit tout ce que vous vouliés savoir de moy.

CREMYLE.

Oh, par Jupiter, nous te retiendrons bien plus fortement que nous ne faisions.

PLUTUS.

Ne vous ay-je pas dit que vous me feriés de la peine ?

CREMYLE.

Mais je te conjure de me croire & de ne me quiter point ; tu auras beau chercher,

tu ne trouveras pas un si honneste homme que moy. Non par Jupiter, il n'y en a pas un assurement, & je suis l'unique.

PLUTUS.

Tous disent la même chose ; mais quand une fois ils me possedent & qu'ils sont riches, ils deviennent tout à fait méchans.

CREMYLE.

Cela est vray : mais pourtant tous les hommes ne sont pas méchans.

PLUTUS.

Tous sans exception.

CARION.

Tu payeras celuy-là ?

CREMYLE.

Mais afin que tu saches tous les avantages que tu auras si tu demeures avec nous, écoûte je croy assurement qu'avec l'assistance du Ciel, je te feray recouvrer la vuë, oüy sans doute, je te le promets.

PLUTUS.

Et je ne veux pas la recouvrer moy.

CARION.

Que dis-tu-là ! voila un homme qui est bien né pour estre malheureux !

PLUTUS.

Jupiter qui connoît toutes les méchancetés de ces drôles cy ne manqueroit jamais de me punir, s'il savoit que j'eusse recouvré la veuë par leur moyen.

CREMYLE.

Est-ce qu'il ne te fait pas déja assés de mal de te laisser marcher ainsi à tâtons sans savoir où tu vas ?

PLUTUS.

N'entrons point dans ce détail : Il suffit que je l'apprehende terriblement.

CREMYLE.

Cela est-il possible ! ô le plus poltron de tous les Dieux ! Eh crois-tu que tout l'Empire de Jupiter & tous ses tonnerres valussent seulement un double, si tu avois l'usage de tes yeux pour un moment ?

PLUTUS.

Ah, méchant, ne dis pas cela !

CREMYLE.

Donne toy patience ; car je vais te prouver que tu es beaucoup plus puissant que Jupiter

PLUTUS.

Toy ? tu me le prouveras ?

CREMYLE.

Oüy, & tout à l'heure. Carion, qui est-ce qui fait que Jupiter regne sur les autres Dieux ?

CARION.

C'est l'argent, car il en a beaucoup.

CREMYLE.

Et qui luy donne cet argent ?

CARION.

Plutus que voila.

CREMYLE.

Et qui fait que les hommes luy sacrifient ? n'est-ce pas aussi Plutus ?

CARION.

Oüy sans doute, car les hommes ne font des Sacrifices à Jupiter que pour le prier de les enrichir.

CREMYLE.

C'est donc Plutus qui est cause de tous

les Sacrifices, & s'il vouloit ils cesseroient tous dans un moment.

PLUTUS.

Comment cela ?

CREMYLE.

Parce que si tu voulois il n'y auroit pas un homme qui luy sacrifiast desormais ny Bœufs, ny Brebis, ny qui luy offrist la moindre chose, pas un gasteau.

PLUTUS.

Comment donc ?

CREMYLE.

Comment donc ? he parce que personne n'auroit d'argent pour en acheter, si tu n'en donnois, de sorte que si Jupiter s'avisoit de te chagriner, tu pourrois toy seul détruire toute sa puissance.

PLUTUS,

Que dis tu-là ? c'est moy qui suis cause qu'on luy sacrifie ?

CREMYLE.

Oüy, te dis-je ; & bien davantage, c'est que parmi les hommes il n'y a rien de beau & d'agreable que par toy, & aujourd'huy les richesses sont tout.

CARION.

Moy, par exemple, je suis esclave à cause d'un peu d'argent que mon Maître a donné pour moy, & parce que je ne suis pas riche.

CREMYLE.

Et ne dit-on pas que si un homme, qui n'a guere de bien, va chez les Courtisanes de Corynthe, elles ne l'écoutent pas seulement ; mais que si un Partizan les aborde, il n'y a point de caresses qu'elles ne luy fassent ?

CARION.

Tous les jeunes hommes ne font-ils pas aussi la même chose ? à moins que leurs amis ne soient riches, ils ne veulent pas en entendre parler, & ils ne les considerent que pour leur argent.

CREMYLE.

Oüy les coquins, & non pas les gens d'honneur ; car les gens d'honneur ne prennent point d'argent.

CARION.

Quoy donc ?

CREMYLE.

Ho l'un demande un beau cheval, l'autre, des chiens de Chasse.

CARION.

C'est sans doute qu'ils ont honte de demander de l'argent, & ils demandent autre chose pour mieux couvrir leur infamie.

CREMYLE.

C'est toy qui es cause que les hommes ont inventé toutes sortes de métiers, de ruses, & de fourberies ; l'un, est Cordonnier, l'autre, Serrurier, l'autre, Menuisier, & l'autre s'occupe à fondre l'Or qu'il a reçû de toy. Celuy-là vole sur les grands chemins, perce les murs. L'un est Foulon, l'autre lave des Laines, teint des Cuirs, vend des Ognons ; tout cela à cause de toy. Et ce pauvre diable que tu vois là-bas ayant esté surpris en galanterie mal à propos, tu fus cause qu'il souffrit la peine portée par les loix, car si tu luy avois donné beaucoup d'argent, il se seroit tiré aisément d'affaires.

PLUTUS.

Que je suis malheureux d'avoir ignoré cela si long temps !

CREMYLE.

Bon, hé n'eſt-ce pas toy qui donnes tant d'orguëil au Grand Roy de Perſe?

CARION.

N'eſt-ce pas pour l'amour de toy que les Atheniens s'aſſemblent ſi ſouvent?

CREMYLE.

Hé les Flotes, n'eſt-ce pas toy qui les équipes de toutes choſes?

CARION.

N'eſt-ce pas luy qui paye les Troupes étrangeres que nous envoyons contre les Corynthiens?

CREMYLE.

N'eſt-ce pas à cauſe de luy que Pamphile eſt ſi affligé?

CARION.

Et que Belonopole a tant de chagrin du malheur de Pamphile?

CREMYLE.

N'eſt-ce pas luy qui rend Argyrius ſi inſolent?

CARION.

N'eſt-ce pas à cauſe de toy que Philepſius recite des Fables?

CREMYLE.

N'eſt-ce pas toy qui es cauſe qu'on envoye du ſecours aux Egyptiens?

CARION.

Laïs n'aime-t-elle pas Philonide pour l'amour de toy?

CREMYLE.

Et la Tour de Timothée?

CARION.

Puiſſe-t-elle tomber ſur vous!

CREMYLE.

Enfin, c'eſt toy qui fais abſolument tout ; car afin que tu le ſaches, tu es ſeul la cauſe de tous les maux & de tous les biens.

CARION.

Et en Guerre, la Victoire n'eſt-elle pas toujours de ſon côté ?

PLUTUS.

Quoy, moy ſeul je pourrois faire toutes ces choſes ?

CREMYLE.

*Oüy ſans* doute, & bien d'autres encore, auſſi perſonne ne s'eſt jamais laſſé de toy. On ſe laſſe de tout le reſte, par exemple, d'amour.

CARION.

De Pain.

CREMYLE.

De belles Letres.

CARION.

De Confitures.

CREMYLE.

De Gloire.

CARION.

De Gaſteaux.

CREMYLE.

De Bravoure.

CARION.

De Figues.

CREMYLE.

D'ambition.

CARION.

De Boüillie.

CREMYLE.

De commander des Armées,

CARION.

De Lentilles.

CREMYLE.

Mais de toy, jamais personne ne s'en est lassé, & si quelqu'un a treize talents, il desire d'en avoir seize. S'il arrive qu'il ait les seize, il en souhaite aussi-tost quarante, sans quoy il assure que la vie luy est insupportable & qu'il ne fait que languir.

PLUTUS.

En verité il me semble que vous me dites là de belles choses ; il n'y en a qu'une seule que je crains.

CREMYLE.

Et quelle ? dis-la moy.

PLUTUS.

Je crains fort de n'avoir jamais ce pouvoir dont vous me parlés.

CREMYLE.

Mon Dieu n'apprehende point. Sans mentir, c'est bien justement que tout le monde dit qu'il n'y a personne de si peureux que Plutus.

PLUTUS.

Je ne le suis point, & c'est un voleur qui me calomnia de la sorte autrefois, parce qu'un jour estant entré dans une maison & y ayant trouvé toutes choses fort bien enfermées sous la clef, il ne pût rien emporter. Depuis cela il a appellé peur mes soins & ma prevoyance.

CREMYLE.

O ça, ne te mets donc point en peine. Car si tu es homme à t'ayder de ton côté, je feray assurement que tu auras la vuë plus perçante qu'un Lynx.

PLUT.

PLUTUS.

Et comment pourrois tu faire cela, toy qui n'es qu'un homme ?

CREMYLE.

Je l'espere, & ce qui me donne cette esperance ce sont certaines choses qu'Apollon m'a dites luy-même.

PLUTUS.

Est-ce qu'Apollon est du secret ?

CREMYLE.

Oüy.

PLUTUS.

Prenés garde !

CREMYLE.

N'aye point de peur ; car, afin que tu le saches, je pretends moy-même en venir à bout quand j'en devrois mourir.

CARION.

Et moy je pretends aussi estre de la partie.

CREMYLE.

Ho, il y aura bien d'autres gens qui seront ravis de nous ayder. Nous aurons pour nous tous ceux qui sont dans l'indigence, parce qu'ils ont de l'honneur & de la probité.

PLUTUS.

Tu me parle là d'un pauvre secours.

CREMYLE.

Point du tout, si une fois ils sont riches. Mais, Carion, cours tant que tu pourras.

CARION.

Pourquoy faire ? dites-le moy s'il vous plaît.

CREMYLE.

Va vîte appeller tous mes confreres les Laboureurs, tu les trouveras sans doute là

bas dans ces champs, dis leur qu'ils viennent tous icy, afin qu'ils partagent avec nous les largesses de Plutus.

CARION.

Je m'y en vais tout presentement ; mais qui portera ce morceau de viande au logis ?

CREMYLE.

J'en auray soin ; cours & fais ce que je t'ay dit. Et toy, ô de tous les Immortels le plus puissant, grand Plutus, entre avec moy icy dans cette maison ; car c'est celle qu'il faut que tu remplisses aujourd'huy de toutes sortes de biens, justement ou injustement.

PLUTUS.

Mais en verité il me tâche d'entrer dans une maison estrangere, & chez des gens que je ne connois point. Jamais il ne m'y est arrivé rien de bon, car si je tombe entre les mains de quelque avare, d'abord il fait une fosse tres-profonde dans la terre & il m'y cache ; Et si quelque honnête homme de ses amis vient le prier de luy prester quelque peu d'argent, il dit qu'il n'a pas un sou, & jure qu'il ne m'a vû de sa vie. Si d'un autre costé je tombe entre les mains de quelque extravagant débauché, il m'expose en proye à ses Demoiselles & me joüe au premier coup de dé. De sorte qu'en fort peu de temps l'on me met tout nud à la porte.

CREMYLE.

C'est que jamais tu n'as rencontré personne qui sache tenir le milieu, mais il faut voir mes manieres, il n'y a point d'homme au monde qui aime plus à épargner que moy, lors qu'il le faut, & personne aussi qui depense de meilleure grace quand il est ne-

cessaire. Mais entrons chez nous, car je veux que ma femme & mon fils te voyent, mon fils unique, qu'apres toy j'ayme plus que toute ce qu'il y a au monde.

PLUTUS.

Je le croy.

CREMYLE.

Car pourquoy ne te diroit on pas les choses comme elles sont ?

# ACTE SECOND.

## SCENE I.

### CARION, UNE TROUPE DE PAYSANS.

CARION.

Mes amis & mes compatriotes, qui estes endurcis au travail, & qui jusqu'à present n'avés pas fait meilleure chere que nostre Maître, venés, hâtés vous, accourés, il n'y a pas un moment à perdre, l'affaire est dans le point où vous pouvés nous estre d'un grand secours.

LES PAYSANS.

Ne vois-tu pas que nous marchons le plus vîte qu'il est possible à des hommes à qui l'âge & le travail ont déja osté les forces ? crois tu que nous puissions courir comme toy ? Mais avant toutes choses dy nous pourquoy ton Maître nous demande ?

CARION.

Je vous l'ay déja dit, mais vous avés l'oüie un peu dure. Mon Maître vous mande donc que vous allés tous changer la vie dure & miserable que vous menés, &

que dorés-en-avant vous vivrés d'une maniere douce & agreable.

LES PAYSANS.

Que veut dire cela ? d'ou vient qu'il nous mande ces choses ?

CARION.

Il a tantost amené un certain Vieillard sale, bossu, miserable, ridé, chauve, edenté, sans compter les autres incommodités cachées.

LES PAYSANS.

Voila de bonnes nouvelles que tu nous dis-là. Conte moy tout je t'en prie, car à la description que tu nous viens de faire de cet homme, je comprends qu'il a des monceaux d'or.

CARION,

Et moy je comprens qu'il a tous les maux de la vieillesse.

LES PAYSANS.

Crois-tu donc que j'auray un bâton à la main, & que tu t'en iras sans estre froté, si tu t'és moqué de nous ?

CARION.

Vous me prenés donc serieusement pour un homme naturellement méchant ? & vous croyés que je ne puis jamais rien dire de bon.

LES PAYSANS.

Qu'il a l'air honneste, ce pendard ! il me semble que tes piés demandent à estre enferrés ; tu ne saurois vivre si on ne te fait cette grace.

CARION.

Ma foy, Messieurs, vous estes en âge de parler comme des Juges, marchés, Caron vous a déja donné le signal.

LES PAYSANS.

Le diable t'emporte ; que tu es importun & que tu as l'esprit malin, de prendre plaisir à nous joüer de la sorte, & de ne vouloir pas nous dire ce que nous veut ton Maître ! Cependant, quoy que nous soyons accablés d'affaires, & que nous n'ayons pas un seul moment de loisir, nous sommes accourus en grand haste, & nous avons laissé une infinité de beaux Ognons.

CARION.

Mais je ne veux plus vous le celer. C'est, mes amis, que mon Maître a ameuné chez nous le Dieu Plutus qui va tous vous enrichir.

LES PAYSANS.

Est-il bien possible que nous allions devenir riches ?

CARION.

Oüy, par les Dieux, vous allés tous estre autant de Midas, vous en avés déja les oreilles.

LES PAYSANS.

Que j'ay de joye, que je suis ravy, & que je vais dancer d'une grand'force, si ce que tu dis est veritable !

CARION.

Mais moy, je vais estre le Cyclope, joüer de la Guitarre, & me mettre à vostre tête, allons donc, mes enfans, suivés-moy en beslant comme les Brebis, & en sautant comme les Boucs.

LES PAYSANS.

Hé bien, nous aussi de nostre costé en beslant comme des Brebis nous chercherons le Cyclope, & s'il arrive par bon-heur que

nous le trouvions seul & endormi au milieu de son troupeau & prés du sac d'herbes dont il a fait provision pour sa nourriture, nous prendrons un grand bâton brulé par le bout, & nous luy creverons l'œil.

CARION.

Et moy j'imiteray Circé, qui par la vertu de ses poisons changea à Corynthe les compagnons de Philonide en pourceaux, & qui les força de manger la paste qu'elle leur faisoit elle même avec certaine chose que les cochons ne haïssent pas. Allons donc, mes petits cochons, suivés vostre mere, abandonnés-vous au plaisir.

LES PAYSANS.

Mais nous, nous prendrons cette Circé avec toutes les vilaines drogues dont elle ensorcelle les gens, & dont elle les barbouille, nous la prendrons par les piés comme une beste morte, & nous luy ferons un masque de ce qu'elle fait manger aux autres; aprés cela en faisant la petite bouche comme Aristyllus tu diras, mes petits cochons, suivés vostre mere.

CARION.

Enfin, treve de raillerie, allons, retournés à vostre premiere forme. Et moy je m'en vais devant prendre quelque bonne bribe de pain & dérober une partie de la viande du souper de mon Maître, & quand j'auray bien rempli ma pance, je feray plus courageusement tout ce que demande cette grande expedition.

# ACTE SECOND.

## SCENE II.

CREMYLE, TROUPE DE PAYSANS.

CREMYLE.

MEssieurs mes compatriotes, ce n'est plus du bel usage de dire je vous donne le bon jour, je vous dis donc que je vous embrasse & que je vous remercie de la promptitude avec laquelle vous estes venus, & du bon ordre où je vous voy. Faites je vous conjure que vous ayés le même empressement à me donner du secours dans la suite, & m'aidés à garder Plutus.

LES PAYSANS.

Assurés-vous sur nous, nous ferons nostre devoir. Car ce seroit une chose bien estrange que dans nos assemblées nous disputassions tout un jour pour trois doubles, & que sans rien dire nous cedassions Plutus à quelqu'un.

CREMYLE.

Mais je vois Blepsideme qui vient icy. Il a assurement appris quelque chose de nôtre affaire, il marche avec trop de precipitation.

# ACTE SECOND.

## SCENE III.

### BLEPSIDEME, CREMYLE.

BLEPSIDEME.

QU'est-ce donc que cecy ? où Cremyle auroit-il pris tant de bien ? & comment auroit il fait pour devenir riche tout d'un coup ? je ne le comprens point ; il faut pourtant que cela soit, car le bruit en est fort grand, & par tout on ne parle que de cette fortune surprenante. Mais je suis étonné que dans son bon-heur, il se souvienne de ses amis, & qu'il les envoye chercher. En verité il ne suit pas en cela les maximes de son païs.

CREMYLE

Je ne veux rien vous cacher, Blepsideme, je suis aujourd'huy beaucoup plus à mon aise que je n'estois hier, il est juste que vous ayés part à ma bonne fortune, vous estes de mes meilleurs amis.

BLEPSIDEME

Il est donc vray que vous estes devenu riche, comme tout le monde le dit ?

CREMYLE.

Je le seray asseurement bien-tost, s'il plaît à Dieu, l'affaire n'est pas encore bien sûre, & il y a encore quelque danger.

BLEPSIDEME.

Quel danger ?

CREMYLE.

C'est que...

BLEPSIDEME.

Mon Dieu! achevés.

CREMYLE.

Si une fois nous venons à bout de cette affaire, nous serons heureux à jamais ; mais si nous la manquons, nous sommes perdus sans ressource.

BLEPSIDEME.

Voila des circonstances qui ne me plaisent nullement. Estre devenu riche tout d'un coup, & avoir en mesme temps tant de frayeurs & tant de craintes, cela sent fort l'homme qui a fait quelque méchante action.

CREMYLE.

Comment, quelque méchante action ?

BLEPSIDEME.

Mon Dieu! vous avés peut estre derobé dans ce Temple quelque partie du tresor du Dieu, & presentement vous vous en repentés. Pauvre homme!

CREMYLE.

Ah! les Dieux m'en preservent, je n'en ay jamais eu la pensée.

BLEPSIDEME.

Ne badinés point, dites franchement la chose, mon bon amy, car je say tout, & fort bien.

CREMYLE.

N'allés pas me soupçonner d'une si noire action.

BLESIDEME.

Grands Dieux! comme il n'y a personne

de sage, lors qu'il s'agit de richesses ; faut-il que tout le monde absolument succombe à l'envie d'en amasser ?

CREMYLE.

Parbleu je croy que vous perdés l'esprit.

BLEPSIDEME.

Voyés la difference qu'il y a de luy à luy-même, & combien il est changé !

CREMYLE.

Vous estes fou, assurement.

BLEPSIDEME.

Aussi n'a-t'il pas la veuë fixe, & ses yeux égarés ne témoignent que trop qu'il a fait quelque méchant coup

CREMYLE.

Ho, je voy bien pourquoy vous dites toutes ces sotises, vous voulés que j'aye fait quelque vol, afin d'en avoir vostre part.

BLEPSIDEME.

D'en avoir ma part ? dequoy ?

CREMYLE.

Mais l'affaire dont il s'agit, n'est pas de cette nature, c'est bien autre chose.

BLEPSIDEME.

C'est que vous n'avés pas dérobé, mais comme l'on dit, vous avés pris hardiment.

CREMYLE.

Vous estes endiablé.

BLEPSIDEME.

Mais n'avés-vous trompé personne ?

CREMYLE.

Non assurement, jamais.

BLEPSIDEME.

Grands Dieux ! comment faut-il donc vous prendre ? je vois bien que vous n'estes homme à dire si aisément la verité.

CREMYLE.

Vous accusés les gens avant que de les entendre.

BLEPSIDEME.

Ecoutés, mon bon amy, je veux vous tirer de cette affaire à tres-peu de frais, avant que le bruit s'en répande dans la ville; il ne faut qu'un peu d'argent pour fermer la bouche à tous nos Orateurs.

CREMYLE.

Ma foy, mon cher, je croy que vous seriés bien de ceux qui comptent dix pistoles, lors qu'ils n'en ont deboursé que trois.

BLEPSIDEME.

Il me semble que je vois déja un certain homme avec sa femme & ses enfans, à genoux dans le Parquet devant les Juges, ils ne ressembleront pas mal aux Heraclides de Pamphile.

CREMYLE.

Tu en auras menty, malheureux, & il est aisé de voir mon innocence, puis que je cherche seulement des gens de bien & d'honneur pour les enrichir.

BLEPSIDEME.

Que me dites-vous là ? avés-vous donc fait un si grand vol pour en pouvoir faire part à tant de gens ?

CREMYLE.

Ah, vous me faites mourir avec vos soupçons.

BLEPSIDEME.

Vos crimes feront ce que vous m'accusés de faire.

CREMYLE.

Il n'en sera rien, Jurement, prophete de

Mal-heur, puis que j'ay chez moy Plutus.

BLEPSIDEME.

Vous Plutus ? & quel Plutus ?

CREMYLE.

Le Dieu des richesses, luy-même.

BLEPSIDEME.

Et où est-il ?

CREMYLE.

Au logis.

BLEPSIDEME.

Où donc ?

CREMYLE.

Chez moy.

BLEPSIDEME.

Chez vous ?

CREMYLE.

Assurement.

BLEPSIDEME.

Allés vous faire pendre avec vos contes ; Plutus seroit chez vous ?

CREMYLE.

Oüy par les Dieux.

BLEPSIDEME.

Dites vous vray ?

CREMYLE.

Tres-vray.

BLEPSIDEME.

Jurés-en par Vesta.

CREMYLE.

Oüy par Neptune.

BLEPSIDEME.

Est-ce par Neptune le Dieu de la Mer que vous jurés ?

CREMYLE.

S'il y en a quelqu'autre, je jure encore par luy.

BLEPSIDEME.

Et vous ne m'envoyiés pas chercher, moy qui suis de vos meilleurs amis ?

CREMYLE.

Ho, les affaires n'en sont pas encore là.

BLEPSIDEME.

Est-ce que vous ne faites pas encore le partage ?

CREMYLE.

Vrayment non ; il faut auparavant.

BLEPSIDEME.

Quoy ?

CREMYLE.

Que nous fassions en sorte qu'il recouvre la vuë.

BLEPSIDEME.

Qui, recouvre la vuë ? parlés.

CREMYLE.

Il faut que nous fassions en sorte que Plutus voye, comme il voyoit autrefois.

BLEPSIDEME.

Est-il donc effectivement aveugle ?

CREMYLE.

Oüy sans doute.

BLEPSIDEME.

Je ne m'estonne donc pas qu'il ne soit jamais entré chés moy.

CREMYLE.

Mais il y entrera, s'il plaît aux Dieux.

BLEPSIDEME.

Ne faudroit-il point faire venir quelque Medecin ?

CREMYLE.

He quels Medecins ? peut il y en avoir dans une ville où on les paye si mal, & où leur art est si méprisé.

BLEPSIDEME.

Voyons.

CREMYLE.

Mais je vous dis qu'il n'y en a point.

BLEPSIDEME.

Je le croy.

CREMYLE.

Non assurement, il n'y en a point, mais le meilleur, comme j'en avois tantost le dessein, c'est de le mener au Temple d'Esculape & de le presenter à ce Dieu.

BLEPSIDEME.

Par ma foy vous avés raison, c'est là le meilleur assurement. Ne differés donc pas davantage, depêchés vous.

CREMYLE.

Je m'y en vais tout à l'heure.

BLEPSIDEME.

Hâtés-vous.

CREMYLE.

C'est ce que je veux faire.

# ACTE SECOND.

## SCENE IV.

LA PAUVRETE', CREMYLE, BLEPSIDEME.

LA PAUVRETE'.

O Les deux plus méchans de tous les chetifs mortels, mal-heureux qui avés eu l'audace d'entreprendre une action detestable, pleine d'insolence & d'impieté, où allés vous donc ? Pourquoy fuyés-vous ? n'arresterés-vous pas ?

CREMYLE.

Grands Dieux !

LA PAUVRETE'.

Je m'en vais vous perdre entierement ; méchans que vous estes, car vostre entreprise est trop hardie & trop insupportable ; jamais aucun homme ny aucun Dieu n'en a formé de semblable, vous estes perdus.

CREMYLE.

Qui estes vous donc, vous me paroissés bien pâle.

BLEPSIDEME.

C'est peut-estre quelque furie de la Tragedie, car elle a les yeux égarés & pleins de fureur.

CREMYLE.

Mais elle n'a point de flambeau.

BLEPSIDEME.

Parbleu, il faut donc luy donner mille coups.

LA PAUVRETE'.

Qui croyés-vous donc que je sois.

CREMYLE.

Quelque Cabaretiere ou quelque Harangere. Car autrement tu ne viendrois pas nous chanter injures comme tu fais, sans que nous t'ayons jamais fait aucun déplaisir.

LA PAUVRETE'.

Eh, n'appellés-vous donc cela rien, que de vouloir me chasser de tout le païs ?

CREMYLE.

Cela est faux : nous te laissons la riviere, tu peux aller te jetter dedans. Mais il faut que tu nous dises tout presentement qui tu es.

LA PAUVRETE'.

Je suis celle qui vous feray repentir aujourd'huy de vouloir me chasser d'ici.

BLEPSIDEME.

N'est-ce point là cette Cabaretiere d'ici prés, qui me fait enrager tous les jours avec ses fausses mesures ?

LA PAUVRETE'.

Je suis la Pauvreté, qui ay demeuré avec vous tant d'années.

BLEPSIDEME.

Ho, bon Dieu, où peut-on s'enfuïr ?

CREMYLE.

Hola, Blepsidéme, que voulés-vous donc faire ? poltron que vous estes, ne demeurerés-vous pas ?

BLEPSIDEME.

Non assurement.

CREMYLE.

Vous ne voulés pas demeurer, & deux hommes fuyront devant une femme ?

BLEPSIDEME.

Oüy, puis que c'est la Pauvreté, car il n'y a point d'animal au monde si redoutable.

CREMYLE.

Demeurés, je vous prie, demeurés.

BLEPSIDEME.

Je n'en feray rien.

CREMYLE.

Mais je vous dis que nous faisons l'action du monde la plus vilaine de laisser ainsi Plutus tout seul, de nous enfuïr de peur d'une femme, & de n'oser nous mettre en estat de la vaincre.

BLEPSIDEME.

Avec quelles armes se deffendra-t'on contre cette maudite femme ? Ne nous a t'elle pas fait engager toutes celles que nous avions chez nous ?

CREMYLE.

Prenés courage, je suis assuré que Plutus tout seul en viendra bien à bout, & qu'il en erigera des trophées.

LA PAUVRETE'.

Vous osés encore soufler, scelerats, qui avés esté surpris dans le crime.

CREMYLE.

Mais, malheureuse que tu es, pourquoy viens-tu nous injurier de la sorte, nous qui ne t'avons pas fait le moindre mal ?

LA PAUVRETE'.

Grands Dieux ! croyés-vous donc que ce

n'est pas me faire du mal que de vouloir faire recouvrer la vûë à Plutus ?

CREMYLE.

Quoy ! nous te faisons du mal, quand nous faisons du bien à tous les hommes ?

LA PAUVRETE'.

Mais que vous en reviendra-t-il ?

CREMYLE.

C'est premierement que nous te chasserons de toute la Grece.

LA PAUVRETE'.

Vous me chasserés de toute la Grece ? he quel plus grand mal pensés-vous pouvoir faire aux hommes ?

CREMYLE.

Quel plus grand mal ? de quitter le dessein que nous avons fait de te chasser.

LA PAUVRETE'.

O ça, sans aller plus loin, je veux bien vous dire icy mes raisons, & si je vous fais voir plus clair que le jour, que c'est moy qui suis cause de tout le bien qui vous arrive, & que c'est par moy que vous vivés : cessés enfin de me persecuter, sinon, achevés ce que vous avés resolu.

CREMYLE.

Maudite femme ! tu as encore l'effronterie de nous parler ?

LA PAUVRETE'.

Mon Dieu écoute ; je m'en vais te convaincre facilement, & te faire voir que tu fais la plus grande faute du monde de vouloir, comme tu dis, enrichir tous les gens de bien.

BLEPSIDEME.

Quelle insolence ! où donne t'on le foüet ?

où sont les prisons ?

LA PAUVRETE'.

Il ne faut point tant faire le declamateur ; n'y tant criailler, avant que de savoir ce que j'ay à vous dire.

BLEPSIDEME.

Hé qui pourroit s'empêcher de crier en entendant tout ce que tu nous dis ?

LA PAUVRETE'.

Qui s'en pourroit empêcher ? tout homme sage.

CREMYLE.

Mais que payeras-tu, si tu ne viens à bout de ce que tu te vantes de faire ?

LA PAUVRETE'.

Tout ce que tu voudras

BLEPSIDEME.

L'on ne peut pas mieux dire.

LA PAUVRETE'.

Mais il est juste aussi que si vous perdés, vous payïés la mesme amende que je vous aurois payée, si j'avois perdu.

BLEPSIDEME.

Trouvés-vous que vingt morts suffisent ?

CREMYLE.

Oüy peut-estre pour elle : mais pour nous, une suffit à chacun.

LA PAUVRETE'.

C'est bien dit : depêchés-vous donc de mourir bien vîte, car que pourriés-vous me répondre ?

# ACTE SECOND.

## SCENE V.

TROUPE DE PAYSANS, CREMYLE, BLEPSIDEME, LA PAUVRETE'.

LES PAYSANS.

MAis il est temps que vous travailliés à la vaincre, n'employés donc contre elle que de bonnes raisons, ne badinés point, & ne dites rien de foible.

CREMYLE.

Il me semble, pour moy, que tout le monde voit manifestement qu'il est juste que les gens de bien soient heureux, & au contraire que les scelerats & les athées soient miserables. Desirant donc que les choses soient ainsi, nous avons enfin trouvé, pour en venir à bout, un moyen honneste, genereux & tout à fait seur. Car si Plutus recouvre la vûë & qu'il ne marche plus à tâtons, il ira infailliblement chez les gens de bien, il ne les abandonnera point, & il fuira les méchans & les impies. De cette maniere, il fera que tout le monde aura de la vertu, de la pieté & des richesses. Peut-on rien imaginer de plus beau & de plus avantageux?

BLEPSIDEME.

Non sans doute, je suis de vostre avis; ne l'interrogés pas davantage.

CREMYLE.

A voir la maniere dure & miserable, dont nous vivons presentement, qui ne trouvera pas que la vie est une fureur ou plûtost une rage? Les Scelerats sont heureux, & ont des richesses immenses que leurs crimes leur ont acquises, & les honnestes gens sont malheureux, ils n'ont pas du pain, & pour comble de miseres ils sont obligés de passer leur vie avec toy. Je conclus donc que le seul moyen de faire cesser toutes ces choses, c'est de faire recouvrer la vûe à Plutus. Et si cela est une fois, il en reviendra à tous les hommes un tres-grand bien.

LA PAUVRETE'.

Mais, vieux fous qui vous associés tous deux pour faire des sotises & des extravagances, je vous soûtiens que si ce que vous desirés, arrivoit, vous n'y trouveriés pas vôtre compte: car si Plutus voyoit clair comme autrefois, il se donneroit à tous également, & il n'y auroit plus personne qui se souciât d'aprendre les Arts ny les Mestiers, ny qui voulût les exercer. Et cela estant qui sera-ce qui voudra estre Forgeron? qui voudra bâtir des vaisseaux? qui voudra estre Tailleur, Charron, Cordonnier? qui fera des tuiles? qui sera Blanchisseur? qui sera Corroyeur? enfin qui labourera la terre? qui fera la moisson, si chacun peut vivre dans une lâche paresse & n'est point obligé de travailler?

CREMYLE.

Ho que tu es ridicule ! Tout ce que tu nous dis là, nous le ferons faire par nos valets.

LA PAUVRETE'.

He d'où en aurés-vous, des valets ?

CREMYLE.

Nous les acheterons, vrayment.

LA PAUVRETE'.

Et qui sera celuy qui en voudra vendre, s'il a de l'argent aussi bien que vous ?

CREMYLE.

Quelque Marchand de Thessalie, car il se trouve toûjours là assés de fripons qui derobent les hommes pour les vendre.

LA PAUVRETE'.

Mais il n'y aura plus personne qui veüille faire ce vilain commerce, si ce que tu dis a lieu. Car qui sera l'homme riche qui voudra mettre sa vie en danger ? De sorte que tu seras contraint de labourer toy-même, de bêcher la terre, & enfin de faire tout ce qu'il y a de plus penible, & tu meneras une vie beaucoup plus malheureuse que celle que tu menes presentement.

CREMYLE.

Que toutes ces belles predictions retombent sur ta teste, prophete de malheur !

LA PAUVRETE'.

Vous n'aurés ny lit ny tapis pour vous coucher ; car quel ouvrier voudra prendre la peine d'en faire ? Lors que vous vous marierés, vous n'aurés point d'essences pour vous parfumer ; vos habits de nopces ne seront plus de ces riches estoffes teintes dans la pourpre la plus precieuse. Si vous estes donc privés de ces choses, dequoy vous

servira tout vostre bien ? Mais par mes soins vous avés abondamment tout ce qui vous est necessaire : car, comme une maîtresse habile & menagere, je ne quite pas d'un moment les ouvriers, & par la necessité & l'indigence, je les contrains de chercher des moyens de gagner leur vie.

CREMYLE.

Qui toy ? tu peux donner aux hommes autre chose que toutes sortes de miseres & d'incommodités ? N'est-ce pas toy qui leur fais entendre tout le jour les gemissemens de leurs femmes & les cris de leurs enfans qui demandent du pain ? N'est-ce pas par tes ordres que les soins & les Inquietudes se tiennent la nuit à leur chevet & leur crient incessamment *debout*. Est-ce qu'au lieu d'habits tu ne leur donnes pas de vieux haillons? au lieu de lit pour les coucher, ne leur donnes-tu pas une botte de paille pleine de vilaines bestes qui ne les laissent point dormir ? pour tapis, une vieille natte pourrie ? pour traversin, une grosse pierre ? au lieu de pain, tu leur donnes de méchantes herbes, & pour tous ragouts, quelques feüilles de raves. Au lieu de siege, quelque vieux baril, & enfin, au lieu de huche ne leur donnes tu pas quelque méchant tonneau coupé par la moitié ? He bien, ne fais-je pas voir là que tu procures de grands avantages à tous les hommes !

LA PAUVRETE'.

Ce n'est pas la vie des pauvres que tu viens de décrire, mais des gueux & des mendians.

CREMYLE.

CREMYLE.

Est-ce donc que nous ne disons pas que la Pauvreté est la sœur de la Gueuserie ?

LA PAUVRETE'.

Oüy sans doute vous le dites, & l'on ne doit pas s'en étonner, puis que vous soûtenés que Denys ressemble tout à fait à Thrasybule. Vostre vie n'est point & ne sera jamais exposée à ces terribles incommodités. La vie du Gueux & du Mendiant, c'est de n'avoir jamais rien. Mais celle du Pauvre, c'est de vivre d'épargne, de s'attacher à son travail, de ne manquer de rien & de n'avoir rien de superflu.

CREMYLE.

O sans mentir tu nous parles-là d'une vie fort heureuse ! les pauvres ne sont pas à plaindre, si en épargnant & en travaillant depuis le matin jusqu'au soir ils ne peuvent pas laisser seulement dequoy se faire enterrer.

LA PAUVRETE'.

Tu veux plaisanter & te divertir, & tu n'es pas d'humeur de parler serieusement. Mais n'as tu pas l'esprit de connoistre que je rends les hommes incomparablement meilleurs que ne les rend Plutus, & qu'ils tirent mille avantages de moy tant pour le corps que pour l'esprit ? C'est Plutus qui fait qu'ils ont la goute, qu'ils sont ventrus, qu'ils ont de grosses jambes, & enfin qu'ils sont si gras qu'ils ne peuvent marcher. Mais moy je les fais de belle taille, libres de leur corps, & redoutables à leurs ennemis.

CREMYLE.

Grand miracle, vrayment, c'est que tu les fais tant jeûner qu'il faut bien qu'ils deviennent de belle taille malgré qu'ils en ayent.

LA PAUVRETE'.

Je vais presentement vous parler des avantages de l'esprit, & vous faire voir clairement que c'est avec moy que l'on trouve l'honnesteté & la moderation, & qu'avec Plutus on trouve l'orgeüil & l'insolence.

CREMYLE.

C'est assurement une grande honnesteté & une moderation surprenante, que de couper la bourse & d'aller voler dans les maisons des gens.

BLEPSIDEME.

Oüy sans doute ; Est-ce qu'il y a rien qui ne soit honneste dans le vol ? à moins que le voleur ne soit assés sot pour se laisser surprendre.

LA PAUVRETE'.

Voyés par exemple les Juges, pendant qu'ils sont pauvres, ils sont doux & équitables, ils ne cherchent qu'à procurer le bien du peuple & de leur patrie, mais sitost qu'ils sont devenus riches aux dépens du public, quelles injustices ne font-ils pas! il n'y a point de friponnerie dont ils ne soient capables, la patrie & le peuple n'ont pas de plus de cruels ennemis.

CREMYLE.

Par ma foy, toute méchante que tu es, tu n'as pas menti dans ce que tu viens de dire. Mais avec tout cela, je ne t'en traiteray

pas mieux, tu n'as que faire de te glorifier de cette verité, ny de pretendre nous persuader que la pauvreté est preferable aux richesses.

LA PAUVRETE'.

Tu ne sçaurois pourtant répondre à ce que j'ay avancé, tu ne dis que des badineries, & tu ne fais que de vains efforts.

CREMYLE.

S'il y a tant d'avantage à t'avoir, d'où vient donc que tout le monde te fuit?

LA PAUVRETE'.

Les hommes ne me fuyent, que parce que je les rends meilleurs; considerés un peu les enfans, ne fuyent-ils pas leurs peres, parce que leurs peres veulent qu'ils soyent vertueux? tant il est difficile de connoître le bien & de le suivre?

CREMYLE.

Dira-t'on donc que Jupiter ne connoist pas le bien? car il retient Plutus pour luy, & nous envoye le beau present que voila.

LA PAUVRETE'.

Mais, vieux radoteurs que vous estes, je vous dis que Jupiter est pauvre, & je vous le feray voir clair comme le jour. Repondés-moy; Quand il institua les jeux Olympiques, & qu'il ordonna que de cinq en cinq ans tous les Grecs s'assembleroient dans Olympia, n'ordonna-t'il pas aussi que des Herauts-d'armes proclameroient à haute voix le nom des victorieux, & qu'ils les couronneroient d'une simple branche d'olivier sauvage. Croyés-vous que s'il avoit esté riche, il n'auroit pas beaucoup mieux aimé leur donner des couronnes d'or?

CREMYLE.

Cela même ne te fait-il pas voir combien il estime les richesses ? car n'est-ce pas afin de les garder toutes pour luy, qu'il les épargne, & qu'il recompense de bagatelles les gens qui ont remporté le prix ?

LA PAUVRETE'.

Eh ne vois-tu pas toy, qu'en le faisant riche & d'une avarice si sordide, tu luy attribuës une qualité beaucoup plus honteuse que la pauvreté ?

CREMYLE.

Mais que Jupiter te confonde avec ta Couronne d'Olivier sauvage !

LA PAUVRETE'.

Hé bien, aurés-vous encore la hardiesse de me soûtenir que tous les biens qui vous arrivent, ne viennent pas de moy ?

CREMYLE.

L'on n'a qu'à demander à Proserpine lequel est le meilleur d'estre riche ou d'estre pauvre. Elle dira que tous les mois les riches luy font un beau festin, & que les pauvres l'ont plûtost enlevé qu'on ne l'a servy. Ainsi va te faire pendre, & ne souffle pas seulement le moins du monde, car tu ne nous persuaderas pas, quand même tu nous aurois persuadés.

LA PAUVRETE'.

O ma chere Ville d'Argos écoutés ce qu'il dit !

CREMYLE.

Hé sans aller plus loin, appelle Pauson qui a l'honneur de manger à ta Table.

LA PAUVRETE'.

Malheureuse que je suis ! que deviendrai-je ?

CREMYLE.

Va t'en au diable bien loin de nous.

LA PAUVRETE'.

En quel lieu du monde dois-je me retirer ?

CREMYLE.

Dans quelque cachot d'où tu ne puisses jamais sortir ; Il n'y a point là à balancer, il faut que tu y ailles tout presentement.

LA PAUVRETE'.

Un temps viendra que vous me rappellerez.

CREMYLE.

Alors tu reviendras, mais pour l'heure je veux estre riche, tu n'as qu'à aller quelque part pleurer tes malheurs.

BLEPSIDEME.

Et moy, par Jupiter, presentement que je vais avoir de grandes richesses, je veux faire bonne chere avec ma femme & avec mes enfans, je veux me baigner, me parfumer & me moquer de la pauvreté & de tous les beaux métiers qu'elle enseigne.

# ACTE SECOND.

## SCENE VI.

CREMYLE, BLEPSIDEME.

CREMYLE.

ENfin cette horrible beste s'en est allée. Allons donc promptement mener Plutus au Temple d'Esculape pour le presenter à ce Dieu.

BLEPSIDEME.

Ne nous amusons pas davantage, de peur que quelqu'un ne vienne encore nous embarrasser.

CREMYLE.

Hola, Carion, apporte des couvertures & toutes les autres choses qui sont preparées au logis, amene aussi Plutus, & ne manque pas d'observer les ceremonies accoûtumées.

# ACTE TROISIE'ME.

## SCENE I.

CARION, TROUPE DE PAYSANS.

CARION.

O Que vous allés estre heureux, pauvres vieillards, qui dans les festes de Thesée avés souvent fait si méchante chere ! ô que tous les gens de bien vont estre contens ?

LES PAYSANS.

Que nous veux tu donc dire, mon brave, il me semble que tu viens nous apporter de bonnes nouvelles ?

CARION.

Le plus grand bon-heur du monde est arrivé à mon Maître, ou pour mieux dire à Plutus même, car d'aveugle qu'il estoit, il a presentement la vûë admirable & les yeux clairs & brillans comme le Soleil ; & cela par la faveur du grand Esculape.

LES PAYSANS.

Que tu me donnes de joye ! que cette bonne nouvelle me ravit !

CARION.

Il faut se réjoüir presentement, quand vous seriés les plus tristes du monde.

LES PAYSANS.

Nous allons chanter Esculape pere de tant

de beaux enfans, Esculape la lumiere & le souverain bon-heur des hommes.

# ACTE TROISIE'ME.

## SCENE II.

MYRRINE, CARION.

MYRRINE.

Quel bruit est-ce que j'entens ? m'annonce-t'il quelque chose de bon ? il y a je ne sçay combien que j'attends Carion au logis dans l'impatience d'apprendre quelque bonne nouvelle.

CARION.

Tost, tost, Madame, faites vîte tirer du vin afin que vous vous en donniés au cœur joye ; car je sçay que vous ne haïssés pas cette bonne liqueur. O que je vous apporte de bien tout d'un coup !

MYRRINE.

Et où est-il ce bien ?

CARION.

Je vais vous le dire tout à l'heure.

MYRRINE.

Mon Dieu depesche & me le dy.

CARION.

O ça, écoutés donc. Car je m'en vais vous conter tout d'un bout à l'autre.

MYR.

MYRRINE.

A quoy bon tant de discours ?

CARION.

Vous ne voulés donc pas que je vous dise le bien qui vous est arrivé ?

MYRRINE.

Mais ne me fais-pas tant languir, dis promptement.

CARION.

Si-tost que nous sommes arrivés au Temple d'Esculape avec Plutus, qui pour lors estoit le plus miserable du monde, & qui est presentement le plus heureux, nous l'avons mené à la Mer & l'y avons baigné.

MYRRINE.

Oüy vrayment ce pauvre vieillard est fort heureux, à son âge, d'estre baigné dans de l'eau froide.

CARION.

Ensuite nous sommes revenus au Temple du Dieu, & nous avons mis sur la Table les pains & tout ce que l'on a accoutumé d'y consacrer avant le Sacrifice; nous avons fait brûler sur l'Autel un gasteau de fleur de farine, aprés quoy nous avons couché Plutus sur un petit lit selon la coûtume, & chacun de nous s'en est accommodé un pareil.

MYRRINE.

Est ce qu'il y avoit d'autres gens avec vous qui eussent besoin du secours du Dieu ?

CARION.

Il y avoit un certain homme qui s'appelle Neoclides, & qui tout aveugle qu'il est, vole avec beaucoup plus d'adresse que ceux qui voyent le mieux. Il y en avoit d'autres encore qui estoient malades de differentes

maladies. Aprés donc que le Sacrificateur du Dieu a eû éteint les Lampes, il nous a commandé de dormir, & nous a ordonné que si quelqu'un entendoit du bruit, il ne dît rien. Chacun s'est donc tenu coy ; pour moy, je ne pouvois dormir, car prés du chevet d'une Vieille, qui n'estoit pas loin de mon lit, il y avoit une certaine poëlonnée de boüillie prés de laquelle j'aurois bien voulu me glisser. Mais ayant tant soit peu levé la teste, j'ay apperçû le Sacrificateur qui faisoit la ronde au tour de la Table sacrée, & qui en enlevoit tout ce qui estoit dessus, comme les gasteaux, les noix, les figues, & autres choses de cette nature. Il en a fait autant autour des Autels, & il a serré dans un grand sac tout ce qu'il a trouvé de reste. Moy donc croyant qu'il y avoit de la sainteté à faire ce qu'il faisoit, j'ay voulu l'imiter & je suis sauté sur la poëlonnée de boüillie.

MYRRINE.

Ah, miserable ! hé n'apprehendois-tu point le Dieu ?

CARION.

Sifait par ma foy, j'aprehendois terriblement qu'il ne me prevint, & qu'avec ses couronnes il ne fust le premier à la boüillie. Car ce que venoit de faire le Sacrificateur m'en disoit trop pour ne me donner point de peur. Cependant la bonne Vieille ayant entendu du bruit a alongé un peu la main, & moy en siflant comme un serpent, je l'ay morduë ; aussi-tost elle l'a retirée bien vîte, & s'est cachée dans sa couverture en grondant comme une chatte en colere. Ainsi donc j'ay englouti une bonne partie de la boüillie,

& quand mon ventre a esté bien rempli, je me suis recouché.

MYRRINE.

Le Dieu n'estoit-il pas encore venu à vous ?

CARION.

Non pas encore. Aprés ce que je viens de vous dire, j'ay fait aussi quelque chose de bien plaisant : comme le Dieu venoit à nous, je luy ay fait une belle salve de coups de canon. Car j'estois si rempli de la boüillie que je venois de devorer, que je n'en pouvois plus.

MYRRINE.

Le Dieu ne t'a t'il point puny pour cette abomination, infame que tu es ?

CARION.

Ho point du tout. Sa fille aînée a seulement un peu rougy à ce bruit, & Panacée s'est détournée en se prenant le nés, ne trouvant pas cet encens-là de trop bonne odeur.

MYRRINE.

Et le Dieu ?

CARION.

Par ma foy il ne s'en est pas soucié, il n'a pas fait la moindre grimace.

MYRRINE.

Tu veux donc dire que ce Dieu est un grossier & un païsan ?

CARION.

Ah, les Dieux m'en preservent, je ne dis pas cela ! Mais je dis que comme il est grand Medecin, il gouste volontiers aux viandes que les hommes ont déja mangées & qu'il ne hait pas l'odeur dont je viens de parler.

MYRRINE.

Ah, miserable!

CARION.

J'ay pourtant eu peur en voyant Esculape, & je me suis enfoncé dans mon lit; ce Dieu d'un air grand & plein de majesté a fait la ronde autour de tous les malades en visitant & en considerant le mal de chacun. Un garçon luy a apporté une petite boëte, un pilon, & un mortier de marbre.

MYRRINE.

Quoy, une petite boëte de marbre?

CARION.

Hé non, la boëte n'estoit pas de marbre, c'estoit le mortier.

MYRRYNE.

Mais, coquin, comment pouvois-tu voir tout cela, puis que tu t'estois caché dans ton lit?

CARION.

Je voyois tout, au travers de mon manteau que j'avois mis sur moy pour me couvrir, car, comme vous savés, il a d'assés beaux trous. La premiere chose qu'a fait le Dieu, c'a esté d'apprester un cataplasme pour les yeux de Neoclides; il a donc pris trois testes d'ail & les a pilées dans le mortier en y meslant du suc de benjoin & de l'ognon de mer, aprés quoy il a arrosé tout cela du meilleur vinaigre. Cet onguent estant fait, il l'a appliqué sur les yeux de Neoclides en luy ouvrant les paupieres, afin que la douleur en fust plus grande. En même temps Neoclides s'est mis à crier de toute sa force & à vouloir s'enfuïr, mais Esculape luy a dit en riant, demeure icy avec cet emplâ-

ftre, car aprés tous les fermens que tu m'as faits & que tu as violés, il faut que je prenne moy-même le foin de t'empêcher d'aller au Palais.

MYRRINE.

Que ce Dieu eft fage, & qu'il aime le bien du peuple ?

CARION.

Aprés cela il s'eft affis auprés de Plutus, & d'abord il luy a effuyé les yeux avec un linge bien fin, & Panacée fille de ce Dieu luy à couvert la tefte & le vifage d'une écharpe de couleur de feu. En même temps le grand Efculape a fiflé ; à ce fignal deux Serpens d'une grandeur extraordinaire font fortis du Temple avec une legereté incroyable.

MYRRINE.

Grands Dieux !

CARION.

Ces Serpens s'eftant gliffés tout doucement fous l'écharpe qui envelopoit la tefte de Plutus, je croy qu'ils ont leché fes yeux, & il a recouvré la vuë, & s'eft levé de fon lit en moins de temps que vous n'en feriés à boire trois pots de vin. Moy de la joye que j'ay euë de ce miracle, je me fuis mis auffi-toft à batre des mains & à réveiller mon Maître. Efculape a difparu incontinent, & les Serpens s'en font retournés dans le Temple. Mais avec quel empreffement croyés-vous que tous les gens qui eftoient couchés dans le même lieu que Plutus, fe font levés pour l'aller embraffer ? Ils ont veillé toute la nuit prés de luy en attendant le lever du Soleil. Cependant tout ce temps là je n'ay

fait que loüer le grand Esculape de ce qu'en si peu de temps il a rendu la vuë à Plutus, & qu'il a fait Neoclides encore plus aveugle qu'il n'estoit.

MYRRINE.

O grand Esculape, quelle puissance n'avés-vous point ! mais dis moy un peu, où est Plutus ?

CARION.

Il vient accompagné d'une tres grande foule de peuple qui l'environne. Ceux qui jusqu'à present ont eu à peine dequoy vivre, parce qu'ils estoient gens de bien, luy viennent baiser la main & l'embrasser ; mais ceux qui avoient de grandes richesses que leurs injustices leur ont aquises, froncent le sourcil, & ont l'air triste & envieux, au lieu que les autres suivent avec des couronnes sur leurs testes en riant & en faisant des cris de joye. L'air retentit des acclamations, & la terre tremble sous les piés de ces bonnes gens qui dansent & qui sautent de toute leur force. Mais, allons, que tout le monde de chez nous danse aussi, que chacun saute & qu'il ne se trouve personne qui ne soit de belle humeur, car desormais on ne pourra plus nous dire qu'il n'y a point de bled dans nostre grenier.

MYRRINE.

Tu as raison ; aussi par ma foy je te veux faire une couronne de petits gasteaux pour la bonne nouvelle que tu m'as donnée.

CARION.

Non pas pour l'heure, s'il vous plaist, car voicy toute la troupe qui vient.

MYRRINE.

Et bien, je m'en vais donc au logis, d'où j'apporteray dequoy regaler nostre nouvel hoste.

CARION.

Et moy, je veux aller audevant d'eux.

## ACTE TROISIE'ME.

### SCENE III.

PLUTUS, CREMYLE, MYRRINE.

PLUTUS.

AVant toutes choses j'adore le Soleil; je saluë ensuite la ville de la venerable Pallas & tout le païs de Cecrops qui m'a receu. Helas je suis confus de voir avec quels hommes j'ay esté sans le savoir. J'ay fuy tous ceux que j'aurois dû chercher, & j'ay cherché ceux que j'aurois dû fuir. Malheureux que je suis! Mais je vais reparer tout le passé, & faire voir desormais aux hommes que ce n'a pas esté de mon bon gré que je me suis donné aux méchans.

CREMYLE.

Allés-vous faire pendre tous tant que vous estes. Que c'est une chose fatigante que tous ces amis qui nous naissent tout d'un coup, & si-tost que nous sommes en fortune. Ils m'ont donné mille coups, & à force de s'empresser

à qui me témoignera le premier sa joye, ils m'ont presque rompu les jambes. Qui ne m'est pas venu faire compliment aujourd'huy ! & quelle foule de vieillards n'est pas venuë m'environner dans la place !

MYRRINE.

O le plus desiré de tous les hommes, soyés le bien venu, & vous aussi, mon mary, permetés que je vous offre ces fruits, car vous savés bien que c'est la coûtume.

PLUTUS.

Non, je vous prie, il ne seroit pas honneste qu'entrant aujourd'huy dans vostre maison pour la premiere fois depuis que j'ay recouvré la vûë, j'en emportasse quelque chose, je dois plutost y apporter.

MYRRINE.

Quoy vous ne voulés pas recevoir cette marque de la joye que j'ay de vous voir ?

PLUTUS.

Je la recevray plutost chez vous & auprés de vostre feu, comme c'est la coûtume ; nous éviterons par ce moyen la raillerie des gens, car il n'est pas dans l'ordre qu'un Poëte Comique jette devant les Spectateurs des raisins, des figues, des noisettes, & d'autres choses semblables, pour les faire rire & pour gagner leurs suffrages.

MYRRINE.

Vous avés raison, aussi bien voilà un drôle qui se preparoit déja, & qui venoit se jetter sur le pannier de Figues.

# ACTE QUATRIE'ME.

## SCENE I.

### CARION.

HA que c'est une agreable chose, mes amis, que de devenir riche ainsi tout d'un coup, sur tout lorsqu'on ne risque rien du sien ! Je vous en parle par experience, car des biens infinis viennent d'entrer dans nostre maison, & ce qui est de plus surprenant, sans que nous ayons fait la moindre injustice. C'est de cette maniere qu'il est doux de s'enrichir ; nostre grenier est plein du plus beau bled, nos tonneaux sont remplis du plus excellent vin, & tous les Coffres du logis sont si pleins d'or & d'argent, que c'est une chose étonnante. L'eau de nostre puits est convertie en huile, & nos cruches à huile regorgent d'essences les plus precieuses. Tout nostre toit est couvert de figues qui sechent au Soleil. Nos vaisseaux de terre sont de cuivre. Toute nostre vieille vaisselle d'estain est à cette heure d'argent ; & toutes nos Chambres, jusqu'à la Cuisine, sont parquetées d'yvoire. Mes camarades & moy joüons à pair ou à non avec des escus d'or, & nous sommes devenus si friands que nous méprisons les Ognons dont nous fai-

fions autrefois nos meilleurs repas [illegible] Maître fait presentement chez nous un Sa-crifice, & avec une Couronne sur sa teste, il immole aux Dieux les Victimes ordinaires. Pour moy, j'en suis sorty, ne pouvant plus souffrir la fumée qui me crevoit les yeux & qui m'étouffoit.

# ACTE QUATRIE'ME.

## SCENE II.

AGATHUS, CARION.

AGATHUS.

HOla, garçon suy-moy, afin que nous allions trouver le Dieu.

CARION.

Oüais! qui est donc celuy-cy?

AGATHUS.

C'est un homme qui estoit autrefois fort miserable, & qui est aujourd'huy fort heureux.

CARION.

Vous estes donc un homme de bien appâremment? au moins en avés-vous la mine.

AGATHUS.

Vous l'avés dit.

CARION.

Mais que desirés-vous?

AGATHUS.

Je viens rendre graces à Plutus de tous les biens dont il m'a comblé. Aprés la mort de mon pere, je me vis maître d'un assés grand bien, que j'employois à assister ceux de mes amis qui en avoient besoin, & je croyois que dans la vie on ne pouvoit rien faire de meilleur ny de plus avantageux.

CARION.

Vostre bien fut donc bien tost dissipé ?

AGATHUS.

Assurement.

CARION.

Et aprés cela vous fûtes miserable ?

AGATHUS.

Sans doute. Je croyois que ceux que j'avois secourus dans leurs necessités, me rendroient la pareille, si jamais j'en avois besoin, & je ne doutois point que je n'eusse en eux des amis à toute épreuve. Mais je me trompois bien, car depuis que j'ay esté pauvre, tous m'ont fuy, & lorsqu'ils passoient prés de moy, ils ne faisoient pas semblant de me voir.

CARION.

Et sur ma parole ils se moquoient encore de vous, dites la verité ?

AGATHUS.

Oüy, ils s'en moquoient, & ils rioient de ce que j'avois vendu tous mes meubles.

CARION.

Ma foy, ils n'auront plus tant dequoy rire.

AGATHUS.

C'est-là tout le sujet de ma visite, je viens remercier Plutus.

CARION.

Mais, de par le bon Dieu, que voulés-vous faire de ce Manteau tout percé que porte vostre valet ? dites-le moy je vous en prie.

AGATHUS.

Je veux le consacrer à Plutus.

CARION.

N'est-ce pas le Manteau que vous aviés quand vous fûtes initié aux grands Mysteres ?

AGATHUS.

Non, il n'y a que treze ans que je le porte, & qu'il me fait mourir de froid.

CARION.

Et ces Souliers ?

AGATHUS.

Je les eûs en même temps que le Manteau.

CARION.

Est-ce que vous voulés aussi les consacrer ?

AGATHUS.

Oüy.

CARION.

Ma foy, voilà de beaux presens que vous venés faire au Dieu !

# ACTE QUATRIE'ME.

## SCENE III.

PARANOMUS, CARION, AGATHUS, UN TE'MOIN.

PARANOMUS.

AH, miserable que je suis : me voila perdu, helas ! je suis accablé de cent malheurs à la fois, bon, de cent ; de deux cents, de trois cents, de quatre cents, de mille ; d'un nombre innombrable : ah ! ah ! faut-il que je sois en bute à tant de maux ?

CARION.

Grands Dieux, quel mal peut avoir ce pauvre homme !

PARANOMUS.

Ah quel coup ! ce beau Dieu de neige vient de me faire perdre dans un moment tout le bien que j'avois gagné, mais ou il n'y aura point de justice au monde, ou il redeviendra aveugle comme il estoit.

AGATHUS.

Je pense que je connois à peu prés dequoy il s'agit ; car celuy qui vient icy, a la mine de n'estre pas un homme de bien, & d'estre mal dans ses affaires.

CARION.

Par ma foy il ne me fait donc pas pitié, & c'est fort justement qu'il est miserable.

PARANOMUS.

Où est donc, où est donc presentement ce beau Dieu qui promettoit si bien de nous faire tous riches, s'il pouvoit avoir la vûë aussi bonne qu'autrefois ? cependant il en a rendu quelques-uns plus malheureux qu'ils n'estoient.

CARION.

Et encore, qui a-t-il donc rendu si malheureux ?

PARANOMUS.

Moy, qui vous parle.

CARION.

Parce que tu estois un scelerat & un voleur.

PARANOMUS.

Cela est faux, & j'en atteste le grand Jupiter. C'est vous-mesmes qui estes des voleurs & c'est vous qui avés mon bien.

CARION.

Grands Dieux, qu'il a l'air feroce !

AGATHUS.

C'est assurement qu'il meurt de faim.

PARANOMUS.

Tu ne m'échaperas pas, sur ma parole, je te feray venir devant les Juges, il faut aujourd'huy que tu sois mis à la question.

CARION.

Cependant, pleure tes disgraces.

AGATHUS.

Par le grand Jupiter, Plutus est un Dieu que les Grecs doivent bien honorer, puisqu'il traite ainsi ces maudits Delateurs.

PARANOMUS.

Ah que je suis malheureux ! Quoy ? tu veux aussi m'insulter ? N'est-ce point que tu as part au vol ? dis-moy un peu, où as-tu pris ce bel habit ? Hier je te vis encore un méchant manteau tout percé.

AGATHUS.

Va te promener, tu n'en as que faire & je ne te crains point, tien voilà à mon doigt un anneau que j'ay acheté d'Eudamus.

CARION.

Mais cét anneau ne peut rien contre la morsure de ces animaux là.

PARANOMUS.

N'est-ce pas là une injure effroyable ? vous prenés plaisir à m'offencer, & vous ne me dites point ce que vous faites icy. Vous n'y estes pas assurement pour y faire rien de bon.

CARION.

Non parbleu, ce n'est rien de bon pour toy, sois-en bien persuadé.

PARANOMUS.

Vous allés faire bonne chere à mes dépens.

AGATHUS.

Plust à Dieu que tu disses la verité, & que le voyant de tes deux yeux, tu peusses mourir de rage & de faim avec le brave témoin que tu as là.

PARANOMUS.

Vous le niés, scelerats, mais je say bien qu'il y a là-dedans quantité de beaux Poissons & de viandes rosties.

Il fait comme s'il sentoit la fume des viandes.

CARION.

Ce marau, que sent il ?

AGATHUS.

Ma foy, je pense que c'est le froid qu'il sent le plus avec ce beau manteau.

PARANOMUS.

Grands Dieux, cela est-il supportable, de voir la maniere outrageuse dont ils me traitent! ah! malheureux que je suis, quel est mon desespoir! Voila ce que c'est d'avoir toûjours esté trop honneste homme, & d'avoir preferé le bien de sa patrie à ses propres interests!

AGATHUS.

Toy, tu as preferé le bien de ta patrie à tes interests? tu as jamais esté homme de bien?

PARANOMUS.

Oüy assurement, autant que personne.

AGATHUS.

Mais répons à ce que je vais te demander.

PARANOMUS.

Qu'est-ce?

AGATHUS.

Es-tu Laboureur?

PARANOMUS.

Me crois-tu assés fou pour cela?

AGATHUS.

Es-tu donc Marchand?

PARANOMUS.

Je fais semblant de l'estre quand mes affaires le demandent.

AGATHUS.

Quoy donc? as-tu appris quelque métier?

PARANOMUS.

Non parbleu.

AGATHUS.

AGATHUS.

Comment peux tu donc vivre en ne faisant rien ?

PARANOMUS.

Je prens soin des affaires de la Republique & des particuliers.

AGATHUS.

Toy ? & de quel droit ?

PARANOMUS.

C'est que je le veux.

AGATHUS.

Comment, donc pendard, tu as l'insolence de te dire homme de bien, toy qui attires la haine de tout le monde, en te meslant des affaires qui ne te regardent point.

PARANOMUS.

Quoy donc, sot animal, est-ce qu'il ne faut pas que je procure le bien de ma patrie autant qu'il m'est possible ?

AGATHUS.

Est-ce procurer le bien de sa patrie que de se mesler des affaires des autres sans qu'on en soit prié ?

PARANOMUS.

Oüy sans doute, c'est procurer le bien de sa patrie que de maintenir les Loix, & de ne pas souffrir qu'on les viole impunement.

AGATHUS.

C'est donc en vain que la Ville a étably des Magistrats ?

PARANOMUS.

Point du tout. Mais ces Magistrats suffisent-ils ? qui accusera les gens ?

AGATHUS.

Qui voudra, que t'importe ?

PARANOMUS.

C'est moy qui veux bien prendre ce soin. Ne puis-je donc pas bien dire que c'est sur moy que roulent toutes les affaires de la Republique.

AGATHUS.

Sans mentir la Ville a trouvé là un digne Procureur ! Mais dy-moy un peu, ne vaudroit-il pas mieux vivre en repos & sans rien faire, que de tourmenter ainsi tes compatriotes ?

PARANOMUS.

C'est vivre en beste que d'estre toûjours dans l'oisiveté, & que de n'avoir aucune occupation.

AGATHUS.

Et tu ne voudrois pas changer de vie.

PARANOMUS.

Non assurement, quand vous me donneriés Plutus luy-même, & tout le benjoin de Cyrene.

AGATHUS.

Quitte-moy donc ton habit tout presentement.

CARION.

C'est à toy qu'il parle.

AGATHUS.

Quitte aussi les Souliers.

CARION.

Je te dis que c'est à toy qu'il dit tout cela.

PARANOMUS.

Eh, Messieurs, je vous prie que quelqu'un de vous vienne icy, le premier, qui voudra, n'importe.

CARION.

C'est moy qui veux bien prendre ce soin.

PARANOMUS.

Ah ! que je suis malheureux, quoy on me dépoüille en plein jour !

CARION.

Ha, ha ; tu veux t'enrichir en te meslant des affaires des autres !

PARANOMUS.

Songés-vous à ce que vous faites ? je vous avertis au moins que je prens cét homme à témoin.

CARION.

Mais le témoin que tu avois amené, n'a garde d'avoir attendu.

PARANOMUS.

Ah ! je n'ay personne icy pour me secourir !

CARION.

Tu cries ?

PARANOMUS.

Oüy sans doute, & je crieray encore bien plus fort.

CARION.

Donnés-moy vostre méchant manteau que je le mette sur ce scelerat.

AGATHUS.

Non pas cela, car je l'ay consacré à Plutus.

CARION.

Mais il montre la corde, où peut-il estre mieux placé que sur les épaules de ce maraud ? Il faut consacrer de plus beaux habits à Plutus.

AGATHUS.

Et que voulés-vous faire de ces souliers, dites-moy un peu ?

CARION.

Je veux les pendre au col de cét animal; ce sera-là le trophée de la victoire que nous avons remportée sur la pauvreté.

PARANOMUS.

Je m'en retourne, car je voy bien que je ne suis pas assés fort pour vous. Mais si aujourd'huy je puis trouver quelqu'un de mes camarades, de ceux qui font même métier que moy, sur ma parole que ce Dieu me payera ce qu'il m'a fait. Car sans avoir consulté ny le Senat ny le Peuple, & de sa seule autorité, il entreprend à nostre barbe de changer la forme du gouvernement.

AGATHUS.

Allons, puisque te voila armé de mes armes, va vîte aux bains, tiens y le premier rang & t'y chauffe le mieux que tu pourras; c'est un poste que j'ay occupé autrefois.

CARION.

Mais le Baigneur ne l'y souffrira pas longtemps, il le prendra d'abord par les épaules & le mettra à la porte, car il ne l'aura pas plûtost vû, qu'il connoîtra bien que c'est un fripon. Pour nous, allons au logis afin que vous fassiés vos prieres au Dieu Plutus.

# ACTE QUATRIE'ME.

## SCENE IV.

UNE VIEILLE FEMME, TROUPE DE PAYSANS, CREMYLE.

LA VIEILLE.

Mes amis, enseignés-moy je vous prie la maison de ce Dieu qui demeure icy depuis quelque temps, en suis-je encore fort loin?

LES PAYSANS.

Non, la belle Enfant, vous voila devant la porte, vous l'avés demandé fort à propos.

LA VIEILLE.

Appelleray je quelqu'un de là dedans, afin de savoir au vray si c'est là qu'il demeure?

CREMYLE.

Il n'est pas necessaire, car j'en sors tout presentement. Mais dites-nous pourquoy principalement vous venés icy.

LA VIEILLE.

Mon bon amy, je suis plus malheureuse que vous ne sauriés vous imaginer. Depuis que ce Dieu a recouvré la vuë, il m'a rendu la vie tout à fait insuportable.

CREMYLE.

Qu'est-ce donc? y a-t'il aussi des *Delatrices*, comme il y a des Delateurs, & vous meslés-vous de ce beau mestier?

LA VIEILLE.

Ah, nullement, Dieu m'en garde.

CREMYLE.

Mais n'estes-vous point de ces bonnes commères qui boivent volontiers le petit coup ?

LA VIEILLE.

Vous me faites tort. C'est une passion bien plus honneste qui cause tout mon mal.

CREMYLE.

Voulés-vous bien que nous sachions quelle est cette passion ?

LA VIEILLE.

De tout mon cœur : écoutés ; j'aimois un jeune homme, qui veritablement n'est pas riche, mais il est beau, il a l'air doux & honneste, & si-tost que je le priois de quelque chose, il le faisoit de la meilleure grace du monde. Aussi luy donnois-je tout ce qu'il me demandoit.

CREMYLE.

Encore, que vous demandoit-il ?

LA VIEILLE.

Pas grand chose, le pauvre garçon, car il estoit plein d'honneur, & il en usoit avec moy de la maniere du monde la plus respectueuse. Tantost il me demandoit seulement cinquante pistoles pour avoir un manteau de pourpre, tantost il en avoit besoin de cinq cens pour faire un équipage pour l'armée, d'autrefois, il luy prenoit envie d'avoir un meuble propre, bien souvent il n'avoit besoin que de quelques pierreries pour faire des presens à sa mere ou à ses sœurs.

CREMYLE.

En effet ce ne sont là que des baga-

telles, le pauvre garçon ? il est bien aisé de voir qu'il avoit beaucoup de respect pour vous.

LA VIEILLE.

Enfin il estoit si peu interessé qu'il vouloit m'empêcher de vendre une terre que j'avois en Thessalie, & dont je luy ay donné l'argent malgré luy.

CREMYLE.

Qu'il estoit honneste !

LA VIEILLE.

Encore quand je luy donnois quelque chose, il me juroit qu'il ne le prenoit que par un excés d'amour. Il estoit ravy d'avoir toûjours sur luy quelque bagatelle qui le fit songer plus souvent à moy.

CREMYLE.

Qu'il vous aime.

LA VIEILLE.

Mais le perfide n'est plus pour moy ce qu'il estoit, il est entierement changé, & il a donné son cœur à quelqu'autre. Car tantost luy ayant envoyé ce gasteau avec cette pleine corbeille de fruits, & luy ayant mandé que je l'irois voir ce soir...

CREMYLE.

Qu'a-t'il fait, je vous prie ?

LA VIEILLE.

Il m'a tout renvoyé, il m'a fait dire que je ne l'allasse jamais voir, & pour comble de raillerie, il a dit à ce garçon, dy à ta maîtresse de ma part, *Que les Milesiens estoient braves jadis.*

CREMYLE.

Ce jeune homme n'est pas sot. Autrefois qu'il estoit pauvre, il s'accommodoit de

tout, mais presentement qu'il est devenu riche, il est un peu plus delicat.

LA VIEILLE.

Avant ce jour, j'en prens les Dieux à témoin, il estoit à tous momens chez moy.

CREMYLE.

Pour en emporter quelque chose, sans doute ?

LA VIEILLE.

Ha point du tout, il y venoit pour avoir seulement le plaisir de m'entendre parler.

CREMYLE.

Et pour recevoir quelque petit present à la fin de sa visite.

LA VIEILLE.

Et lors qu'il me voyoit triste, il ne savoit quelles caresses me faire, il m'appelloit ma belle, mon petit cœur, ma petite amour.

CREMYLE.

Eh Dieu sait si ses douceurs estoient bien payées !

LA VIEILLE.

Et quand j'allois aux grands Mysteres sur un chariot, s'il arrivoit que quelqu'un me regardast, il me batoit tout le jour ; tant il avoit de jalousie !

CREMYLE.

Il estoit bien aise d'estre tout seul à manger vostre bien ; n'avoit-il pas raison ?

LA VIEILLE.

Il estoit toûjours en loüant mes mains. Il disoit qu'elles estoient les plus belles du monde.

CREMYLE.

Apparemment il les trouvoit telles lors que vous luy donniés vos pistoles.

LA

LA VIEILLE.

Et la bonne odeur de mon corps ; il ne pouvoit se lasser d'en parler, il disoit qu'il aimoit mieux sentir ma peau que toutes les essences.

CREMYLE.

Je le croy ; quand vous estiés bien pleine d'excellent vin de liqueur.

LA VIEILLE.

Il me disoit que j'avois les yeux beaux & languissans.

CREMYLE.

Il n'estoit pas niais, & il n'entendoit pas mal, comme il faut se prendre à manger le bien d'une vieille beste amoureuse.

LA VIEILLE.

Vous voyés donc bien, mon bon amy, que Plutus ne tient pas sa parole, puis qu'il avoit promis de secourir tous ceux à qui l'on auroit fait tort.

CREMYLE.

Que voulés vous qu'il fasse, dites le moy, & cela sera ?

LA VIEILLE.

Je veux que celuy que j'ay tant obligé ne soit plus ingrat, autrement c'est une injustice horrible que Plutus luy fasse le moindre bien.

CREMYLE.

Mais pour les graces que vous luy faisiés, n'estoit-il pas fort assidu prés de vous ?

LA VIEILLE.

Oüy, mais il me juroit qu'il m'aimeroit tant que je vivrois.

CREMYLE.

Fort bien : c'est qu'il ne croit pas que vous soyés encore en vie.

LA VIEILLE.

Il eſt vray que je ſuis ſechée de triſteſſe, & que je ſuis devenuë ſi maigre que je paſſerois par un anneau.

CREMYLE.

Oüy da, s'il eſtoit auſſi large que le tour d'un crible.

LA VIEILLE.

Mais voila le jeune homme dont je me plains, il vient icy, & il ſemble qu'il aille voir le Dieu Comus.

CREMYLE.

Il me le ſemble auſſi ; car il a une couronne ſur la teſte, & il tient un flambeau à la main.

# ACTE QUATRIE'ME.

## SCENE V.

NEOCARES, LA VIEILLE FEMME, CREMYLE.

NEOCARES.

Je vous donne le bon jour.

LA VIEILLE.

Que dit-il ?

NEOCARES.

Ma chere & ancienne amie, que vos cheveux sont blanchis en peu de temps !

LA VIEILLE.

Malheureuse que je suis ! voyés les outrages qu'il me dit !

CREMYLE.

Il semble qu'il y a long-temps qu'il ne vous a vûë.

LA VIEILLE.

Combien pensés-vous qu'il y ait ? il estoit hier chez moy.

CREMYLE.

Il est donc tout le contraire des autres, plus il est yvre, plus il a de bons yeux.

LA VIEILLE.

Ce n'est pas cela ; c'est qu'il est devenu insolent.

NEOCARES.

Grands Dieux que vous avés aujourd'huy de rides sur le visage !

LA VIEILLE.

Eh bons Dieux ne me mettés pas au moins vostre flambeau dans le nez.

CREMYLE.

Elle a raison, car si par malheur quelque estincelle alloit sur elle, le feu s'y prendroit aussi promptement qu'à de vieilles estoupes.

NEOCARES.

Voulés-vous joüer avec moy un moment ?

LA VIEILLE.

Où ?

NEOCARES.

Icy même, vous n'avés qu'à prendre des noix.

LA VIEILLE.

A quel jeu donc ?

NEOCARES.

Je devineray combien vous avés encore de dents dans la bouche.

CREMYLE.

Je le devineray bien aussi, moy : elle en a trois, tout au plus quatre.

NEOCARES.

Vous avés perdu, elle n'en a qu'une grosse.

LA VIEILLE.

Le scelerat ! Est-il en son bon sens de me faire servir de divertissement à tout le monde ?

NEOCARES.

Ne devés-vous pas estre bien satisfaite de vous, à vostre âge de faire le plaisir de tous les honnestes gens ?

CREMYLE.

Mon Dieu elle a tant de plastre sur le nez, que si tost qu'on rit devant elle, elle s'imagine toûjours qu'on la joüe.

Voila deux passages dõt on ne peut expliquer le Grec.

LA VIEILLE.

Pour estre si vieux, vous me paroissés bien extravagant.

NEOCARES.

Ho sur ma parole vous vous connoissés bien tous deux. Ce qu'il vous dit là n'est que pour mieux couvrir son jeu. Assurement il vous en conte.

LA VIEILLE.

Ah, j'atteste Venus que cela est faux ! le scelerat !

CREMYLE.

Ah, j'atteste Proserpine que je ne suis pas assés fou pour cela ! Mais savés-vous bien que je ne puis souffrir davantage que vous haïssiés une si belle enfant ?

NEOCARES.

Moy la haïr ? je l'adore.

CREMYLE.

Elle se plaint pourtant de vous.

NEOCARES.

Hé quelles plaintes peut-elle faire ?

CREMYLE.

Elle dit que vous l'avés outragée, & que vous luy avés mandé *Que les Milesiens estoient braves jadis.*

NEOCARES.

A quoy bon tant de discours ? je n'ay pas dessein d'avoir une affaire avec vous pour elle.

CREMYLE.

Que voulés-vous dire ?

NEOCARES.

Je respecte vostre âge. Assurement que je ne souffrirois pas cela d'un autre.. Vous pouvés prendre cette belle & vous en aller fort satisfait.

CREMYLE.

Je voy bien que vous en estes las.

LA VIEILLE.

Y a-t'il au monde un autre homme qui voulût me ceder de la sorte ?

NEOCARES.

Quand je luy parle, je croy parler à la grand' mere de mon trisayeul.

CREMYLE.

Si vous en avés beu le vin, il me semble que vous en devriés boire aussi la lie.

NEOCARES.

Mais cette lie est trop vieille, elle est tout à fait gastée.

CREMYLE.

Il faut trouver quelque accommodement & vous remettre bien ensemble.

NEOCARES.

Entrons chez vous, car je veux offrir à Plutus les couronnes que vous me voyés.

LA VIEILLE.

J'ay aussi quelque chose à luy dire.

NEOCARES.

Je n'entre donc pas.

CREMYLE.

Ne craignés rien, entrés seulement ; parbleu elle ne vous prendra pas de force.

NEOCARES.

Je pense que vous avés raison.

LA VIEIELLE.

Entrés, je vous suivray bien tost.

CREMYLE.

O Ciel, cette Vieille tient à ce jeune homme aussi fortement que la vigne est attachée à l'ormeau !

# ACTE CINQUIE'ME.

## SCENE I.

CARION, MERCURE.

CARION.

Qui est-ce donc qui heurte à nostre porte? Qu'est-ce ? personne ne paroist. La porte auroit-elle fait ce grand bruit d'elle-même ?

MERCURE.

Hola, hola, Carion, c'est à toy que je parle, arreste.

CARION.

Ho, ho, dy moy un peu, est-ce toy qui as heurté si fort ?

MERCURE.

Non, mais je voulois le faire, si tu n'avois ouvert. Cependant fais descendre promptement ton Maître, sa Femme, son Fils, tous les Valets & tous les animaux, le cochon, le chat & le chien, & toy-même ne manque pas de venir.

CARION.

Qu'est-ce donc, parle.

MERCURE.

Ce que c'est, pendard ? Jupiter a résolu de faire un pot pourri de vous tous, de vous mettre dans un même sac, & de vous faire jetter dans la riviere tous tant que vous estes.

CARION.

L'on doit arracher la langue à un porteur de pareilles nouvelles. Mais pourquoy Jupiter veut-il nous traiter si mal ?

MERCURE.

Parce que vous avés fait la plus méchante de toutes les actions. Car depuis que Plutus n'est plus aveugle, qui que ce soit ne nous a offert un seul grain d'encens, pas une branche de Laurier, pas un Gasteau, pas la moindre victime. Enfin on ne pense plus à nous, & on ne nous fait plus le moindre petit present.

CARION.

Non parbleu, & on ne vous en fera plus à l'avenir. Car lors qu'on vous en faisoit, vous nous laissiés là sans vous soucier de nous le moins du monde.

MERCURE.

Pour ce qui regarde tous les autres Dieux, ce n'est nullement ce qui m'embarasse ; mais c'est que je meurs de faim.

CARION.

Tu n'es pas sot.

MERCURE.

Avant que Plutus eust recouvré la vûë, les Cabaretieres tous les matins dés la petite pointe du jour, me donnoient mille bonnes choses. Du pain trempé dans du vin, du miel, des figues, enfin tout ce que Mercure mange vo-

lontiers. Presentement accablé de faim & de misere, je n'ay plus qu'à m'aller coucher.

CARION.

Tu merites bien cela, car la plusspart du temps tu faisois payer de bonnes amendes à celles qui t'avoient donné tant de bonnes choses.

MERCURE.

Helas, que je suis malheureux ! ah, gasteaux qu'on me faisoit le quatriéme jour du mois, où estes-vous ?

CARION.

Tu cherches ce que tu ne trouveras pas, c'est en vain que tu le demandes.

MERCURE.

Où sont les bonnes Epaules des Victimes, ces bonnes Epaules que je dévorois ?

CARION.

Presentement que tu es leger & dispos, je te conseille de faire des caprioles au milieu de cette place.

MERCURE.

Où sont les entrailles toutes boüillantes dont je me remplissois ?

CARION.

Je pense qu'en effet ton plus grand mal te vient des entrailles.

MERCURE.

Où sont les coupes pleines de vin ?

CARION.

L'on auroit bien mieux fait de ne te donner que de l'eau, le vin n'est pas bon aux fous.

MERCURE.

Serois-tu homme à rendre un bon office à un de tes amis ?

CARION.

Oüy sans doute, s'il a besoin de quelque chose qui soit en mon pouvoir.

MERCURE.

Je te prie apporte moy icy quelque bon pain bien cuit & de la viande de quelque bon endroit, des bestes que vous avés sacrifiées chez vous.

CARION.

Ho je n'oserois, cela n'est pas permis.

MERCURE.

Tu me refuses ? cependant toutes les fois que tu as voulu faire quelque vol à ton Maître, j'ay toûjours fait ensorte qu'il n'en a rien seu.

CARION.

Oüy da, parce que tu savois bien que tu en aurois ta part, & qu'il t'en reviendroit un bon gasteau.

MERCURE.

Oüy ? Mais aprés cela tu mangeois fort bien le gasteau que tu m'avois fait.

CARION.

Sans doute, car lors que j'estois attrapé en faisant quelque friponnerie, tu n'avois pas ta part des coups que l'on me donnoit.

MERCURE.

Il ne faut plus se souvenir des maux passés quand on a fait fortune, au nom des Dieux recevés moy chez vous.

CARION.

Quoy ? tu voudrois quitter les Dieux & demeurer icy ?

MERCURE.

Assurement, car on est beaucoup mieux chez vous.

CARION.

Mais je te prie penses-tu que ce soit bien faire de deserter ainsi & de quitter son païs ?

MERCURE.

Sans doute, car on ne doit appeller patrie que les lieux où l'on se trouve bien.

CARION.

Et dequoy nous servirois-tu ?

MERCURE.

Faites-moy portier.

CARION.

Portier ? Nous n'en avons pas besoin.

MERCURE.

Et bien faites-moy vendre vostre vin.

CARION.

Mais puis que nous sommes riches qu'avons nous affaire que tu tiennes cabaret ?

MERCURE.

Si vous avez tant de bien, n'avés-vous pas besoin d'un homme d'affaires ? vous ne sauriés mieux trouver vostre fait.

CARION.

D'un homme d'affaires ? il faudroit estre bien enragé pour cela, Eh Plutus luy-même y pourroit-il fournir ? Non, mon amy, nous ne voulons que d'honnestes gens chez nous.

MERCURE.

Ne vous faut-il point de guide ?

CARION

Non, car presentement Plutus voit clair.

MERCURE.

Je seray donc l'Intendant des jeux que vous ferés. Car il est fort avantageux à Plutus d'en faire soit de Musique, soit de Lutte.

Qu'as-tu à me dire à cette heure ?

CARION.

Par ma foy, c'eſt une bonne choſe que d'avoir pluſieurs cordes à ſon arc. Le voilà qui a trouvé enfin le moyen de vivre. Ce n'eſt pas ſans raiſon que les gens qui veulent avoir quelque choſe, mettent à pluſieurs Lotteries ; Si on n'attrape rien d'un coſté, l'on eſt ſouvent plus heureux de l'autre.

MERCURE.

Hé bien, ſur cela n'entreray-je pas ?

CARION.

Entre, & t'en va au puits laver les entrailles des victimes, afin qu'on voye ſi on pourra tirer quelque ſervice de toy.

# ACTE CINQUIE'ME.

## SCENE II.

LE PRESTRE DE JUPITER, CARION.

LE PRESTRE.

QUi peut m'enseigner où demeure Cremyle ?

CARION.

Qu'y a-t'il, mon bon amy ?

LE PRESTRE.

Rien de bon ma foy. Depuis que ce Plutus voit clair, je meurs de faim, quoy que je sois le Prestre de Jupiter Sauveur.

CARION.

Eh au nom des Dieux dites-moy la cause de cela.

LE PRESTRE.

La cause ? C'est que personne ne fait plus le moindre Sacrifice.

CARION.

Pourquoy donc ?

LE PRESTRE.

Parce que tout le monde est riche, car quand il y avoit des pauvres, un Marchand qui revenoit de son negoce, faisoit un sacrifice pour remercier les Dieux de ce qu'il estoit de retour heureusement. Si un homme avoit eu quelque affaire fâcheuse & qu'il eust esté absous par ses Juges, il ne man-

quoit jamais d'en témoigner sa reconnoissance aux Dieux par un Sacrifice. S'il prenoit envie à quelqu'un de se rendre les Dieux propices, & de faire un beau Sacrifice pour eux, il y convioit toûjours le Sacrificateur. Mais presentement, qui que ce soit n'en fait pas le moindre; personne même ne vient plus dans ce Temple, si ce n'est je ne sçay combien de coquins qui y viennent pour y faire mille ordures.

CARION.

He bien, n'en prenés-vous pas vostre part ?

LE PRESTRE.

C'est pourquoy j'ay resolu d'envoyer aussi promener ce beau Jupiter, & de demeurer icy avec vous.

CARION.

Prenés courage : tout ira le mieux du monde, s'il plaist à Dieu, le veritable Jupiter Sauveur est chez nous, il y est venu de son bon gré.

LE PRESTRE.

Que tu me dis là une bonne nouvelle !

CARION.

Attendés un peu, dans un moment nous allons mettre Plutus à la place de ce Jupiter qui garde le tresor qui est derriere le Temple de la Deesse. Que quelqu'un nous apporte donc des flambeaux allumés, afin que vous les portiés devant ce Dieu.

LE PRESTRE.

Fort bien, c'est ce qu'il faut faire.

CARION.

Qu'on fasse venir Plutus.

## ACTE CINQUIE'ME.

### SCENE III.

LA VIEILLE FEMME, CARION.

LA VIEILLE.

QUe feray-je donc?

CARION.

Mettés ces corbeilles sur vostre teste, & les portés avec gravité. Aussi bien vous avés là un habit varié de si belles couleurs, qu'il semble que vous l'ayés pris exprés.

LA VIEILLE.

Mais que deviendra l'affaire, pourquoy je suis venuë?

CARION.

Tout ira comme vous le desirés, & le jeune homme que vous aimés tant, sera chez vous ce soir.

LA VIEILLE.

Ah, je porteray assurement les corbeilles, si tu veux me donner ta parole qu'il me reviendra voir.

CARION.

Il n'y manquera pas, je vous proteste; portés-les seulement. Par ma foy ces corbeilles ne ressemblent pas mal à celles des

Vendeuſes de fruit, tout ce qui ne vaut rien eſt au deſſous.

LE CHOEUR.

Puis que tout le monde ſ'en va, il n'y a pas d'apparence que nous demeurions icy davantage, Il faut que nous ſoyons de la feſte, & que nous ſuivions en chantant.

*Fin du Plutus.*

# REMARQUES SUR LE PLUTUS D'ARISTOPHANE.

## SUR LA PREMIERE SCENE.

GRANDS *Dieux* ] Il y a dans le Grec, *O Jupiter & vous tous autres Dieux*. L'on faisoit ordinairement cét honneur à Jupiter de le tirer de la foule : & on peut dire qu'Homere a le premier donné lieu à cette distinction, en conservant à Jupiter, toute la Majesté d'un Dieu, dont les autres n'estoient que les Ministres.

*Le destin cruel* ] Le texte dit le *Demon*, qui se prend fort souvent en Grec pour la Fortune.

*D'Apollon & de ses Oracles* ] Ca-

rion se sert icy d'un Vers qui tient fort du caractere sublime.

Ὃς θεσπιῳδεῖ τρίποδος ἐκ χρυσηλάτου.

*Qui prononce ses Oracles du milieu de son Trepied d'or.* C'est pourquoy Pollux a écrit que le mot θεσπιῳδεῖν est dithyrambique, c'est à dire, propre pour le sublime le plus guindé, mais ce qu'il y a de remarquable, c'est que Carion employe ce Vers exprés pour se mieux moquer d'Apollon, car il n'y a point de railleries plus piquantes ny plus ingenieuses, que celles que l'on sait bien assaisonner avec de grands mots. J'ay tâché de faire entendre dans la traduction la finesse de ce passage.

*Avec son beau Trepied d'or.* ] Le Trepied estoit une espece de platine qui couvroit le trou de l'antre par où sortoit l'esprit du Dieu. Le Prestre se mettoit sur cette platine, & prononçoit ce que le Dieu luy avoit inspiré.

*Qui est, à ce qu'on dit, fort bon devin, & grand Docteur en Medecine.* ] Apollon avoit bien d'autres qualités, mais Carion ne parle que de la Prophetie & de la Medecine, parce qu'il n'est icy question que de ces deux-là. Apollon

comme grand Devin devoit parler plus clairement à Cremyle, & comme excellent Medecin, il devoit le guerir de toutes ſes infirmités, au lieu de le renvoyer preſque fou.

*Sans que j'oſe luy dire le moindre mot.* ] C'eſt le veritable ſens de ce paſſage, les Interpretes Latins ont mal traduit, *ſans me dire le moindre mot*. La ſuite fait voir que c'eſt Carion qui n'oſoit parler à ſon Maître, car il luy dit, *Mais enfin, mon Maître, il n'y a plus moyen que je me taiſe.*

*Car je croy que vous ne voudriés pas me battre, au moins pendant que j'auray.* ] Lorſqu'on alloit dans les Temples pour des affaires de conſequence, on portoit ordinairement des Couronnes, & les Maîtres n'avoient en cela aucun avantage ſur leurs valets. Si l'on demande la raiſon de cette coûtume, je répondray qu'apparemment les Anciens faiſoient cela pour faire entendre que tout le monde eſt égal dans les Temples, & qu'il n'y a point de diſtinction de perſonnes devant Dieu, qui n'eſt pas moins le pere des eſclaves que des hommes libres. Pendant que les valets avoient cette couronne ſur

leur teſte, les Maiſtres n'oſoient ny les battre ny les gronder, & c'eſt pourquoy Carion parle icy avec tant de hardieſſe.

*Non mais je te l'oſteray ſi tu me fâches.* ] S'il avoit eſté permis d'oſter la couronne à un Valet pour le battre, les Grecs n'auroient pas eſté moins groſſiers que certains peuples, parmy leſquels on n'eſt point puny d'avoir battu les perſonnes les plus conſiderables, pourvû qu'on ait eu l'honneſteté de leur oſter auparavant les marques de leur dignité. Cremyle ſavoit fort bien que cela auroit offencé la majeſté du Dieu. Auſſi Carion ne ſe met pas fort en peine de cette menace ; car il eſtoit bien aſſuré que ſon Maiſtre n'auroit oſé le faire.

*De tous mes domeſtiques tu es le plus ſecret & le plus ... ruſé* ] Carion attendoit que ſon Maiſtre dit *& le plus affectionné*, mais au lieu de cela Cremyle dit *& le plus ruſé*, ou *le plus voleur.* Il y a mille exemples de ces plaiſanteries dans tous les Poëtes Comiques ; & je ne ſay ſi la Remarque du Scholiaſte Grec eſt juſte, il dit que le mot κλέπτης ſignifie quelquefois *prudent*, & que comme il ſignifie plus ſouvent *voleur*,

Aristophane a joüé plaisamment sur l'ambiguité de ce mot. Pour moy j'avoüe que je n'ay jamais veu κλέπτης pris qu'en mauvaise part.

*Les Orateurs.* ] Il y a dans le Grec des *Rheteurs*, Aristophane parle icy de ces Orateurs, qui en faisant semblant de n'avoir en vûë que le bien de la Republique, ne songoient qu'à leurs propres interests.

*Car j'ay déja fait la plus grande partie de ma course.* ] L'expression Grecque est incomparable. La voicy mot à mot, *Voyant bien que la vie de moy pauvre malheureux est déja presque toute tirée.* Mais cela ne fait point bien sentir la beauté qui est dans le mot ἐκτετοξεύσθαι. Aristophane compare la vie des hommes aux fléches d'un Carquois, le Carquois se vuide à mesure qu'on les employe, & il semble qu'Horace ait imité cette metaphore en quelques maniere, quand il a dit dans l'Ode XVI. du liv. II.

*Quid brevi fortes jaculamur ævo*
*Multa ?*

Mot à mot, *pourquoy tirons-nous tant de fléches, nous qui en avons si peu, & qui devrions les mieux ménager.*

*Hé que vous a donc répondu Apollon du milieu de ses Lauriers & de ses Couronnes ?* ] Voicy encore un Vers tragique que Carion employe pour se moquer de tout l'équipage où de l'appareil de ce Dieu. Le Scholiaste Grec remarque qu'Aristophane l'a pris d'Euripide, & qu'il a voulu par-là se moquer aussi de ce Poëte Grec.

*Du milieu de ses Lauriers & de ses Couronnes.* ] Ἐκ τῶν στεμμάτων, *Stemmata* sont proprement les Couronnes de branches de Laurier & les branches de Laurier. Homere dans le premier livre de l'Iliade,

Στέμματ' ἔχων ἐν χερσὶν ἑκηβόλου Ἀπόλλωνος.

*Ayant dans ses mains les branches de Laurier consacrées à Apollon.* J'ay mis dans la traduction, *du mileu de ses Lauriers & de ses Courennes*, parce que la Prestresse n'estoit pas seulement couronnée de Laurier, le Trepied en estoit couvert, & c'est de ces Lauriers qu'il faut entendre ce passage du III. livre de l'Eneïde :

——— *Tremere omnia visa repente*
*Liminaque laurusque Dei ; totusque moveri*

*Mons circum, & mugire adytis cortina reclusis.*

*Tout d'un coup on vit tout trembler, les portes du Temple, les Lauriers du Dieu ; toute la montagne s'ébranla aux environs, & les antres ouverts mugirent sous le sacré Trepied.* Un des Scholiastes Grecs a expliqué d'une autre maniere ce passage d'Aristophane. Il dit que ceux qui consultoient l'Oracle donnoient leurs demandes par écrit dans de petites Tablettes, qu'ils couronnoient de petites branches de Laurier, & que la Prestresse n'avoit pas plutost reçû ces Tablettes, que le Dieu répondoit d'une maniere conforme à ce qu'on avoit écrit, & qu'ainsi ἐκ τῶν στεμμάτων, c'est à dire, *aprés avoir reçû vos Tablettes couronnées.* Mais cela n'est pas assés bien fondé & l'expression seroit trop dure.

*Qu'il faut que vostre fils ressemble à ses concitoyens.* ] il n'y a rien de plus piquant que cette explication de l'Oracle. Apollon avoit ordonné à Cremyle de mener chez luy le premier homme qu'il rencontreroit, & comme il n'y avoit alors que des scelerats, Carion tire de là une consequence assés ju-

ste que ce Dieu luy ordonnoit de suivre le torrent & d'élever son fils dans les manieres qui estoient alors en vogue. Les Scholiastes n'avoient pas bien connu toute la finesse de cét endroit.

*Va-t'en au Diable.* ] L'on avoit marqué icy une nouvelle Scene, mais mal, car il ne se fait aucun changement, & quoy que Plutus ne commence qu'icy à parler, il a toûjours esté sur le Theatre avec Cremyle & Carion.

*Toy Plutus ? bâti comme te voilà.* ] Aristophane conserve fort bien les caracteres en faisant dire cecy par Carion. Les Valets ordinairement ne jugent des hommes que par leurs habits. C'est pourquoy celui-cy voyant Plutus en si méchant équipage, ne pouvoit pas s'imaginer que ce fût veritablement le Dieu des richesses.

*Je viens de chez Patrocle.* ] Plutus n'est sale & vilain que parce qu'il sort de chez Patrocle. Ce passage est fort joly. Patrocle estoit un des plus riches hommes d'Athenes, il faisoit semblant d'imiter la frugalité des Lacedemoniens & de peur d'estre volé, il vivoit seul dans sa maison & ne recevoit personne chez luy.

*Qui ne s'est jamais baigné* ] Les bains estoient fort ordinaires & fort communs ; & comme ils ne contribuoient pas moins à la santé qu'au plaisir, il faloit estre d'une avarice sordide pour se les refuser.

*Cela est vray* ] Cremyle ne veut pas contredire Plutus, de peur de le chagriner, c'est pourquoy il luy accorde que les hommes deviennent méchans en devenant riches : mais il ajoûte tout doucement qu'il n'y a point de regle si generale qui n'ait quelque exception.

*Si un homme qui n'a guere de bien, va chez les Courtisanes de Corinthe.* ] Corinthe estoit le lieu du monde le plus commode pour les Courtisanes à cause de sa situation & du Temple de Venus. Aussi y en avoit-il un fort grand nombre. C'est pourquoy Anacreon qui ne comptoit que trente-cinq Maistresses dans Athenes, en comptoit des legions dans Corinthe.

Επειτα δ'ἐκ Κορίνθου
Θεὶς ὁρμαθοὺς ἐρώτων
Ἀχαιῆς γὰρ ἐστιν·
Ὅπου καλαὶ γύναικες.

*De Corinthe, mets en des legions, car cette ville est de l'Achaïe où il y a*

*les plus belles femmes de Grece.* Comme ces Courtisanes estoient fort magnifiques, elles estoient fort depensières, & il n'y avoit que les riches qui fussent bien receus chez elles, ce qui donna lieu au proverbe, qu'on applique ordinairement assés mal.

Οὐ παντὸς ἀνδρὸς ἐς Κόρινθον ἐστ' ὁ πλοῦς.

*Toutes sortes de gens ne peuvent pas aller à Corinthe.*

*Ho, l'un demande un beau cheval.*] Cela est extremement malin. Aristophane veut dire, que tous les jeunes hommes estoient également corrompus, & que la seule difference qu'il y avoit entr'eux estoit que les uns demandoient de l'argent, & que les autres plus honnestes ne demandoient que des chiens de chasse, des chevaux, &c.

*C'est toy qui es cause que les hommes.*] Dans ce que dit icy Cremyle il y a plus de finesse que les Traducteurs & les Scholiastes n'y en ont trouvé. En faisant semblant de parcourir les differents mestiers & les differentes occupations des hommes, il montre du doigt parmy les Spectateurs certaines gens qu'il taxe d'estre voleurs, & qu'il accuse d'avoir esté surpris en adultere & d'avoir esté

fort mal traités pour cela.

*N'est-ce pas pour l'amour de toy que les Atheniens s'assemblent ?* ] Car dans toutes les assemblées qui se faisoient dans Athenes, on donnoit à chacun deux ou trois oboles, c'est à dire environ deux sous. Et c'est une raillerie assés piquante contre les Atheniens de dire qu'ils alloient aux assemblées, non pas pour les affaires de la Republique, mais pour recevoir deux sous.

*N'est-ce pas luy qui paye les Troupes estrangeres.*] Aristophane accuse icy de lâcheté les Atheniens qui au lieu d'aller eux-mêmes faire la guerre contre les Corinthiens, y envoyoient des Estrangers. Le vers Grec peut aussi recevoir cette autre explication : *N'est-ce pas luy qui nourrit les Troupes auxiliaires que nous loüons aux Corinthiens ?* Aristophane veut se moquer des Atheniens, qui pour de l'argent envoyoient du secours aux Corinthiens, & je croy que c'est le veritable sens de ce passage ; car dans le temps que cette piece fut joüée, les Atheniens avoient fait une ligue avec ceux de Corinthe contre les Lacedemoniens.

*N'est-ce pas à cause de luy que Pam-*

*phile.*] Ce Pamphile estoit un celebre partisan, qui aprés avoir bien pillé la Republique fut obligé de rendre compte, & ses biens furent confisqués.

*Et que Belonopole ayant de chagrin.*] Belonopole estoit le Parasite de Pamphile, & il avoit du chagrin, parce qu'il ne pouvoit plus faire chez luy de si bons repas.

*Argyrius*] Suidas le nomme *Agurius*, & Aristophane l'appelle aussi ailleurs *Agurrius.* C'estoit un Capitaine des Atheniens fort insolent & fort decrié.

*Que Philepsius recite des fables.*] Philepsius aprés s'estre ruiné par ses débauches, fut enfin reduit à reciter des fables & à faire des contes pour gagner sa vie.

*N'est-ce pas toy qui es cause qu'on envoye du secours aux Egyptiens.*] Aristophane parle icy d'une chose qui s'estoit passée il y avoit déja soixante-cinq ans, lors que cette Comedie fut joüée. Les Atheniens avoient envoyé trois cens vaisseaux aux Egyptiens qui estoient en guerre avec les Perses. Et tous ces vaisseaux furent brûlés. Quoy que la chose fût déja vieille, cela ne laissoit pas de faire enrager les Atheniens.

*Laïs n'aime-t'elle pas Philonide pour l'amour de toy?*] Philonide fils de Melius, estoit un des plus laids & des plus sots hommes du monde, & il avoit donné lieu au proverbe, *il est plus sot & plus laid que Philonide.* C'est ainsi qu'en ont parlé Platon, Nicochares & Theopompe, cependant comme il estoit fort riche, il n'estoit pas mal avec Laïs. Le Scholiaste Grec pretend que la celebre Laïs estoit morte quand Aristophane fit cette piece, & c'est sans doute par cette raison qu'Athenée a crû qu'il faloit lire Naïs au lieu de Laïs.

*Et la tour de Timothée*] Timothée estoit un des Generaux des Atheniens, & toûjours si heureux que toutes ses entreprises luy reüssissoient; ses ennemis jaloux de son bon-heur luy reprochoient que la Fortune avoit plus de part à ses grands succés que sa conduite & sa valeur, & ils obligerent les Peintres d'Athenes de faire des tableaux où il estoit representé dormant, & la Fortune prés de luy qui prenoit des villes dans des filets; Timothée répondoit à cela froidement, *Puis que je prends tant de villes tout endormi, que ne feray-je point quand je seray bien éveillé?* Il



81683

estoit devenu si riche qu'il avoit fait bâtir une forteresse fort élevée, qu'on appelloit la Tour de Timothée. Gremyle donc vouloit dire, *& la Tour de Timothée, n'est-ce pas toy qui l'as fait bâtir?* Mais il est interrompu par Carion, qui n'entend pas plûtost parler de cette Tour qu'il se haste de faire cette imprecation, *puisse-t'elle tomber sur vous.* Ces sortes de contretemps font rire les Spectateurs. Peut-estre qu'on envoyoit-là en prison les Esclaves qui avoient fait quelque fripponnerie & qui meritoient d'estre châtiés, ce qui ne contribuoit pas peu à la plaisanterie de ce passage.

*On se lasse de tout le reste* ] Aristophane a pris cecy d'Homere qui dit.

Πάντων μὲν κόρος ἐστὶ καὶ ὕπνου καὶ φιλότητος.

*On se lasse de tout, du sommeil & de l'amour.*

*De belles Lettres* ] Il y a dans le Grec *de Musique.* Mais sous ce mot *de Musique* les Anciens comprenoient tout ce que nous appellons les belles Lettres & les Arts liberaux.

*De Confitures* ] le mot Τραγήματα signifioit proprement ce que l'on servoit aprés le repas, le dessert, le fruit.

Mais j'ay traduit *Confitures*, parce que cela fait mieux entendre la penſée d'Ariſtophane; & que d'ailleurs noſtre mot *dragées* vient de *tragemata*.

*Il n'y a perſonne de ſi peureux que Plutus*] C'eſtoit un proverbe, δειλὸς ὁ Πλουτος, *Plutus eſt peureux*. Et cela revient à ce que le Scholiaſte rapporte d'un Poëte Comique qui dit que l'or eſt pâle, parce que tout le monde luy dreſſe des embuches.

*Et c'eſt un voleur qui me calomnia de la ſorte*] Ce paſſage eſt fort plaiſant.

*Tu auras la vûë plus perçante qu'un Lynx*] Il y a dans le Grec, *tu auras de meilleurs yeux que Lyncée.* Ce Lyncée eſtoit un homme qui connoiſſoit bien les terres où il y avoit des metaux, c'eſt pourquoy on dit de luy que les rayons de ſes yeux penetroient juſqu'aux entrailles de la terre.

*Qu'Apollon m'a dit luy-même.*] Le Grec ajoûte, *en ſecoüant ſa couronne de laurier*. Ariſtophane veut dire, par là que la Preſtreſſe qui rendoit les Oracles, s'agitoit avec beaucoup de violence. Mais cela ne m'a pas paru fort neceſſaire, & je l'ay paſſé.

*Mais qui portera ce morceau de vian-*

*de au logis?*] Ce morceau de viande estoit une partie de la victime qu'il avoit sacrifiée dans le Temple, & il la portoit à sa femme & à son fils, car c'estoit la coûtume d'en porter aux amis ou aux parens qui n'avoient point assisté au Sacrifice.

*Justement ou injustement*] Cremyle ne parle point icy selon ses veritables sentimens, car cela ne s'accorderoit point avec la probité dont il fait profession, mais il se sert de ces termes comme la formule ordinaire des prieres que les hommes adressoient à Plutus. Cela est plus joly qu'il ne paroist d'abord.

*Jamais il ne m'y est arrivé rien de bon*] Car les pauvres qui deviennent riches tout d'un coup, tombent presque toûjours ou dans une excessive prodigalité ou dans une extrême avarice.

---

## REMARQUES

### *Sur la premiere Scene du second Acte.*

*Qui jusques icy n'avés pas fait meilleure chere que nostre Maistre*]. Il y a dans le Grec, *Qui avés mangé*

*des ognons comme mon Maiſtre.* Les ognons ſont la viande ordinaire des Païſans, ſur tout dans les païs chauds.

*Car à la deſcription que tu me viens de faire de cet homme*] Il veut dire qu'on ne ſe charge point d'un homme ſi incommodé & ſi mal bâti, s'il n'eſt extremément riche.

*Ma foy, Meſſieurs, vous eſtes en âge de parler comme des Juges; Car on vous &c.*] Il y a dans le Grec:

Ἐν τῇ σορῷ νυνὶ λαχὸν τὸ γράμμα σου
δικάζειν
Συ δ' οὐ βαδίζεις, ὁ δὲ χάρων τὸ σύμβο-
λον δίδωσιν.

*In tumulo per literam tuam tibi obtigit jus dicendi poteſtas, Tu vero non abis, atqui Charon tibi ſymbolum dat.*

Ce paſſage ne peut-eſtre traduit en noſtre Langue, en voicy le ſens. Il y avoit à Athenes deux Cours, celle de l'Areopage où l'on jugeoit les procés criminels, & où les Juges ne changeoient jamais; & la Cour des dix, où l'on jugeoit les cauſes civiles, & où l'on éliſoit de nouveaux Juges tous les ans. L'élection ſe faiſoit de cette maniere: L'on écrivoit les dix premieres Lettres de l'Alphabet dans des billets ſeparés qu'on

jettoit dans une urne, on choisissoit un homme de chaque Tribu, & on leur faisoit tirer ces billets, & la lettre qu'ils rencontroient regloit leur rang; par exemple, celuy qui tiroit la lettre *a* estoit le premier, celuy qui avoit le *b* estoit le second, & ainsi du reste. Le premier estoit appellé Archon, c'est à dire le *President*, & les neuf autres πάρεδροι, les *Assesseurs*, les *Conseillers*. Quand les Juges estoient élus, un Huissier leur donnoit à chacun une baguette qui estoit la marque de leur dignité; & tous les soirs ils remettoient cette baguette entre les mains du Concierge qui leur payoit ce qu'on donnoit ordinairement à ceux qui estoient en charge. Le lendemain matin le Concierge leur rendoit leur baguette quand ils revenoient. Carion fait donc allusion à cette coûtume, & comme un de ces Vieillards l'avoit menacé du bâton, & l'avoit comme condamné à estre mis aux fers, il luy dit fort plaisamment; *tu as tiré au sort, & tu as eu un billet pour estre Iuge.* Mais pour le railler en mesme temps, & pour luy reprocher sa caducité, au lieu de dire *tu as tiré au sort dans le Palais*, il dit, *tu as tiré au sort*

*près du tombeau.* Et au lieu de dire que le Concierge l'attend pour luy donner ſa baguette, il dit que Caron luy donne le ſignal, Caron qui eſt le Concierge des Enfers. Enfin au lieu de dire ῥάϐδον *une baguette*, il dit σύμϐολον qui eſt équivoque & qui ſignifie *baguette* & *ſignal.* Il veut faire entendre par là qu'il eſt à deux doigts de la mort, qu'il n'a qu'à marcher, que Caron l'attend. Je me ſuis tirée de cet embarras comme j'ay pû, mais j'ay taché de conſerver la fineſſe ſans m'éloigner de nos manieres; ma Traduction joüe ſur les deux mots *Car on* & ſur le nom propre de *Caron.*

*Mais moy je vais eſtre le Cyclope & joüer de la guitare* ] Un des Vieillards avoit dit qu'il vouloit danſer de toute ſa force, Carion prend cette occaſion aux cheveux, & il dit qu'il veut faire le Cyclope, ſe mettre à la teſte de cette troupe & la mener comme le Cyclope menoit ſes beliers & ſes boucs. Ce Cyclope eſt Polypheme dont on ſait l'hiſtoire par l'Odyſſée d'Homere. Cet endroit eſt fort vif & fort beau; mais il le paroiſtra davantage quand on ſaura qu'Ariſtophane ſe moque icy d'une Tragedie de Philoxene, dont il rapporte

des passages entiers. Ce Philoxene estoit devenu amoureux de la Maistresse de Denys Tyran de Sicile; on dit méme qu'il en fut assés bien traité pour donner de la jalousie au Tyran, qui n'entendant pas raillerie fit prendre le Poëte & l'envoya aux Carrieres. Heureusement pour luy il trouva bien-tost le moyen de se sauver, il se retira dans l'Isle de Cerigo & fit une piece qu'il intitula *le Cyclope* ou *les amours de Philoxene & de Galatée*. Le sujet ne pouvoit estre plus heureux: car si d'un costé sa Maîtresse s'appelloit* Galatée comme celle du Cyclope, de l'autre Denys ne ressembloit pas mal à ce Geant, par sa taille énorme, par sa grande cruauté & par ses méchans yeux. Et enfin comme Polypheme accabla son rival Acis sous de grands rochers qu'il jetta sur luy: de mesme le Tyran enterra tout vif Philoxene dans les Carrieres. Quoy que la piece ne fust pas méchante, elle ne laissa pas d'attirer la critique d'Aristophane qui trouvoit que le Cyclope y estoit ridiculement representé avec un sac & une guitare &c.

*Et joüer de la guitarre* ] En disant cela, Carion chante le commencement

de l'air que le Cyclope joüoit dans la piece de Philoxene *Tretanelo.* Aristophane avoit raison de se moquer du Poëte d'avoir donné une guitarre au Cyclope.

*Et prés du sac d'herbes, dont il fait provision pour sa nourriture*] Cecy est encore pris de la Tragedie de Philoxene où le Cyclope portoit un sac plein d'herbes, dont il avoit fait provision, & c'est ce qu'Aristophane condamne fort justement : car il faut conserver la vrai-semblance, sur tout dans les caracteres. Les herbes ne convenoient point du tout à un Cyclope qui mangeoit deux ou trois hommes à un déjeuner.

*Nous prendrons un grand bâton.*] Comme Carion s'estoit comparé au Cyclope, les Païsans pour se vanger de luy se comparent à Ulysse & à ses compagnons ; & ils le menacent de le traiter, comme Ulysse traite le Cyclope dans le neuviéme Livre de l'Odyssée.

*Et moy j'imiteray Circé*] Sur ce que les Vieillards avoient dit qu'ils imiteroient Ulysse & ses compagnons, & qu'ils creveroient les yeux à Carion, ce Valet prend un autre parti, & au lieu de continuer le personnage du Cyclope,

il dit qu'il fera celuy de Circé qui changea les compagnons d'Ulysse en cochons.

*Qui changea à Corinthe les compagnons de Philonide* ] Circé estoit une fameuse Courtisane de Circeï. Ulysse estant abordé prés de là, envoya Euriloque avec vingt-deux hommes pour reconnoistre le païs, ils arriverent au Palais de cette femme, qui par ses attraits & par ses charmes leur fit oublier leurs compagnons qu'ils avoient laissés dans le vaisseau, le seul Euriloque s'en retourna avertir Ulysse. Homere a envelopé cette verité sous une fable fort ingenieuse, en disant que Circé metamorphosa ces hommes en pourceaux. On peut voir le dixiéme Livre de l'Odyssée. Aristophane fait icy allusion à cette fable, mais il l'a changée, car au lieu de dire *les compagnons d'Ulysse* ou *d'Euriloque* ; il dit les compagnons de *Philonide*, & au lieu de mettre la Scene à *Circeï* comme Homere, il la met à *Corinthe*, & par ce moyen il donne un terrible coup de dent au mesme Philonide, dont il a déja esté parlé ; & il luy reproche que Laïs Courtisane de Corinthe l'avoit entierement ensorcellé,

& qu'avec une troupe de Paraſites qu'il avoit toûjours avec luy, il menoit chez elle une vie infame. Cela n'a pas beſoin d'une plus grande explication. On ne ſauroit voir de Satyre ny plus ingenieuſe ny plus piquante.

*La pâte qu'elle leur faiſoit elle-même avec certaine choſe.* ] Homere dit que Circé donnoit à ſes nouveaux cochons du gland & des cornilles ; mais Ariſtophane a changé cela, & il a mis en la place les choſes les plus ſales pour faire plus de dépit à Philonide, & pour mieux repreſenter ſon infamie & ſa ſaleté.

*Mes petits cochons ſuivés voſtre mere* ] C'eſtoit une eſpece de proverbe *ἕπεσθε μητρὶ χοῖροι*, *petits cochons ſuivés voſtre mere*, & il ſemble qu'on l'appliquoit à ceux qui s'abandonnoient à la débauche & à l'impureté.

*En faiſant la petite bouche comme Ariſtyllus* ] Cet Ariſtyllus eſtoit un Poëte fort débauché & abandonné à toutes ſortes de vices ; mais en public il affectoit quelque gravité & quelque delicateſſe, de ſorte qu'il faiſoit toûjours la petite bouche en parlant. Ariſtophane luy donne icy ſon paquet, & il le repreſente comme un homme qui en fai-

sant beaucoup de grimaces, ne laissoit pas d'estre fort dissolu & d'autoriser le vice par son exemple. Voila la finesse de ce passage qui n'a jamais esté bien entendu.

---

## REMARQUES

### *Sur la seconde Scene du second Acte.*

CE *n'est plus du bel usage.*] Aristophane touche icy un ridicule qui a esté & qui sera de tous les temps, c'est que presque tous ceux qui font fortune & qui parviennent à acquerir des biens ou des honneurs qu'ils ne pouvoyent esperer dans l'ordre de leur naissance, veulent tout d'un coup changer de manieres, & imiter les façons de faire & le langage du monde le plus poly. C'est ce que fait icy Cremyle. Plutus ne vient encore que d'entrer chez luy, cependant il trouve que χαίρειν qui estoit le mot ordinaire quand on saluoit quelqu'un, est trop vieux, & il ne veut plus dire que ἀσπάζομαι, qui signifie *je vous baise, je vous embrasse*, & qui n'estoit proprement en usage que dans le beau monde & parmi les Grands.

REM.

# REMARQUES
## *Sur la troisiéme Scene du second Acte.*

ET *par tout*] Il y a dans le Grec; Et dans toutes les boutiques des Barbiers. Aristophane raille les Atheniens de ce qu'ils s'assembloient ordinairement dans les boutiques des Barbiers pour parler de nouvelles. Terence dans le Phormion Acte I. Scene II.

*—— Ex adversum ei loco*
*Tonstrina erat quadam, hîc solebamus fere*
*Plerumque eam operiri.*

*Vis à vis il y avoit une boutique de Barbier où nous avions accoûtumé de l'attendre.*

*Il ne suit pas en cela les maximes de son païs*] Aristophane ne laisse passer aucune occasion de faire la guerre aux Atheniens, il leur reproche icy leur envie & leur avarice.

*Je le seray assurement bien-tost, s'il plaist à Dieu*] Cela est assés plaisant, il ne reconnoist point d'autre Dieu que Plutus.

*Voila des circonstances*] Le Grec dit;

*voila un méchant paquet, & qui ne me plaît nullement.* J'ay plus suivy le sens que les mots.

*Estre devenu riche tout d'un coup & avoir*] Blepsideme voyant un homme qui s'est enrichi tout d'un coup & qui apprehende des suites, ne se donne pas le temps d'apprendre la verité, il tombe d'abord dans la défiance, & il juge que Cremyle a fait quelque méchante action. Ce caractere est fort plaisant & fort naturel, & on en trouve encore aujourd'huy par tout des copies, car il n'est rien de plus ordinaire que de mal juger de son prochain sur les apparences les plus trompeuses.

*Il ne faut qu'un peu d'argent pour fermer la bouche*] Cela est extremement malin. Aristophane veut faire entendre par là qu'à Athenes il n'y avoit point d'Orateurs qui ne pussent estre corrompus, & il a égard à ce qui estoit arrivé à Demosthene. Il avoit plaidé un jour contre les Milesiens, la cause ayant esté renvoyée au lendemain, les Ambassadeurs l'allerent trouver de nuit pour l'obliger à ne plus plaider contr'eux, & ils luy donnerent tout l'argent qu'il demanda; le matin Demosthene parut

dans le Barreau le cou envelopé de laines & de linges, & faiſant ſemblant d'eſtre fort preſſé d'une eſquinancie qui luy oſtoit la reſpiration ; mais on connut bien que cette eſquinancie n'eſtoit autre choſe que l'or qu'il avoit receu, οὐ συνάγχῃ ἀλλ' ἀργυράγχῃ. C'eſt le bon mot d'un plaiſant qui ſe trouva là.

*Ma foy, mon cher, je croy que vous ſeriés bien de ceux* ] Cremyle entre à ſon tour en ſoupçon, & ſur ce que Blepſideme s'eſt offert à le tirer d'affaires pour quelque argent, il croit que cet homme voudroit ménager cela luy-même pour luy faire payer un compte qu'il auroit fort groſſi.

*A genoux dans le Parquet* ] Il y a dans le Grec *aſſis ſur le marche-pied avec les branches d'olivier aux mains.* C'eſtoit la coûtume des Supplians, ils s'alloient aſſeoir ſur le marche-pied du lieu où eſtoient aſſis les Juges, & ils portoient dans la main des branches d'olivier environnées de bandeletes, & ils eſtoient auſſi couronnés. Blepſideme dit à Cremyle qu'il le verra bien-toſt dans la poſture d'un Suppliant qui demande grace à ſes Juges. Et on ſait que dans ces occaſions les criminels ſe faiſoient accompagner

par leurs femmes & par leurs enfans pour mieux émouvoir la pitié.

*Ils ne ressembleront pas mal aux Heraclides de Pamphile*]. Aprés la mort d'Hercule, Euristée persecutoit encore si vivement les descendans de ce Heros, qu'ils furent obligés de se retirer à Athenes & de demander la protection des Atheniens. Ils allerent donc au Senat avec toutes les marques de Supplians, & Alcmene estoit à leur teste. Cherephon Poëte tragique fit une tragedie sur ce sujet, & Pamphile Peintre fort celebre en fit un tableau qu'il mit dans le portique. Il n'y a rien de plus plaisant que ce raport que trouve Blepsideme entre la posture de Cremyle demandant grace avec sa femme & son fils, & la posture d'Alcmene & de ses enfans qui demandoient la protection des Atheniens.

*Jurés en par Vesta*] Vesta estoit la Deesse de la terre ; & Blepsideme ayant demandé à Cremyle qu'il jurast par cette Deesse ; Cremyle pour faire un serment plus considerable jure par Neptune qui estoit le Dieu de la mer, & qui d'un seul coup de son Trident ébranloit la terre jusqu'aux fondemens.

*Est-ce par Neptune le Dieu de la*

*mer?*] Cela eſt fondé ſur ce que les Atheniens adoroient Neptune ſous pluſieurs noms, car il y avoit le *Neptune marin*, le *Neptune Cavalier*, le *Neptune montagnard*. *Neptunus marinus*, *Neptunus hippius & equeſter*, *Neptunus petræus*. Et c'eſt dequoy Ariſtophane ſe moque en cet endroit.

*S'il y en a quelque autre, je jure encore par luy*] Cela eſt plaiſant ; Cremyle embaraſſé par la demande de Blepſideme ne ſait que croire, & il doute s'il n'y a pas pluſieurs Neptunes. Ariſtophane ſe ſert de cette confeſſion de Cremyle pour faire voir aux Atheniens qu'en adorant un meſme Dieu en differens endroits ſous des noms differens, ils donnoient au peuple occaſion de croire que c'eſtoit differens Dieux.

*Où on les paye ſi mal, & où leur art eſt ſi mepriſé.*] Ce n'eſt pas d'aujourd'huy que l'on eſt déchaîné contre les Medecins, toute la difference qu'il y a de noſtre ſiecle à celuy d'Ariſtophane, c'eſt que du temps de ce Poëte ils n'étoient ny eſtimés ny payés.

# REMARQUES.

## *Sur la quatriéme Scene du second Acte.*

O *Les deux plus méchans*] La Pauvreté ayant apris que les Vieillards alloient faire recouvrer la vûe à Plutus, veut tâcher d'arrester leur entreprise. Cela est fort ingenieux & fort bien conduit.

*C'est peut-estre quelque Furie de la Tragedie*] Aristophane se moque icy des Poëtes tragiques qui introduisoient sur la Scene des Furies avec leurs flambeaux. Il y a aujourd'huy des Poëtes qui pourroient profiter de cette critique

*Parbleu il faut donc luy donner mille coups*] Il la veut traiter comme un méchant Acteur, qui devant representer une Furie, seroit venu sur le theatre & auroit oublié son flambleau. Un Acteur qui auroit fait une pareille faute, auroit esté puny fort severement.

*Nous te laissons la riviere*] Il y a dans le Grec : *Nous te laissons le barathre.* C'estoit un precipice fort profond où

l'on precipitoit les criminels.

*Il n'y a point d'animal au monde si redoutable* ] Theognis qui est un Poëte tout plein d'une fort belle morale, avoit dit avant Aristophane, que pour fuir la pauvreté il faloit se jetter dans la mer & se precipiter du haut des rochers.

*Ne nous a-t'elle pas fait engager toutes celles* ] Il y avoit une loy qui deffendoit à toutes sortes de personnes d'engager leurs armes & de prester sur gages. Mais les Atheniens ne laissoient pas de violer cette loy, & c'est ce qu'Aristophane leur reproche.

*Vous osés encore souffler, scelerats ?* ] Il y a dans le Grec καϑάρματα, c'est à dire maudits, qui merités d'estre immolés comme ceux que l'on charge des iniquités de tout le peuple, & que l'on sacrifie pour appaiser le courroux du Ciel.

*Et si je vous fais voir plus clair que le jour.* ] Il y a icy une façon de parler fort ordinaire aux Grecs Attiques, & qui merite bien d'estre remarquée ; il y a dans le texte : *Et si je vous fais voir plus clair que le jour, que c'est moy qui suis cause de tous les biens qui vous arrivent, &*

*que c'est par moy que vous vivés. Sinon faites ce que bon vous semblera.* Il n'y a personne qui ne voye qu'il manque là quelque chose, car la premiere proposition n'a point de suite. Aussi les Grecs appelloient cette figure ἀνανταπόδοτον *sans reddition,* c'est lors qu'un membre de periode n'a rien qui luy réponde. Homere s'en est servy dans le premier Livre de l'Iliade où Agamemnon dit,

Ἀλλ' εἰ μὲν δώσουσι γέρας μεγάθυμοι Ἀχαιοὶ
Εἰ δέ κε μὴ δώωσιν, ἐγὼ δέ κεν αὐτὸς ἕλωμαι

*Mais si les Grecs me font un present: sinon je le prendray moy-mesme.* Il veut dire, *si les Grecs me font un present, je cesseray d'estre en colere, sinon, &c.* Les Interpretes ont fait là une faute tres-considerable. Il y a encore un exemple tres-semblable de cette figure dans le 13. Chapitre de saint Luc verset 9. Le Vigneron dit à son Maistre qui vouloit couper le figuier où il n'avoit point trouvé de fruit. Κἂν μὲν ποιήσῃ καρπόν. εἰ δὲ μή γε εἰς τὸ μέλλον ἐκκόψεις αὐτήν. *Et s'il porte du fruit. Sinon, vous le couperés. &c.* Le sens entier est *s'il porte du fruit, vous le laisserés, sinon &c.* cela sert beaucoup pour connoistre le genie de la langue Greque.

*Où donne-t'on le foüet ? où ſont les priſons ?* ] Il y a dans le Grec, *ubi Tympana ? ubi Cyphones ? Tympana* eſtoient certains bâtons dont on frapoit les Criminels, comme on fait aujourd'huy en Turquie. *Cyphones*, étoient des carquans qui tenoient le corps tout en double.

*Que payeras-tu ?* ] C'eſtoit la coûtume de ceux qui plaidoient, ou qui avoient quelque different de convenir avec leurs parties que celuy qui perdroit, outre le principal, qui eſtoit le ſujet du procez, payeroit encore une certaine amende à celuy qui le gagneroit, & c'eſt ce qu'on appelloit ἐπιγράφειν τίμημα, *multam adſcribere*, c'eſt à dire ajoûter au principal ſujet du procez qu'on alloit juger, une amende arbitraire, au profit de celuy qui le gagneroit. Les Grecs avoient pris cette coûtume des Orientaux, & ils la donnerent aux Romains.

*Trouvez-vous que vingt morts ſuffiſent ?* ] Les hommes ne veulent point d'autre accord avec la Pauvreté, ils veulent ou s'en défaire ou mourir, & ils en ont ſi grand peur, que ſi elle pouvoit mourir, une ſeule mort ne ſuffi-

toit pas pour les rassurer, & ils ne s'en croiroient pas encore bien délivrés, c'est pourquoy ces bons Vieillards parlent icy de vingt morts. Cela est assés plaisant.

---

# REMARQUES

## *Sur la cinquiéme Scene de l'Acte second.*

ON ne devoit point faire icy de nouvelle Scene, les Païsans qui y parlent ont toûjours esté sur le Theatre, & il ne s'y fait aucun changement.

*De cette maniere il fera que tout le monde aura de la vertu* ] Car Plutus n'allant plus que chez les gens de bien, tout le monde voudra estre vertueux pour devenir riche. La pluspart des hommes aiment rarement la vertu par elle-mesme, ils ne la cherchent que lors que la recompense la suit.

*Non sans doute, je suis de vostre avis, ne l'interrogés pas davantage* ] Cela est plaisant, Blepsideme a peur

que la Pauvreté ne réponde & ne renverſe tout ce que Cremyle a dit, c'eſt pourquoy il prend la parole, donne ſon jugement, & veut que tout ſoit fini, comme ſi la choſe n'eſtoit déja que trop decidée.

*Et pour comble de miſeres ils ſont obligez de paſſer leur vie avec toy* ] Il traite la Pauvreté comme une femme laide, vieille, ſale & déchirée, & il veut dire que tous les malheurs ne ſont rien au prix de celuy d'avoir à vivre toûjours avec une femme bâtie comme celle-là.

*Si Plutus voyoit clair comme autrefois, il ſe donneroit à tous également.* ] Car la Pauvreté a déja preſuppoſé, que tout le monde voudroit avoir de la vertu pour devenir riche.

*Qui ſe souciât d'apprendre ny les Arts ny les Meſtiers, ny qui voulust les exercer* ] C'eſt le veritable ſens du paſſage Grec.

Οὔτε τέχνην ἂν, τῶν ἀνθρώπων, οὔτε σο-
φίαν μελετῴη
Οὐδεὶς.

Ariſtophane appelle *σοφίαν Scientiam*, la Science des Arts & des Meſtiers, la

theorie ; Et *τέχνην artem*, la pratique ; l'exercice.

*Qui voudra estre Forgeron ? qui voudra bâtir des vaisseaux ?* ] La Pauvreté parcourt icy tous les Mestiers les plus necessaires à la vie ; & c'est pourquoy elle parle de celuy qui enseigne à bâtir des vaisseaux : car l'Attique estant un païs fort sterile, on n'auroit pû y subsister sans le commerce.

*Qui labourera la terre, qui fera les moissons ?* ] Il y a dans le Grec : *Qui labourera la terre pour receüillir les moissons ?* Ce vers est d'un caractere sublime.

Η' γῆς ἀρότρῳ ῥήξας δάπεδον, καρπὸν
Δηοῦς θερίσασθαι.

Mot à mot : *Ou qui est-ce qui voudra fendre le sein de la terre avec la charruë pour moissonner le fruit de Ceres ?*

*Quelque Marchand de Thessalie, car il se trouve &c.* ] Les Thessaliens passoient pour estre fourbes, voleurs & sorciers. Comme ils estoient grãds coureurs, ils alloient fort loin voler des hommes, des femmes & des enfans, & à leur retour ils les vendoient à des Marchands de leur païs, qui alloient trafiquer dans

tous les coins de la Grece.

*Vous n'aurés ny lit ny tapis pour vous coucher* ] Les Grecs ne couchoient dans des lits que pendant l'Hyver, l'Esté ils couchoient sur des peaux ou sur des tapis qu'ils faisoient faire exprés.

*Car comme une Maistresse habile & ménagere, je ne quite pas d'un moment les Ouvriers* ] Theocrite a pris d'icy le commencement de ses pêcheurs.

Α' Πενία, Διόφαντε μόνα τὰς τέχνας ἐγείρει
Αὐτα, τῶ μόχθοιο διδάσκαλος· οὐδὲ γὰρ εὕδειν
Ανδρασιν ἐργατίναισι κακαὶ παρέχοντι Μέ-
ριμναι.
Κ'ἂν ὀλίγον νυκτός τις ἐπιψαύσῃσι τὸν ὕπνον.
Α'φνίδιον θορυβεῦσιν ἐφιστάμεναι Μελεδῶναι.

*Mon cher Diophante, la Pauvreté seule excite les Arts, elle enseigne à travailler, elle ne donne pas seulement aux Ouvriers le temps de fermer l'œil; Et si quelqu'un s'assoupit pendant quelque petit moment de la nuit, & commence à joüir des douceurs d'un paisible sommeil, aussi-tost les Soucis, qui ne l'abandonnent jamais, le réveillent en sursaut.*

*Que toutes sortes de miseres & d'incommodités* ] Il y a dans le Grec, πλὴν

φώδων ἐκ βαλανείου. On appelloit *Phodes* ces marques & ces taches qui viennent aux jambes de ceux qui s'approchent trop du feu aprés un grand froid. Les Pauvres en Grece se tenoient ordinairement l'Hyver dans les chambres où on faisoit le feu pour chauffer les bains ; c'est pourquoy ils avoient les jambes toutes grillées.

*N'est-ce pas par tes ordres que les Soins & les Soucis se tiennent la nuit à leur chevet* ? ] Au lieu de soins & de soucis Aristophane met trois ou quatre especes de vilaines bêtes ; & il dit que la nuit de grosses mouches volent autour de la tête des Pauvres en faisant du bruit, & en leur criant *tu mourras de faim, leve toy donc.* Aristophane a representé icy les soucis comme de grosses mouches, & c'estoit peut-estre la pensée de Theognis quand il écrivit, φροντίδες ἀνθρώπων ἔλαχον πτέρα ποικίλ' ἔχουσαι.

*Les soucis des hommes ont des aîles.* Ce qu'Horace a imité dans l'Ode XVI. du Livre second.

——— *Et curas laqueata circum*
*Tecta volantes.*

*Ny les soucis qui volent autour des*

*lambris dorés.* Il ſe peut faire auſſi qu'Ariſtophane ne parle que de veritables Mouches, & ce qu'il y a de plaiſant, c'eſt qu'il leur attribuë auſſi la voix que le Pauvre croit entendre & qui luy crie *debout.* Ce paſſage n'eſt point deſagreable dans le Grec, mais il le ſeroit beaucoup en noſtre Langue, c'eſt pourquoy je l'ay mis à nos manieres, & j'oſe eſperer qu'on ne le trouvera pas entierement dépourvû de grace.

*Puis que vous ſoûtenés que Denys reſſemble tout à fait à Thraſibule.*] C'eſt un cruel reproche qu'Ariſtophane fait icy aux Atheniens d'eſtre ſi corrompus qu'ils ne reconnoiſſoient plus de difference entre la vertu & le vice, & qu'ils comparoient Thraſibule à Denys. Thraſibule qui avoit eu tant de zele & tant d'amour pour ſa patrie, qu'il en avoit chaſſé les trente Tyrans que les Lacedemodiens y avoient établis, & Denys qui eſtoit un monſtre & le plus cruel de tous les Tyrans.

*La vie du Gueux c'eſt de n'avoir rien* ] La meſme difference que les Grecs mettoient entre πτωχὸς & πένης, les Latins la mettoient entre *mendicus* & *pauper.*

*C'est Plutus qui fait qu'ils ont la goute* ] Les riches à cause de leurs débauches & de leurs excés sont plus sujets à la goute que les pauvres. C'est pourquoy Seneque a dit dans l'Hyppolyte.

*In penates rarius tenues subit*
*Hæc delicatas eligens pestis domos.*

*Cette peste se glisse rarement dans les cabanes des Bergers, elle choisit les grandes Maisons & les Palais.*

*Oüy sans doute, est-ce qu'il y a rien qui ne soit honneste dans le vol ?* ] Blepsideme dit cecy en raillant ; mais il semble toûjours qu'Aristophane ait voulu faire entendre que les Atheniens imitoient en quelque maniere la coûtume des Lacedemoniens ; & que parmi eux le vol passoit pour une galanterie & pour un jeu d'esprit, pourvû que le voleur ne fust pas pris sur le fait.

*Voyés par exemple les Juges.* ] Aristophane parloit encore icy des Orateurs ; mais comme cela a déja esté assés rebatu, j'ay mis à la place les Juges, ils n'estoient pas alors meilleurs que les Orateurs, & ils pouvoient bien avoir leur part au gasteau.

*Et tu ne fais que de vains efforts* ].

Le Grec dit tout en un mot πτερυγίζεις. *Tu remuës les aîles.* C'eſt une metaphore priſe des petits Oyſeaux qui remuent leurs aîles,. mais dont tous les efforts ſont inutiles, & qui ne ſauroient encore voler.

*Tant il eſt difficile de connoiſtre le bien & de le ſuivre ?* ] Il veut dire que les hommes ſont auſſi aveugles que les enfans, qu'ils fuyent le bien, parce qu'ils le prennent pour le mal, & qu'ils s'attachent au mal, parce qu'ils le prennent pour le bien.

*Quand il inſtitua les Jeux Olympiques, & qu'il ordonna que de cinq en cinq ans* ] Ces Jeux revenoient aprés les quatre ans accomplis, car on les celebroit au commencement de la cinquiéme année. Les Olympiades n'étoient donc que de quatre années incluſivement ; c'eſt pourquoy elles eſtoient quelquefois appellées *Tetrapenta & Erides* ; on ne ſauroit rien voir de plus ingenieux que l'objection de la Pauvreté & que la réponſe de Cremyle. Le but d'Ariſtophane n'eſt pas difficile à deviner.

*Mais que Jupiter te confonde avec ta méchante branche d'Olivier &c.* ]

Il y a dans le Grec : *que Jupiter te confonde aprés t'avoir couronné d'Olivier sauvage* ! Peut-estre qu'on mettoit quelquefois des branches d'Olivier sauvage sur les victimes que l'on alloit immoler. Quoy qu'il en soit, Cremyle ne sçachant plus que répondre, a recours aux imprecations ; il se sert des propres termes que la Pauvreté a employés κόπνυ ςεφανω ςεφανώσαι, & cela arrive ordinairement dans la colere, on repete quelques mots des gens contre qui on se fâche.

*L'on n'a qu'à demander à Proserpine*] Tous les premiers jours du mois les riches presentoient le soir un repas à Hecate dans les lieux où aboutissoient trois ruës, & il n'estoit pas si-tost servy que les pauvres l'enlevoient, & ils disoient que la Lune l'avoit mangé. Ce passage est fort plaisant. Hecate estoit la mesme que Diane & que Proserpine.

*Car tu ne nous persuaderas pas, quand mesme tu nous aurois persuadés* [ Cela est fort plaisant. Aristophane veut faire sentir par là que les hommes lors qu'il faut renoncer à quelque interest, ne se rendent pas à la verité, quoy qu'ils la connoissent.

*O ma chere ville d'Argos écoûtés ce qu'il dit* ] Le vers Grec est pris de quelque Tragedie, & Aristophane se moque icy de ces apostrophes que l'on fait d'un païs à un autre. Cette application est d'autant plus heureuse que la ville d'Argos estoit une ville fort pauvre, & qui n'estoit recommandable que par ses pâturages. Le Scholiaste remarque que c'est un vers que Polynice dit dans les Phenisses d'Euripide, mais il se trompe. Dans cette Tragedie, qui est assurement une des plus belles pieces d'Euripide, Polynice dit seulement ὦ πόλις, il ne s'adresse point à la ville d'Argos, mais à celle de Thebes, devant laquelle il estoit campé. Il ne faut pas toûjours s'en raporter à la bonne foy des Scholiastes.

*Appelle Pauson qui a l'honneur de manger à la table* ] Pauson estoit un Peintre fort vain & fort gueux. Les Atheniens en avoient fait un proverbe, *plus gueux que Pauson.*

# REMARQUES

## *Sur la sixiéme Scene du second Acte.*

HOla, Carion, apporte des couvertures] Il faloit coucher dans le Temple d'Esculape, car la nuit estoit necessaire pour couvrir la fourbe du Sacrificateur. Cette coûtume de coucher dans les Temples se pratiquoit aussi en d'autres occasions, comme quand on alloit consulter les Oracles, &c. Les Romains l'avoient prise des Grecs, & ils appelloient cela proprement *incubare*.

*Et toutes les autres choses*] Tout ce qui estoit necessaire pour l'oblation, les gasteaux, les noix, les figues &c.

*Et observe bien les ceremonies accoûtumées*] Car comme les Grecs estoient fort superstitieux, lors qu'on sortoit du logis pour une occasion si importante, on avoit mille choses à observer.

# REMARQUES

## *Sur la premiere Scene du troiſiéme Acte.*

QUi dans les Feſtes de Theſée avés ſouvent fait ſi méchante chere ] Les Atheniens firent de fort grands honneurs à Theſée aprés ſa mort ; ils luy bâtirent un Temple qui avoit des privileges particuliers ; & ils luy conſacrerent le huitiéme jour de chaque mois. Et on appelloit ce jour-là *Theſea : La feſte de Theſée.* L'on faiſoit alors un feſtin à tous les Pauvres ; mais comme tout degenere à la fin, ce feſtin, que l'on faiſoit au commencent, devint en ſuite une collation fort maigre par l'avarice des Atheniens. C'eſt ce qu'Ariſtophane leur reproche icy en paſſant. Voila le ſens de ce paſſage qui eſt plus fin qu'il ne paroiſt.

*Il a preſentement la vûë admirable & les yeux clairs* ] Ariſtophane ſe ſert icy d'un vers qu'il a pris d'une Tragedie,

Ἐξ ὀμμάτων δὲ καὶ λελάμπρυνται κόρας.

Et c'est pour se moquer de cette expression outrée, qui peut signifier le contraire de ce que le Poëte Tragique avoit pretendu, par ἐξωμμάτωται il avoit voulu dire, *il a recouvré la vûë, ses yeux ont repris plus de force que jamais.* Et selon le genie de la Langue Greque ἐξωμμάτωται signifie plûtost, *il a esté privé de ses yeux*; car la preposition *ex* jointe avec les verbes est ordinairement privative & non pas épitatique. Par λελαμπρυνται κορας il avoit voulu dire *ses yeux sont devenus plus clairs.* Et cette expression pouvoit signifier *ses yeux sont couverts de tayes.* Le Scholiaste remarque que cela est pris du Phinée de Sophocle; mais comme cette piece est perduë, il est impossible de le verifier.

*Que tu me donnes de joye!*] Il y a dans le Grec *tu m'anonces de la joye, tu m'anonces des cris.* Et c'est encore un vers de Tragedie.

*Nous allons chanter Esculape, le pere de tant de beaux enfans*] Il y a seulement dans le Grec τ̃ εὔπαιδα. Ce mot peut signifier beau garçon, ou qui est de grande naissance, ou qui a de beaux enfans, je me suis arrestée au der-

nier. Eſculape avoit deux fils, Podalirius & Machaon, & trois filles Jaſo, Pancée & Eygeia. Mais Ariſtophane n'a point d'égard icy à ces perſonnes chimeriques, il ne s'en ſert que pour avoir occaſion de draper les Medecins qui ſe vantoient d'eſtre fils d'Eſculape, & apparemment que ceux d'Athenes n'eſtoient pas de trop beaux garçons. Ceux qui ont commenté cette piece, n'en ont pas connu les plaiſanteries.

---

# REMARQUES

## *Sur la ſeconde Scene du troiſiéme Acte.*

*QUel bruit eſt-ce que j'entends?* ] La femme de Cremyle dit cecy ſur ſa porte; car elle s'eſtoit tenuë au logis depuis que Plutus en eſtoit ſorti avec Carion pour aller au Temple.

*Faites vîte tirer du vin* ] C'eſtoit la coûtume de faire boire ceux qui apportoient de bonnes nouvelles.

*Je vais vous le dire tout à l'heure* ] Il y a dans le Grec; *Je vous diray toutes les affaires depuis les pieds juſqu'à*

*la teste.* Et comme en Grec les mots *πράγματα, affaires,* & *εἰς κεφαλὴν σοι,* dont Carion se sert, sont des termes qu'on employoit ordinairement dans les menaces & dans les imprecations, cela a fait naître un jeu de Theatre que je n'ay pû conserver, & qui seroit froid en nostre Langue: car Myrrine répond à Carion, comme s'il avoit dit qu'il luy voulust jetter quelque chose, *ha ne me jette rien à la teste.*

*Si-tost que nous sommes arrivés au Temple d'Esculape* ] Il faut bien se souvenir que ce Temple estoit prés du Port de Pirée, car Aristophane ne parle point icy de celuy qui estoit dans Athenes. L'on avoit choisi celuy qui estoit hors la ville, parce qu'il se trouvoit prés de la Mer où il faloit purifier Plutus.

*Et l'y avons baigné*] Quand on avoit quelque infirmité ou quelque soüillure, on avoit soin de se baigner & de se laver avant que de se presenter devant les Dieux. L'eau de la Mer estoit la plus propre pour ces purifications; quand la Mer étoit trop éloignée, on avoit recours aux rivieres & aux sources. Les Grecs avoient pris cette coûtume des Egyptiens.

*Nous avons mis sur la Table sacrée*

*les*

*les Pains* ] Le Grec dit : *Nous avons ſanctifié les Pains ſur l'Autel.* On poſoit ſur l'Autel tout ce que l'on vouloit offrir au Dieu ; & un moment aprés on le mettoit ſur la Table ſacrée, & on jettoit ſeulement dans le feu de l'Autel un gâteau de fleur de froment.

*Il y avoit un certain homme qui s'appelle Neoclides* ] Ce Neoclides eſtoit un Orateur qui s'eſtoit enrichy aux dépens du public. Ariſtophane luy donne icy ſon paquet ſans faire ſemblant de rien.

*J'ay apperçu le Sacrificateur qui faiſoit la ronde autour de la Table ſacrée* ] C'eſt une choſe eſtonnante qu'Ariſtophane priſt la liberté de railler de la Religion & des Preſtres devant un Peuple ſi ſuperſtitieux, & qu'il eſtoit ſi dangereux de vouloir deſabuſer. Il découvre icy fort plaiſamment les fourbes des Sacrificateurs qui alloient prendre la nuit ce qu'on avoit offert, & le lendemain ils faiſoient croire au peuple que le Dieu avoit tout mangé. Il y a des exemples illuſtres de ces friponneries des Payens dans les livres ſacrés.

*Il en a fait autant autour des Autels* ] Il ne ſe contentoit pas de prendre tout

ce qui estoit entier sur la Table sacrée; il alloit encore voir sur les Autels s'il n'y auroit point quelques restes de gâteaux que le feu n'eust point consumés. Cela marque davantage l'avidité de ces sortes de gens & agrave encore leur friponnerie, d'oser tirer du feu ce que l'on y avoit consacré.

*J'apprehendois terriblement qu'il ne me prevint* ] Cela est fort plaisant, il raille aussi le Dieu, & il l'accuse d'estre aussi fripon & aussi goulu que son grand Prestre.

*Et qu'avec ses couronnes* ] Car toutes les Idoles des Temples des Payens avoient des couronnes. Aristophane ajoûte : *avec ses couronnes sur sa teste*, pour mieux marquer le ridicule : car c'est une chose fort plaisante qu'un Dieu sans se souvenir qu'il est couronné, saute sur la boüillie comme le plus vil Esclave.

*En sifflant comme un serpent je l'ay morduë* ] Carion n'estoit pas trop sot, il siffloit comme un serpent pour faire croire à la Vieille que c'estoit le Dieu qui venoit à elle, ou quelqu'un de ses serpens. Il savoit bien que cela la tiendroit dans la crainte & dans le respect,

& qu'ainſi elle ne ſongeroit point à garder ſa boüillie. Il y a dans le Grec : comme le Serpent *Pareas*, c'eſtoit une eſpece de Serpent qui ne faiſoit pas beaucoup de mal.

*Sa fille aînée a ſeulement un peu rougi à ce bruit* ] Il y a icy une malice dont les Scholiaſtes ny le Traducteur ne ſe ſont point apperceus. Ariſtophane veut faire voir que les Sacrificateurs menoient la nuit des Courtiſanes dans les Temples pour manger avec elles les offrandes que l'on y avoit conſacrées. Cela ne pouvoit eſtre touché d'une maniere plus fine ny plus delicate.

*Mais je dis que comme il eſt grand Medecin il goûte volontiers &c.* ] Ariſtophane dit cela tout en un mot, & il appelle Eſculape σκατοφάγον. Cette repriſe a dans le Grec une grace merveilleuſe ; mais en noſtre Langue cela ſeroit inſuportable, c'eſt pourquoy, j'ay pris un détour qui ne laiſſe pas d'eſtre ſenſible, quoy qu'il ſoit couvert. Ariſtophane raille icy les Medecins de ce qu'ils ſont accoûtumés à ſentir des choſes que nous n'oſerions nommer.

*Trois teſtes d'ail*] D'ail de Tenos qui

est une des Isles Cyclades, & qui produisoit le meilleur ail.

*Il a arrosé tout cela du meilleur vinaigre*] Le Grec dit, *du vinaigre Sphettien*. *Sphettus* estoit un Bourg de l'Attique, & les gens de ce lieu là étoient aigres & fort piquans : c'est pourquoy Aristophane a donné au vinaigre l'epithete de *Sphettien*, pour dire le meilleur vinaigre.

*Aprés tous tes sermens*] Ce passage est un des plus difficiles d'Aristophane.

Ἵν᾽ ἐπομνύμενον παύσω σε τῆς ἐκκλησίας.

*Ut te juratum prohibeam à foro.*

L'Interprete Latin l'a fort mal expliqué. *Ut si tu jurejurando forte postules dilationes causarum ego te liberem.* Il n'y a là ny sens ny justesse. Les Scholiastes Grecs en donnent plusieurs autres explications qui ne sont pas meilleures. L'un dit que le vers Grec peut signifier, *afin qu'aprés ton serment, je te donne un veritable pretexte de n'aller point au Palais*. Car c'estoit la coûtume quand on ne vouloit point comparoistre devant les Juges, de jurer qu'on avoit des raisons valables pour s'en empécher. Aristophane accuse donc icy Neoclides d'avoir souvent juré à faux qu'il ne pou-

voit ſe trouver aux aſſignations qu'on luy avoit données. Ce ſens ſeroit fort bon ſi on pouvoit l'accorder avec ce que dit Myrrine ; *qu'Eſculape aime le bien du peuple.* Un autre Scholiaſte l'explique, *afin que je te donne un veritable pretexte de jurer que tu ne ſaurois aller au Palais.* Et il dit qu'Eſculape fait alluſion à la coûtume de ceux qui voyant bien qu'ils alloient eſtre condamnés, faiſoient ſemblant d'eſtre malades, pour obtenir du delay, aprés lequel il faloit recommencer la cauſe tout de nouveau. Mais cela s'accorde encore moins avec la ſuite ; Je ſuis perſuadée que le ſens que je donne à ce paſſage eſt le plus naturel. Ce Neoclides eſtoit un celebre Delateur qui alloit tous les jours au Palais pour accuſer quelque Citoyen, & pour s'enrichir de ſes dépoüilles. Et comme il eſtoit fort incommodé, & qu'il avoit ſouvent beſoin du ſecours d'Eſculape, il alloit ſouvent dans ſon Temple, & en le priant d'exaucer ſes prieres il luy juroit qu'il alloit renoncer au meſtier qu'il avoit fait, mais il n'étoit pas plûtoſt ſorti du Temple qu'il reprenoit le meſme train. Eſculape, qui avoit eſté trop ſouvent trompé pour ſe

fier encore à ses sermens, prend luy-mesme le soin de luy faire tenir parole en augmentant son mal, & c'est pourquoy la bonne femme dit qu'*Esculape aime le peuple* &c. De cette maniere le passage est plein de sel, & le caractere est si sensible qu'on ne sauroit le voir sans y reconnoistre aussi-tost quelqu'un, car le siecle d'Aristophane n'a pas seul porté des Neoclides.

*Deux Serpens d'une grandeur extraordinaire* ] Les Serpens sont consacrés à Esculape, & ils sont en quelque maniere l'emblesme de la Medecine. On sait l'histoire du Serpent qui fut porté à Rome, comme si c'eust esté veritablement Esculape.

*Sont sortis du Temple* ] Plutus, Carion & les autres estoient dans le Temple, comment donc ces Serpens sortoient-ils du Temple pour aller à eux? Cette difficulté a fait croire aux Interpretes que les malades, qui avoient besoin du secours du Dieu, ne se couchoient que dans le vestibule & sous les portiques. mais cela n'est point. Icy par le Temple, Aristophane entend ce que les Grecs appellent σηκὸν, *retranchement*, & que Virgile auroit appellé

*fores Divi.* Un lieu élevé qui estoit au milieu du Temple où on plaçoit la statuë du Dieu. Ce lieu là estoit fermé de tous costés. J'ay expliqué cela tout au long dans mes Remarques sur la cinquiéme Ode d'Anacreon.

*Esculape a disparu* ] Esculape avoit encore d'autres malades à visiter; mais comme on avoit fait du bruit & que la guerison de Plutus faisoit que tout le monde se levoit avec empressement, le Dieu trouve à propos de se retirer, de peur que la fourbe ne fust découverte. Tout cela est parfaitement bien conduit.

*Se sont levés pour l'aller embrasser* ] Il y a beaucoup d'esprit dans tout ce passage; dés le moment que Plutus a recouvré la vûë, tous les malades qui estoient couchés dans le Temple pour estre gueris, oublient tous leurs maux, & le Dieu mesme de qui ils attendoient leur guerison, & ils ne songent plus qu'à faire la cour au Dieu des richesses.

*Ils ont veillé toute la nuit prés de luy* ] comme pour faire la garde autour de sa personne.

*D'où j'apporteray dequoy regaler nostre nouvel hoste* ] La premiere fois

qu'un estranger entroit dans la maison où il devoit loger, le Maistre ou la Maistresse du logis le menoit prés du foyer, & versoit sur sa teste de pleins paniers de noix, de noisettes, de figues, de raisins secs & autres choses semblables; on appelloit cela καταχύσματα *des effusions*. Si ce nouvel hoste estoit un Esclave qu'on vint d'acheter, on vouloit luy faire voir par là qu'il entroit dans une maison bien pourvuë, où il ne manqueroit de rien; & si c'estoit un homme libre, on luy vouloit témoigner par ce regal qu'on n'épargneroit rien pour le bien traiter, & qu'il ne devoit point apprehender d'incommoder ses hostes. L'on faisoit aussi la mesme chose devant les nouveaux mariés quand ils venoient d'épouser. *Theopompus*, φέρε σὺ τὰ καταχύσματα, ταχέως κατάχει τοῦ νυμφίου καὶ τῆς κόρης. *Porte vite les effusions, & verse les devant l'époux & devant l'épouse*. Cette ceremonie se faisoit aussi quelquefois à la porte.

RE-

# REMARQUES

## *Sur la troisiéme Scene du troisiéme Acte.*

*AVant toutes choses j'adore le Soleil* ] C'est le premier estre sensible que reçonnoist un homme qui vient de recouvrer la vûë.

*La ville de la venerable Pallas* ] Athenes à qui Pallas avoit donné le nom.

*Le païs de Cecrops* ] L'Attique, dont Cecrops Egyptien avoit esté le premier Roy.

*Helas, avec quels hommes ay-je esté sans le savoir?* ] L'on n'auroit pû faire de Satyre plus fine ny plus piquante contre les riches de ce temps-là.

*Allés-vous faire pendre tous tant que vous estes* ] Cremyle parle à une troupe de fâcheux qui sur le bruit de sa fortune venoient faire les empressés auprés de luy, pour gagner son amitié par leurs grimaces. Lucien n'avoit pas mal profité du tableau qu'Aristophane fait içy de tous ces amis que la Fortune donne.

*Car il n'est pas dans l'ordre qu'un Poëte Comique* ] Aristophane raille icy les Poëtes Comiques, ses rivaux, qui pour faire rire le peuple & pour le gagner, luy jettoient toutes sortes de fruits.

*Aussi bien voila un drôle* ] Le Grec dit : *ce drôle de Xenicus.*

---

# REMARQUES

## *Sur la premiere Scene du quatriéme Acte.*

SUr tout lors qu'on ne risque rien du sien ] C'est le veritable sens de ce passage Grec que l'on avoit mal expliqué. Aristophane songe icy à ces fripons, qui aprés avoir pillé la Republique, estoient ordinairement obligés de rendre compte & de restituer plus qu'ils n'avoient pris.

*Nostre grenier est plein &c.* ] Il y a dans le Grec, *nostre grenier est plein de farine blanche.* Et Carion remarque cela, parce qu'il avoit toûjours mangé du pain noir.

*Du plus excellent vin.*] *D'un vin*

*rouge noir & odoriferant* ; En Grece on aimoit le vin rouge fort chargé, & l'on y meſloit des drogues pour luy donner de l'odeur.

*L'eau de noſtre puits eſt convertie en huile* ] *Noſtre puits eſt plein d'huile*, il veut dire que l'huile ne manque non plus chez eux que l'eau du puits.

*Toutes nos chambres, juſqu'à la cuiſine, ſont parquetées d'yvoire* ] Le mot Grec ἰπνὸς, ſignifie une Lanterne, un Four, une Cheminée & une Cuiſine. Je l'ay pris dans le dernier ſens, cela ſuit mieux aprés tout ce que Carion vient de dire.

*Avec des écus d'or* ] *avec des Stateres d'or.* Le Statere d'or pouvoit valoir environ ſept livres de noſtre monoye.

*Pour moy j'en ſuis ſorty ne pouvant ſouffrir la fumée* ] Cette delicateſſe de Carion eſt admirable, il ne ſauroit ſouffrir ce que ſon Maiſtre ſouffre fort bien, non pas meſme la fumée des Sacrifices. Mais il faut bien remarquer avec quelle vrai-ſemblance Ariſtophane tire de ſon ſujet des pretextes plauſibles pour faire paroiſtre ſes Acteurs ſur la Scene.

# REMARQUES

## *Sur la seconde Scene du quatriéme Acte.*

N'*Est-ce pas là le manteau que vous aviés quand vous fûtes initié aux grands Mysteres ?* ] Il parle des Festes que l'on celebroit dans Eleusine à l'honneur de Ceres, & qu'on appelloit proprement les grands Mysteres. C'étoit la plus solemnelle & la plus religieuse de toutes les dévotions des Atheniens ; & on croyoit que d'estre initié à ces Mysteres, c'estoit le chemin le plus court pour arriver à la perfection de toutes les vertus. C'est pourquoy les Estrangers mesme, n'épargnoient rien pour y estre admis. Ceux que l'on y avoit initiés, ne quittoient point les habits qu'ils portoient le jour de leur initiation, jusques à ce qu'ils fussent en lambeaux, & alors ils alloient les consacrer à Cerés, à moins qu'ils n'aimassent mieux les garder pour faire des langes à leurs enfans.

*Il n'y a que treize ans que je le porte* ]

L'on croiroit d'abord qu'Agathus ne répond pas bien à la demande de Carion: car quoy qu'il n'y euſt que treize ans qu'il portaſt ce manteau, cela n'empêchoit pas que ce ne puſt-eſtre celuy avec lequel il avoit eſté initié. Mais la réponſe ne laiſſe pas d'eſtre juſte; cet Agathus eſtoit vieux, & les Atheniens eſtoient ordinairement initiés pendant qu'ils eſtoient encore enfans, en diſant donc qu'il n'y avoit que treize ans que ce manteau luy ſervoit, il diſoit fort clairement que ce n'eſtoit pas celuy de ſon initiation. Il avoit ce manteau depuis qu'il eſtoit pauvre.

## REMARQUES

### *Sur la troiſiéme Scéne du quatriéme Acte.*

C'*Eſt aſſurement qu'il meurt de faim* ] C'eſtoit un proverbe chez les Grecs πεινῶντι μήδε ποτ' ἔνθης, *ne te rencontre jamais devant un homme qui meurt de faim.* Et les Latins pour marquer un grand danger diſoient auſſi en proverbe;

*Esurienti Leoni ex ore exculpere prædam.*

*Arracher la proye de la gueule d'un Lion affamé.*

*Il faut aujourd'huy que tu sois mis à la question* ] Il croit que c'est luy qui luy a volé tout le bien qu'il a perdu.

*A la question* ] Il y a dans le Grec, *il faut que tu sois tourné dans la roüe.* Pour donner la question on attachoit l'accusé à une roüe dans une posture fort contrainte, & on le faisoit tourner jusques à ce qu'il eust tout dit. C'estoit une espece de Pilori.

*Tien voila à mon doigt un anneau &c.* ] Agathus traite Paranomus de chien enragé : car Eudamus estoit un naturaliste qui faisoit des anneaux merveilleux pour garantir de la morsure de ces animaux-là.

*Mais cet anneau ne peut rien &c.* ] Car dans la nature il n'y a rien qui puisse garantir des coups de dent d'un Delateur. Il veut dire par là que les Delateurs sont plus dangereux que les chiens enragés.

*Ce n'est assurement pour rien de bon* ] Il croit assurement qu'ils sont là pour partager ce qu'il a perdu.

*Je fais ſemblant de l'eſtre quand mes affaires le demandent* ] Comme le païs Attique eſtoit fort ſterile, il ne ſubſiſtoit que par le commerce, c'eſt pourquoy les Atheniens donnoient de grands privileges aux Marchands. Ils les exemptoient d'aller à la guerre & de payer les tributs, cela avoit donné lieu à un grand abus : car il y avoit toûjours des gens qui pour éviter de payer ces tributs, ou pour n'eſtre point obligés de s'enroller, faiſoient ſemblant d'eſtre aſſociés avec des Marchands qui leur preſtoient la main pour un peu d'argent. C'eſt ce que ce Delateur a voulu dire, en répondant qu'il eſtoit Marchand quand ſes affaires le demandoient.

*Quand vous me donneriés tout le benjoin de Cyrene* ] Il ſe faiſoit en Grece un grand commerce de benjoin que l'on y portoit de Cyrene, qui avoit eſté bâtie par Battus chef d'une Colonie de Thera. Par ce benjoin de Cyrene Paranomus entend tout le revenu de la Cyrenaïque.

*Eh, Meſſieurs, je vous en prie* ] Il demande du ſecours aux Spectateurs.

*C'eſt moy qui veux bien prendre ce-*

*soin* ] Ce sont les propres termes que Paranomus avoit employés en répondant à Agathus.

*Il faut consacrer de plus beaux habits à Plutus* ] Aprés ce passage Agathus demande à Carion ce qu'il veut faire de ses souliers, & Carion luy répond qu'il veut les pendre au coû de Paranomus comme à une perche : car lors qu'un homme consacroit sa dépoüille dans un Temple, il l'appendoit à une perche, & mettoit les souliers par dessus. Mais cela m'a paru froid en nostre Langue.

*Va vîte aux bains* ] Il a esté remarqué ailleurs que les Pauvres se tenoient l'Hyver dans les chambres où l'on chauffoit les bains.

---

# REMARQUES

## *Sur la quatriéme Scene du quatriéme Acte.*

*QU'est-ce donc ? y a-t'il aussi des Delatrices ?* ] Comme le malheureux qu'ils venoient de chasser estoit un Delateur, ils s'imaginoient que tous les

miserables qu'ils voyoient, faisoient le mesme mestier. Mais la plaisanterie est de douter s'il n'y avoit point aussi des *Delatrices.* J'ay hazardé ce mot, quoy que je sache bien qu'il n'est pas en usage, je croy qu'on me pardonnera cette liberté, quand on verra que je ne pouvois bien expliquer ce passage sans la prendre.

*Mais n'estes-vous point de ces Commeres qui boivent volontiers le petit coup?* ] Le vers Grec fait allusion à la coûtume de ce temps-là. Comme les hommes faisoient un Roy du festin, les femmes faisoient aussi une Reine. On écrivoit sur des billets les premieres lettres des noms, on mesloit ces billets, & le premier que l'on tiroit, declaroit ou la Reine ou le Roy.

*Tantost il ne me demandoit que cinquante pistoles* ] Les presens que la Vieille faisoit au jeune homme, ne sont pas si considerables dans le texte que dans ma traduction; mais j'ay crû qu'il m'estoit permis d'y ajoûter. Les Comedies ne sont faites que pour corriger les mœurs corrompuës ou relâchées, & le caractere de cette Vieille ne feroit pas aujourd'huy son effet, si je l'a-

vois laissé dans sa premiere simplicité ; car il est certain que ces portraits ne nous touchent qu'autant que nous nous y reconnoissons.

*Que les Milesiens estoient braves jadis* ] Les Milesiens avoient esté les plus puissans & les plus redoutables peuples de la Carie; ils avoient soûtenu plusieurs guerres & n'avoient pas laissé d'envoyer plusieurs nombreuses Colonies à la Propontide , & par tout le Pont-Euxin. Mais Darius les avoit fort rabaissés , & ils estoient si differens de ce qu'ils avoient esté, qu'on fit ce proverbe, *Les Milesiens estoient braves jadis.* Et on l'employoit pour marquer tous les grands changemens Comme icy. Car le jeune homme veut dire par là que cette Vieille n'estoit plus comme elle avoit esté.

*Ma belle , ma petite amour* ] Il y a dans le Grec *nittarion* , mais il faut corriger *nettarion*, c'est à dire, *anaticula*, *ma petite cane.* C'estoit une douceur parmi les Grecs & parmi les Romains.

*D'un bon vin de liqueur* ] Il y a dans le Grec *du vin de Thasos. Thasos* étoit une Isle au haut de la Mer Egée.

vis à vis de la Thrace. Elle produisoit le plus excélent vin du monde, on l'appelloit *Thasium.*

*Il semble qu'il aille voir le Dieu Comus* ] Quand on alloit voir le Dieu Comus on portoit des flambeaux & des couronnes ; j'ay parlé de cette coûtume dans mes Remarques sur l'Ode sixiéme d'Anacreon. Ce qu'il y a icy de remarquable, c'est qu'il paroist par ce passage qû'on alloit aussi voir ce Dieu en plein jour.

## REMARQUES

### *Sur la cinquiéme Scene du quatriéme Acte.*

QU'*à de vieilles estoupes* ] Le Grec dit *qu'à une vieille Eiresione*, c'estoit un Rameau d'Olivier environné de bandeletes & chargé de toutes sortes de fruits. Il y en avoit un à la porte de chaque maison ; les Atheniens croyoient que cela garantissoit de la peste. Quand ce Rameau estoit bien sec il prenoit feu fort facilement.

*Et je devineray combien vous avés*

*encore de dents* ] Il faisoit semblant de vouloir joüer avec elle à pair ou non, & ainsi il devoit dire, *Je devineray combien vous aurés de noix dans la main.* Mais il change l'expression pour faire rire les Spectateurs.

*De me faire servir de divertissement à tout le monde* ] Ce passage & les deux suivans ne peuvent estre traduits en nostre Langue, car ils ne roulent que sur l'équivoque du mot *laver*, qui en Grec signifie railler, & nettoyer avec de l'eau. Cette Vieille dit que Neocares a perdu le sens de la laver devant tout le monde, elle prend *laver* pour *railler*; mais Neocares le prend dans l'autre sens, & il luy répond qu'elle seroit bien mieux si elle estoit bien lavée, voulant dire qu'elle estoit fort sale. Cremyle continuë dans le mesme sens, & il dit à Neocares qu'il se trompe, que la Vieille est trop plâtrée, & que si on la lavoit on enleveroit tout le plastre, & que toutes ses rides paroistroient.

# REMARQUES

## *Sur la premiere Scene du cinquiéme Acte.*

QUi *est-ce qui heurte à nostre porte?*] Mercure arrive sur le Theatre, heurte à la porte de Cremyle, & se cache pour faire croire que la porte avoit fait ce bruit d'elle-mesme à l'approche d'un Dieu.

*L'on doit arracher la langue à un porteur de pareilles nouvelles*] On ne peut conserver dans la Traduction toute la plaisanterie de ce passage ; le vers Grec veut dire deux choses

Ἡ γλῶττα τῷ κήρυκι τούτων τέμνεται.

*On coupe la langue à un porteur de pareilles nouvelles*, & *on coupe la langue pour un porteur de pareilles nouvelles.* Dans le premier sens, c'est une menace que Carion fait à Mercure, & dans le second, c'est comme s'il luy disoit, puis que Jupiter veut nous sacrifier tous, vous allés avoir bien des langues pour vostre part ; & cela fait allusion à la coûtume qu'on avoit d'of-

frir à Mercure les langues des victimes. On peut voir Eustathius sur le trois cens trente-deuxiéme vers du troisiéme Livre de l'Odyssée, où il rapporte ce mesme passage; mais au lieu de τέμνεται il a mal lû γίνεται, qui ne donne point lieu à l'équivoque.

*Les Cabaretieres tous les matins* ] Les Cabaretieres faisoient tous les matins des offrandes à Mercure pour le prier de faire reüssir toutes leurs friponneries.

*Tu faisois payer de bonnes amandes* ] Il veut dire qu'au lieu d'exaucer les vœux des Cabaretieres & de cacher leurs fraudes, il les laissoit surprendre bien souvent, & on ne manquoit pas de les mettre à l'amande quand cela leur arrivoit.

*Les gasteaux qu'on me faisoit le quatriéme jours du mois* ] A Athenes tous les jours du mois estoient consacrés à quelque Dieu. Le premier & le septiéme à Apollon, le quatriéme à Mercure, &c.

*Tu cherches ce que tu ne trouveras pas* ] Hercule allant avec Jason en la Colchide, & estant décendu à Chio, il envoya Hylas chercher de l'eau, mais

les Nymphes l'enleverent, & Hercule ſe laſſant d'attendre couroit par tout en criant Hylas, Hylas; enfin il entendit une voix qui luy dit

Ποθεῖς τὸν οὐ παρόντα καὶ μάτην καλεῖς.

*Tu cherches celuy qui n'eſt plus prés de toy, & tu l'appelles en vain.* Carion applique icy ce paſſage d'une maniere fort plaiſante.

*Je te conſeille de faire des caprioles* ] Le mot ἀσκωλίαζε eſt emprunté des feſtes de Bacchus qu'on appelloit ἀσκώλια, parce que l'on ſautoit ſur des outres.

*Où ſont ces coupes pleines de vin* ] Le Grec dit *pleines d'eau & de vin.* Dans les Sacrifices on offroit toûjours aux Dieux du vin pur, Mercure étoit excepté, & on ne luy offroit jamais que du vin où l'on avoit mis la moitié d'eau.

*L'on auroit bien mieux fait de ne te donner que de l'eau* ] J'ay mis cecy en la place d'un vers qui n'eſt pas aſſés honneſte pour eſtre traduit.

*Je te prie apporte moy icy quelque bon pain* ] Cela eſt fort plaiſant de valet à valet; Et Ariſtophane marque par là que les valets de ſon temps fai-

ſoient ce que les noſtres ſont aujourd'huy, & que ceux qui eſtoient en condition, nourriſſoient ceux qui n'y eſtoient pas encore.

*Ho je n'oſerois; cela n'eſt pas permis*] Il eſtoit deffendu de porter dehors la moindre partie des Sacrifices que l'on faiſoit aux Dieux domeſtiques.

*Il ne faut plus ſe ſouvenir des maux paſſés*] Il y a dans le Grec; *ne te ſouviens plus des maux paſſés, puis que tu as pris Phylé.* Thraſibule ayant reſolu de délivrer les Atheniens du joug des trente Tyrans que les Lacedemoniens avoient eſtablis, s'empara d'abord de Phylé qui eſtoit un fort de l'Attique; aprés cet heureux commencement, tout luy reüſſit dans la ſuite; Les Lacedemoniens furent vaincus, & par le traité qui fut fait, on deffendit de parler des maux paſſés, & c'eſt ce qui donna lieu au proverbe dont Ariſtophane ſe ſert icy, *ne te ſouviens plus des maux paſſés, puis que tu as pris Phylé.* Et on l'appliquoit à ceux qui aprés avoir eſté miſerables devenoient heureux &c. Cette hiſtoire eſtoit arrivée cinq ou ſix ans avant qu'on jouaſt cette Comedie.

*Faites*

*Faites-moy Portier* ] Il y a icy beaucoup de finesse & beaucoup d'esprit. Tous les Mestiers ausquels Mercure veut qu'on l'employe sont tirés des sur-noms qu'on luy donnoit, il dit, *Faites-moy Portier*, parce qu'il estoit appellé στροφαῖος & πυλαῖος, & qu'on mettoit ordinairement une statuë de Mercure à la porte des maisons. *Faites-moy vendre vostre vin.* Celà répond au sur-nom ἐμπολαῖος, car c'estoit le Dieu de tous les Marchands. *L'homme d'affaires*, répond à δόλιος, qui étoit un sur-nom qu'on avoit donné à Mercure, parce que c'estoit le Dieu des voleurs, des chicaneurs & des fourbes.

*Ne vous faut-il point de guide?* ] Dans tous les carrefours il y avoit de petites statuës de Mercure qui montroient les chemins, c'est pourquoy il estoit appellé ἡγεμόνιος, *Guide.*

*Je seray donc l'Intendant des Jeux* ] Mercure presidoit à la Musique & à tous les exercices du corps, c'est pourquoy il estoit appellé ἐναγώνιος Θεός. C'est ce qui a fourny à Mercure cette bonne resource. L'on n'avoit besoin chez Cremyle ny de Portier, ny de

Cabaretier, ny d'homme d'affaires, ny de guide; mais on ne pouvoit se passer d'Intendant de Jeux, parce que dans tous les lieux où Plutus se trouve, il faut bien qu'il y ait des spectacles & des jeux, car à quoy pourroit-on employer les richesses? ce passage est fort beau, mais on ne l'avoit pas bien connu.

*Par ma foy c'est une bonne chose que d'avoir plusieurs cordes à son arc.* ] Il y a dans le Grec: *Que c'est une bonne chose que d'avoir plusieurs sur-noms!* Les sur-noms de Portier, de Marchand, d'homme d'affaires & de guide avoient esté inutiles à Mercure, & il seroit mort de faim, si le sur-nom ἐναγώνιος ne l'avoit fait souvenir qu'il estoit propre à estre Intendant de Jeux. Ce passage est plus fin qu'il n'a paru aux Scholiastes & aux Traducteurs. Et Aristophane se moque fort joliment de la grande quantité de noms que les Dieux se donnoient, comme s'ils n'avoient pris tant de noms que pour attraper par l'un ce qu'ils ne pourroient pas attraper par l'autre. Homere dit d'Apollon.

——— ἐπεὶ πολυώνυμος ἐστί

*Car il a pluſieurs noms.* Et Callimaque introduit Diane qui prie Jupiter de ſouffrir qu'elle ſoit toûjours fille, & de luy donner pluſieurs noms.

Δός μοι παρθενίην αἰώνιον ἄππα φυλάσσειν
Καὶ πολυωνυμίην.

*Mon pere ſouffrés que je garde toûjours ma virginité & que j'aye pluſieurs noms.*

*Ce n'eſt pas ſans raiſon que les gens qui mettent* ] Il y a dans le Grec : *Ce n'eſt pas ſans raiſon que ceux qui ont envie d'eſtre Juges, font écrire leurs noms en pluſieurs endroits.* Ariſtophane ſe moque icy de certaines gens qui pour eſtre élûs Juges faiſoient écrire leurs noms dans toutes les Juriſdictions: car quoy qu'il n'y euſt que deux Cours principales, l'une pour le Criminel & l'autre pour le Civil ; il y en avoit pluſieurs autres petites pour les affaires de peu de conſequence, & il y avoit des gens qui aimoient encore mieux eſtre de ces petits Juges que de ne l'eſtre point du tout. J'ay accommodé ce paſſage à nos manieres, ce que j'ay mis eſt bien plus intelligible & ne laiſſe pas de faire le meſme effet,

*Va-t'en au puits laver les entrailles*

*des victimes* ] Cela est plaisant ; un homme qu'on retient pour Intendant des Jeux, on luy fait laver les entrailles des victimes.

## REMARQUES

### *Sur la seconde Scene du cinquiéme Acte.*

*Quoy que je sois le Prestre de Jupiter Sauveur* ] Il y avoit à Athenes plusieurs Temples de Jupiter, entre autres il y en avoit un de *Jupiter Sauveur*, & Aristophane fait venir sur le Theatre le Sacrificateur de ce Temple plûtost que celuy d'un autre, parce que si Jupiter Sauveur n'a pas dequoy nourrir son Sacrificateur, les Sacrificateurs des autres Temples ne devoient rien attendre du mesme Jupiter, qu'ils servoient sous d'autres noms. On n'avoit pas vû toute la finesse de ce passage.

*Le veritable Jupiter Sauveur est chez nous* ] Ce passage est fort joly. Carion veut dire qu'il n'y a de veritable Jupiter Sauveur que les richesses. Les Traducteurs ne l'ont point entendu.

*Que tu me dis-là une agreable nouvelle !* ] Ce Sacrificateur est bien-tost disposé à croire que le veritable Jupiter Sauveur, est le Jupiter où l'on dîne.

*Nous allons mettre Plutus à la place de ce Iupiter* ] Aristophane veut faire voir que Plutus est le seul Dieu que les hommes adorent, c'est pourquoy il détrône Jupiter Sauveur pour donner sa place à ce Dieu des richesses.

*Qui garde le tresor qui est derriere le Temple de la Deesse* ] Derriere le Temple de Pallas il y avoit un Fort qu'on appelloit *l'Opistodome*, & c'étoit là le tresor des Atheniens. Ce tresor estoit sous la garde de Jupiter Sauveur.

*De la Deesse* ] Les Atheniens appelloient Pallas *la Deesse*. tout court; car c'estoit la Patrone d'Athenes.

# REMARQUES

## *Sur la derniere Scene du cinquiéme Acte.*

Q*Ue feray-je donc ?* ] La Vieille voyant partir Plutus, & n'ayant plus aucune eſperance, dit par deſeſpoir, *Que feray-je donc ?* c'eſt à dire que deviendray-je ? Mais Carion prend cela dans un autre ſens, & il luy répond comme ſi elle avoit demandé ce qu'elle pourroit faire dans cette ceremonie, & à quoy elle pourroit ſervir.

*Mettés ces Corbeilles ſur voſtre teſte* ] Quand on conſacroit des Autels, ou qu'on plaçoit les ſtatuës des Dieux, on faiſoit porter par de jeunes filles de pleins pots de legumes cuits dont on faiſoit les premieres offrandes au Dieu, pour marquer par là que ç'avoit eſté la premiere nourriture des hommes. Ces filles qui portoient ces pots avoient des habits de diverſes couleurs ; Ariſtophane ſe ſert avec beaucoup d'eſprit de l'occaſion que cette coûtume luy fournit de railler ces vieilles Femmes,

qui oubliant toutes les bien-séances de leur âge se mettoient comme les plus jeunes filles, pour engager encore les jeunes gens à les aimer. Ce passage est d'autant plus plaisant qu'on voit tous les jours certaines personnes pour qui il semble avoir esté fait.

*Ces Corbeilles ne ressemblent pas mal à celles des Vendeuses de fruit, tout ce qui ne vaut rien est dessous*] Pour me tirer de ce passage, je me suis servie icy d'un équivalent qui m'a paru assés heureux. Le Grec ne sauroit estre traduit en nostre Langue, le voicy : Carion voyant marcher la Vieille avec les Corbeilles sur la teste, dit : *Ces pots sont tout le contraire des autres, dans les autres, la Vieille est au dessus, & dans ceux-cy la Vieille est au dessous.* Il joüe sur l'équivoque du mot γραῦς qui signifie *une Vieille*, & *de l'écume.* Plutarque n'a pas bien connu la plaisanterie de ce passage ny cette équivoque, car il a crû qu'Aristophane disoit *la Vieille est au dessous*, à cause de ses cheveux blancs, *qu'il comparoit à l'écume.*

LES

# LES NUE'ES
# D'ARISTOPHANE.

## *LES PERSONNAGES de la Piece.*

STREPSIADE, Villageois, pere de Phidippide.

PHIDIPPIDE, fils de Strepsiade.

DROMON, Valet de Strepsiade.

SOCRATE.

CENAGORAS, disciple de Socrate.

CAIREPHON, amy de Socrate.

CHOEUR DE NUE'ES.

LA JUSTICE.

L'INJUSTICE.

PASIAS, Banquier.

AMUNIAS, autre Banquier.

UN TEMOIN.

# PROLOGUE.

MEssieurs, je jure par Bacchus qui m'a élevé & qui me fait venir aujourd'huy devant vous que je vais vous dire franchement tout ce que je pense, ainsi puisse-je vaincre mes rivaux & passer dans vostre esprit pour habile Poëte, comme je suis persuadé que vous estes fort équitables & bons connoisseurs. C'est aussi pour cela, Messieurs, que j'ay voulu vous donner l'estrene de la meilleure de toutes mes Pieces, & de celle que j'ay travaillée avec le plus de soin. Vous savés que dans la premiere Comedie qui portoit ce nom, j'eus le malheur d'estre trahy par des gens qui abuserent de leur autorité pour me ravir le prix qui m'étoit deu. C'est dequoy je me plains aujourd'huy à tous les honnestes gens de parmy vous, pour l'amour desquels seulement je prens la peine de composer. Vous voyés bien, Messieurs, que cette injustice ne m'a point porté à vous

recuser pour Juges, ny à cesser de vous procurer de nouveaux plaisirs; je me souviens encore de l'approbation & des applaudissemens que vous donnâtes à ma premiere Piece sans me connoistre. Comme j'estois alors fort jeune & que les Loix ne permettoient pas que j'élevasse cet enfant sous mon nom, je fus contraint de l'exposer, mais il trouva bien-tost un pere qui le releva, qui vous le presenta, & vous le receûtes favorablement. Depuis ce temps là j'ay toûjours beaucoup esperé de vostre jugement, & je me suis tenu comme assuré de vos suffrages. Aujourd'huy donc, Messieurs, cette nouvelle Piece paroist sur la Scene comme une seconde Electre pour voir si elle trouvera ses anciens amis, elle les reconnoistra bien-tost si elle apperçoit les cheveux de son Oreste. *Mais de peur que mes ennemis ne m'accusent de vouloir vous preocupper en sa faveur*, examinés sa conduite & sa chasteté. Elle ne vient point avec des habits deshonnestes & ridicules pour faire rire les enfans. Elle ne s'amuse point à railler les chauves, elle ne fait point de danses qui choquent la pudeur, elle n'introduit point de Vieillard qui en

prononçant ſes vers frape de ſon baſton tous ceux qu'il rencontre, pour occuper les Spectateurs par ſes méchantes bouffonneries, & les empêcher de prendre garde à ſes railleries fades, & à ſes rencontres inſipides qui ne ſignifient rien. Elle ne vient point comme une Furie avec des flambeaux, elle ne remplit point ce Theatre de cris. Enfin, Meſſieurs, elle paroiſt devant vous en ſe confiant ſur ſa ſeule beauté & ſur ſes beaux vers. Pour moy qui pourrois bien me glorifier de l'avoir faite, je n'en ſuis pas pour cela plus vain; je ne cherche pas non plus à vous tromper en vous preſentant deux ou trois fois la meſme choſe un peu déguiſée; j'eſtale toûjours ſur la Scene non ſeulement de nouveaux ſujets, mais des ſujets qui ne ſe reſſemblent point & qui ſont toûjours également beaux. Vous eſtes témoins, que depuis que j'ay abatu le redoutable Cleon, je ne l'ay plus inſulté; mais depuis qu'Hyperbolus a donné priſe ſur luy, tous nos Poëtes ne ceſſent de le fouler aux pieds, c'eſt toûjours Hyperbolus & ſa mere qui font le ſujet de leurs pieces. Eupolis a porté d'abord ſur le Theatre une Co-

medie intitulée Marica, où il a eu l'inſolence de piller ma Comedie des Chevaliers toute entiere, croyant l'avoir aſſés bien déguiſée en y ajoûtant une Vieille qui mene une danſe deshonneſte, dont il a voulu vous regaler. Encore, Meſſieurs, cette Vieille n'eſt-elle pas de ſon invention, il l'a derobée à Phrynichus. Aprés Eupolis, Hermippus a auſſi joüé Hyperbolus, & tous nos autres Poëtes en ſuite ſe ſont déchaînés contre ce miſerable, mais ils ont toûjours ſuivy les idées & les images que j'ay données dans mes Chevaliers : Je conſens donc, Meſſieurs, que ceux qui rient à leurs Pieces, ne ſe divertiſſent point aux miennes. Cependant je veux bien que vous ſachiés que de me donner vos ſuffrages & de voir cette Comedie avec plaiſir, c'eſt le ſeul moyen qui vous reſte de corriger la faute que vous avés faite, & de donner bonne opinion de vous à la derniere poſterité.

# LES NUEES D'ARISTOPHANE.

## ACTE PREMIER.

### SCENE I.

STREPSIADE, PHIDIPPIDE, DROMON.

STREPSIADE.

HAI, hai, mon Dieu, que les nuits son longues ! le jour ne paroîtra-t'il donc jamais ? Il y a déja long-temps que j'ay oüy le chant du Coq, & mes Valets ronflent encore comme s'il n'estoit que minuit ! Ils n'en usoient pas ainsi autre fois, que maudit soit la guerre, pour mille raisons, mais principalement parce qu'il ne m'est pas permis de châtier ces coquins ! Et ce brave fils que j'ay là s'éveille-t'il plus que les autres ? ne ronfle-t'il pas aussi empaqueté dans une douzaine de couvertures ? Mais voyons un peu si en nous enfonçant aussi dans le lit, nous ne pourrions point ronfler comme eux.... helas il n'y a pas moyen, je me sens déchirer de tous costés. La dé-

pense que je suis obligé de faire, tous ces chevaux qu'il me faut nourrir, tout ce que je dois à cause de ce beau fils, ne me permet pas de fermer l'œil. Et ce n'est pas cela qui le met en peine, il ne pense qu'à ajuster ses cheveux, & à faire des courses de chevaux & de chariots ; c'est-là ce qui luy tient au cœur. Toute la nuit il ne réve qu'à ses chevaux & à sa chevalerie, & moy je meurs de chagrin, car voicy le jour qu'il faut payer les interests. Hola, Dromon, allume ma lampe & me donne mon livre, afin que je compte & que je voye à qui je dois. Douze mines à Pasias. Douze mines à Pasias ! d'où dois-je ces douze mines ? pourquoy les ay-je empruntées ? Ho, je m'en souviens, ce fut quand j'achetay ce cheval. Ah, que je suis malheureux ! que ne me crevay-je plûtost un œil !

Il dit cela en songeant en luy-mesme & avant que d'avoir son livre;

PHIDIPPIDE. *il rêve.*

Ha, Philon, il y a là de la supercherie, gardés vostre rang.

STREPSIADE.

Voila ce qui me tuë. Mesme en dormant il croit courses de chevaux !

PHIDIPPIDE. *il continuë à rêver.*

Combien faut-il que ces chariots de bataille fassent de courses ?

STREPSIADE.

Ma foy tu en fais bien faire à ton pere, des courses ! Mais quelle dette y a-t'il aprés celle de Pasias ! trois mines à Amunias pour des roües de chariot.

PHIDIPPIDE. *il continuë à rêver.*

Fay rouler ce cheval sur le sable & l'emmene au logis.

STREPSIADE.

Eh, ta sotte dépense sera cause qu'il nous me faudra bien-tost sortir du logis, car je suis endetté jusqu'aux oreilles, & au premier jour on viendra tout saisir chez nous.

PHIDIPPIDE.

D'où vient, mon pere, que vous vous tourmentés tant, & que vous n'avés fait toute la nuit que vous tourner de costé & d'autre ?

STREPSIADE.

Ce sont les Sergens qui me causent cette inquietude & qui me chassent de mon lit.

PHIDIPPIDE.

He ne sauriés-vous me laisser dormir ?

STREPSIADE.

Ho bien, dors donc, mais auparavant sache que toutes mes dettes retomberont sur toy. Hai ! que toutes sortes de malheurs puissent arriver à celle qui se mesla de me marier, & de me faire épouser ta mere ! avant cela je vivois à la campagne d'une maniere douce & tranquille, habillé sans façon, & dormant tantost dans un lieu, tantost dans un autre au milieu des ruches, des brebis & du marc des olives. Mais depuis que j'ay esté assés sot pour prendre à la ville une femme dépensiere, delicate & plus glorieuse que la superbe Coisura, enfin la niéce de Megaclés, de ce grand Megaclés, moy qui estois un bon Villageois, je n'ay pas eu un moment de bon temps. Quand je l'eus épousée, je couchois avec elle parfumé de lie & de figues seches, je sentois à pleine bouche la laine des brebis & la bonne odeur des champs ; Elle de son costé ne sentoit

qu'essences precieuses, que coqueterie, que dépense, que festins; Je ne diray pas qu'elle fust oisive, elle travailloit plus que je le voulois, & quelquefois en luy montrant mon manteau, je prenois pretexte de luy dire, mon Dieu, ma femme, vous aimés trop le mestier, je suis content de ce manteau, je n'en veux point d'autre.

DROMON.

Monsieur, nous n'avons plus d'huile dans la lampe.

STREPSIADE.

Ha, coquin, c'est toy qui en es cause, viens icy que je te donne mille coups.

DROMON.

Eh, pourquoy, Monsieur?

STREPSIADE.

Parce que tu mis hier une trop grosse méche qui a beu toute l'huile; Scelerat, tu t'entends avec mon fils pour me ruiner. Quand ce bon fils fut venu au monde, nous eûmes dispute ma femme & moy touchant le nom que nous luy devions donner. Elle ne choisissoit que de grands noms, comme Xantippe, Carippe, Callipide, car elle y vouloit toûjours de la chevalerie. Et moy je voulois que du nom de son grand pere nous l'appellassions Phidonide. Nous fûmes long temps à disputer, mais à la fin nous trouvâmes un milieu, & nous convinmes qu'on prendroit quelque chose du nom de mon pere & quelque chose de ces grands noms, & qu'on l'appelleroit Phidippide. Sa mere luy disoit en le caressant & en le prenant par la main, mon fils, lors que tu seras grand, il faut que tu fasses des courses de chariots

C'est à dire menager.

D'un nom mélé de chevalerie & d'épargne.

& que vêtu de pourpre tu entres triomphant dans la Ville comme ton oncle Megaclés. Moy, je luy disois, mon fils, lors que tu seras grand, il faut que tu menes des Chevres comme ton pere, & que comme luy tu sois vêtu de peaux. Mais il n'a point suivy mes conseils, la maladie des Chevaux l'a emporté & m'a ruiné entierement ; C'est pourquoy toute cette nuit ayant ruminé dans ma teste quel expedient je pourrois trouver. pour sortir des peines où je suis, j'en ay enfin trouvé un infaillible. Ha, si je puis le faire goûter à ce dormeur, me voila trop bien. Mais il faut que je l'éveille tout à l'heure. Comment m'y prendray-je, pour l'éveiller agreablement ? Phidippide, mon fils, mon petit Phidippide.

PHIDIPPIDE.

Que vous plaît-il, mon pere ?

STREPSIADE.

Baise moy, mon fils, & me donne la main.

PHIDIPPIDE.

La voila. Que voulés-vous ?

STREPSIADE.

Dis-moy un peu m'aimes tu ?

PHIDIPPIDE.

Oüy par Neptune le dompteur de chevaux.

STREPSIADE.

Ah, ne me parle jamais de ce Neptune, il est la cause de tous mes maux. Mais, mon fils, s'il est vray que tu m'aimes de tout ton cœur, croy-moy, fait ce que je m'en vais te dire.

PHIDIPPIDE.

Que voulés-vous donc que je fasse ?

STREPSIADE.

Change desormais ta maniere de viure, & apprens les choses que je te diray.

PHIDIPPIDE.

Eh, que voulés-vous que j'apprenne ?

STREPSIADE.

Mais le feras-tu ?

PHIDIPPIDE.

Oüy assurement.

STREPSIADE.

Vien donc icy & regarde. Tien vois-tu cette petite porte, cette méchante petite maison ?

PHIDIPPIDE.

Oüy : hé bien, mon pere, de quoy s'agit-il ?

STREPSIADE.

C'est là l'Observatoire de ces grands Philosophes, de ces ames sages qui prouvent que le Ciel est un four, qui nous environne & que nous en sommes les charbons. Ces gens-là, moyennant quelque argent, enseignent à gagner les causes quelque injustes qu'elles puissent estre.

PHIDIPPIDE.

Qui sont-ils donc ?

STREPSIADE.

Je ne say pas bien leur nom, mais ce sont de fort bonnes gens, qui passent leur vie dans la meditation & qui ont bien des soins dans la teste.

PHIDIPPIDE.

Oh, je vois bien qui vous voulés dire, je les connois, ce sont des miserables, de vrais charlatans ; vous voulés parler de ces

visages pâles, de ces marauds qui marchent nud pieds, & qui ont à leur teste ce diable de Socrate & son bon amy Cairephon.

STREPSIADE.

St, st ; Tay toy, ne dis point de sotises. Mais si tu te soucies tant soit peu des interests de ton pere, mets toy avec eux, & envoye promener tous les chevaux & toute la chevalerie.

PHIDIPPIDE.

Par Bacchus je ne le ferois pas, quand vous me donneriés tous les Faisans de Leogoras.

STREPSIADE.

Va, je t'en prie, mon cher enfant, que j'ayme plus que tout le monde, va te rendre savant auprés d'eux.

PHIDIPPIDE.

Que voulés vous donc que j'apprenne ?

STREPSIADE.

L'on dit qu'ils enseignent deux sortes de moyens, le juste & l'injuste. Que le dernier, quand on s'en sait bien servir, peut faire gagner les plus méchantes causes. Si tu veux donc apprendre ce moyen, je ne payeray pas une obole de toutes les dettes que j'ay faites pour toy.

PHIDIPPIDE.

Je ne puis vous obeïr. Car si j'estois pâle & défait comme ces gens-là, je ne pourrois plus aller avec mes camarades, & je n'oserois seulement les regarder.

STREPSIADE.

Par Ceres tu n'as donc qu'à chercher qui te nourrira, toy, tes chevaux de chariot & tes chevaux de selle, je n'en veux plus en-

tendre parler ; va t'en au diable.

PHIDIPPIDE.

Mais le grand Megaclés ne me souffrira pas sans chevaux. Je m'en vais au logis, je ne me soucie guere de vos menaces.

# ACTE PREMIER

## SCENE II.

STREPSIADE, CENAGORAS.

STREPSIADE.

QUoy que je me sois trompé dans mes esperances, je ne perdray pourtant pas courage ; & aprés avoir invoqué les Dieux, je m'en vais à l'école de ces grands Philosophes, me mettre à estudier les belles choses qu'ils enseignent. Mais, vieux, pesant & sans memoire, comment pourray-je apprendre les plus fines subtilités de toutes ces belles sciences ? Allons, il ne faut pas se desesperer, heurtons à cette porte. Hola, garçon.

CENAGORAS.

Qui est-ce qui heurte là bas ?

STREPSIADE.

Strepsiade fils de Phidon, du Bourg de Cicyne.

CENAGORAS.

Va te promener. Tu es bien grossier & bien

mal appris, de venir sans aucune consideration heurter de toute ta force avec les pieds; tu m'as pensé faire perdre une chose que je ne voudrois oublier pour quoy que ce fust.

STREPSIADE.

Je vous prie de m'excuser, car je suis des champs de bien loin d'icy. Mais dites-moy ce que c'est que je vous ay pensé faire perdre.

CENAGORAS.

Il n'est permis de dire ces choses qu'aux disciples.

STREPSIADE.

Vous n'avés qu'à me les dire sans craindre, car je viens icy pour estre disciple.

CENAGORAS.

Je vais donc te les dire. Mais au moins, prens bien garde, ce ne sont pas de petits mysteres. Tout à l'heure une puce a piqué Cairephon au fourcil, & de là estant sautée sur la teste de Socrate, ce dernier a demandé à Cairephon combien il croyoit que cette petite beste sautoit de ses propres semelles.

STREPSIADE.

Et comment a-t'il pû mesurer cela ?

CENAGORAS.

Fort adroitement. Il a fait fondre de la cire & ayant pris la puce, il luy a trempé les pieds dedans, & lors que cette cire a esté refroidie, la puce s'est trouvé avoir des souliers. On les luy a ostés & par leur moyen on a mesuré sans peine l'espace qu'elle avoit sauté.

STREPSIADE.

Grand Dieu, quelle ſubſtilité d'eſprit!

CENAGORAS.

Tu ſerois bien dans une plus grande admiration, ſi je te diſois une autre belle choſe de Socrate.

STREPSIADE.

Quelle eſt elle, dites la moy je vous en prie.

CENAGORAS.

Cairephon luy ayant demandé ſi c'eſt du derriere ou de la gueule que chantent les Couſins...

STREPSIADE.

Hé bien que luy a-t'il répondu?

CENAGORAS.

Il luy a dit que ce petit animal a l'inteſtin fort eſtroit, & que le vent y paſſant avec violence, il faut de toute neceſſité que le derriere du Couſin faſſe ce bruit.

STREPSIADE.

Le derriere du Couſin eſt donc une trompette? la plaiſante choſe! Oh que celuy qui a fait cette belle découverte eſt heureux! Oh, qu'un accuſé ſe moqueroit bien de ſes Juges avec ces belles connoiſſances!

CENAGORAS.

Il y a quelque temps qu'une Belete luy fit perdre une belle penſée.

STREPSIADE.

Comment, je vous prie?

CENAGORAS.

Comme il obſervoit le cours & la circonference de la Lune, & qu'il avoit la bouche ouverte en regardant le Ciel, cette méchante beſte luy fit ſon ordure dedans du haut du toit.

STREP.

STREPSIADE.

Ah que je suis ravy que cette Belete ait [illegible] ordure dans la bouche de Socrate !

CENAGORAS.

Hier au soir nous n'avions rien pour souper.

STREPSIADE.

Eh bien, quel remede trouva-t'il à cela ?

CENAGORAS.

Aprés avoir courbé une broche, il mit de la poussiere tres-fine sur la table, & prenant un compas, il se mit à faire quelques figures de Geometrie ; Tous les jeunes gens estoient panchés autour de la table, les yeux attachés sur son compas, & pendant qu'il les amusoit par les figures qu'il faisoit de la main droite, de la gauche il tenoit cette broche courbée, avec laquelle il enleva subtilement un manteau qui estoit pendu à la muraille de la Palestre.

STREPSIADE.

Aprés cela admirerons-nous encore le sage Thales ? Ouvrés, ouvrés moy bien vîte cet Observatoire, & me faites voir tout presentement le grand Socrate ; car je meurs d'envie d'aprendre. Mais ouvrés donc. O grand Hercule : quelles bestes sont-ce-là !

CENAGORAS.

Dequoy t'estonnes-tu ? à qui trouves tu donc qu'ils ressemblent ?

STREPSIADE.

Aux prisonniers de guerre que l'on prit à Pylos sur les Lacedemoniens. Mais pourquoy regardent-ils à terre ?

CENAGORAS.

Ils cherchent ce qu'elle a dans son sein.

STREPSIADE.

Ils cherchent donc des ognons. Mon Dieu, mes pauvres gens, ne vous mettés pas en peine je sai où il y en a des plus gros & des meilleurs. Mais que font tous ceux là qui sont tout à fait panchés ?

CENAGORAS.

Ils veulent penetrer jusqu'au plus profond du Tartare.

STREPSIADE.

Et leur derriere, pourquoy regarde-t'il le Ciel ?

CENAGORAS.

Il apprend de luy-même l'Astronomie. Mais entrés, de peur que Socrate ne vous trouve icy.

STREPSIADE.

Ha qu'ils n'entrent pas encore, je vous en prie, qu'ils n'entrent pas ; qu'ils demeurent afin que je leur communique une petite affaire que j'ay.

CENAGORAS.

Mais ils ne peuvent pas demeurer si long-temps à l'air.

STREPSIADE.

Dites moy, au nom de Dieu, ce que c'est que tout cela.

CENAGORAS.

C'est là l'Astronomie.

STREPSIADE.

Et cela ?

CENAGORAS.

La Geometrie.

STREPSIADE.

Et à quoy cela eſt-il bon ?

CENAGORAS.

Meſurer la terre.

STREPSIADE.

Quoy, celle que l'on diſtribuë aprés la victoire ?

CENAGORAS.

Ho non ; toute la terre univerſelle.

STREPSIADE.

Ah, que vous me dites là une choſe dont je ſuis bien aiſe : Quoy, on nous partagera donc toute la terre ? Ha que cette invention ſera d'un grand avantage au peuple.

CENAGORAS.

Tien, voila tout le tour de la terre. Le vois tu ? regarde, voila Athenes.

STREPSIADE.

Que dites-vous-là ! je n'en croy rien, car je n'y remarque point de Juges ſur leurs Tribunaux.

CENAGORAS.

Cela eſt pourtant vray, & voila tout le territoire de l'Attique.

STREPSIADE.

En quel endroit ſont les Cicyniens mes compatriotes.

CENAGORAS.

Les voicy. Et voila l'Eubée. Comme tu vois, cette Iſle eſt d'une tres-grande eſtenduë.

STREPSIADE.

Il eſt vray, mais elle eſt encore d'un plus grand revenu pour la Republique, car Pericles & nous nous en avons doublé les impoſts. Mais où eſt Lacedemone ?

CENAGORAS.

La voila.

STREPSIADE.

Ho, ho ! elle est bien prés de nous ! n'allés pas oublier de l'éloigner bien loin d'icy.

CENAGORAS.

Il n'y a pas moyen.

STREPSIADE.

Tant pis pour vous. Mais dites-moy, un peu qui est celuy que je vois là haut perché dans un pannier?

CENAGORAS.

C'est luy-même.

STREPSIADE.

Qui ? luy-même.

CENAGORAS.

Socrate.

STREPSIADE.

Hola, Socrate. Allés me l'appeller tant que vous pourrés.

CENAGORAS.

Appelle-le toy-même, si tu veux, pour moy, je n'en ay pas le temps.

## ACTE PREMIER.

## SCENE III.

STREPSIADE, SOCRATE.

STREPSIADE.

HOla, Socrate, mon petit Socrate.

SOCRATE.

Que veux tu, chetif mortel ?

STREPSIADE.

Avant toutes choses, je vous prie dites-moy ce que vous faites là.

SOCRATE.

Je me promene dans les airs, & je contemple le Soleil.

STREPSIADE.

Ainsi donc vous méprisés les Dieux quand vous estes dans vostre pannier, mais lors que vous estes à terre, vos pensées ne sont pas si élevées, dites la verité.

SOCRATE.

Il est vray : je n'ay jamais bien penetré comme il faut les choses celestes, que quand j'ay suspendu mon esprit & meslé mes pensées les plus deliées avec l'air le plus subtil. Estant à terre & voulant contempler de là des choses si élevées, il est impossible de faire la moindre découverte, car malgré qu'on en ait, la terre attire à elle tout ce que l'esprit a de subtil & d'épuré. Le Cresson sauvage

fait la même chose à tout ce qui se trouve prés de luy.

STREPSIADE.

Comment ! le Cresson sauvage attire à luy tout ce que l'esprit a de subtil ? venés, descendés, je vous prie, mon pauvre Socrate, venés m'enseigner les choses pourquoy je suis venu icy.

SOCRATE.

Et pourquoy y es tu venu ?

STREPSIADE.

C'est que je veux apprendre la Rhetorique, car je suis accablé de dettes, & furieusement tourmenté par mes creanciers ; tous les jours encore je suis obligé de leur donner des gages.

SOCRATE.

Comment t'es tu endetté comme cela, sans t'en appercevoir ?

STREPSIADE.

C'est une certaine maladie de chevaux qui m'a perdu ; une maladie qui devore tout dans un moment. Apprenés moy donc bien vîte un des deux moyens que vous enseignés, ce moyen avec lequel on fait voir qu'on ne doit rien quelque endetté qu'on puisse estre ; & je vous jure par les Dieux que je vous donneray tout ce que vous souhaiterés.

SOCRATE.

Et par quels Dieux jures tu ? car premierement il faut que tu saches que chez nous vos Dieux ne sont pas de bon aloy.

STREPSIADE.

Comment jurés vous donc ? Est-ce par le fer comme les Bysantins ?

SOCRATE.

Veux tu connoistre les choses celestes parfaitement, veux tu savoir ce qu'elles sont ?

STREPSIADE.

Oüy, par Jupiter, si tant est qu'il y en a un.

SOCRATE.

Veux tu avoir quelque entretien avec les Nuées, nos Deesses ?

STREPSIADE.

Oüy assurement, j'en seray ravy.

SOCRATE.

O bien assiez toy sur ce lit sacré.

STREPSIADE.

M'y voila assis.

SOCRATE.

Prens cette couronne.

STREPSIADE.

Eh, mon Dieu, Socrate, à quoy faire prendray-je une couronne ? n'allés pas me sacrifier comme Athamas.

SOCRATE.

Non, non, n'aye point de peur ; nous en usons toûjours ainsi avec ceux que nous initions à nos mysteres.

STREPSIADE.

Mais quel bien me reviendra-t'il de tout cela ?

SOCRATE.

Tu seras plus rompu dans les affaires que les plus vieux routiers, demeure là seulement.

STREPSIADE.

Parbleu vous avés raison, si cela continuë je seray bien-tost plus brisé & plus moulu que je ne voudrois.

SOCRATE.

Bon homme, il faut se tenir dans un silence religieux, & écouter attentivement ma priere. Air infiny dont l'immensité ne peut estre mesurée, grand Roy qui tenés la terre suspenduë, & qui l'environnés de tous co[stés]. Vous, Ciel lumineux, & vous venerables Deesses, grandes Nuées, redoutables Meres des tonnerres, vous dont l'activité est infatigable, levés-vous, apparoissés à un homme qui veut estre un de vos disciples.

STREPSIADE.

Non pas encore, non pas encore, s'il vous plaist, il faut auparavant que j'aye mis mon manteau en double sur ma teste, afin que je ne sois pas moüillé. Que je suis malheureux de n'avoir pas apporté de chez moy de quoy me couvrir.

SOCRATE.

Venés donc bien vîte, grandes Nuées, faites vous voir à cet homme, soit que vous soyés sur les sommets glacés du divin Olympe, soit que vous dansiés avec les Nymphes dans les Jardins de l'Ocean vostre pere, ou que vous puisiés de l'eau avec vos urnes d'or aux embouchures du Nil. Soit enfin que vous soyés aux Palus Meotides ou sur le haut du Mimas que la neige couvre toûjours, écoutés mes prieres, & recevés favorablement nos sacrifices.

ACTE

# ACTE PREMIER.

## SCENE IV.

CHOEUR DE NUE'ES, SOCRATE, STREPSIADE.

LE CHOEUR.

ALlons, mes compagnes, faisons nous voir, grandes Nuées, eternelles Divinités, qui par la legereté & par la liquidité de vos corps, sortés du sein de l'Ocean nostre pere, & vous élevés au dessus des sombres sommets des montagnes, pour voir de là les Promontoires les plus éloignés, les tresors des campagnes, le cours bruyant des fleuves, l'estenduë de la Terre, & la vaste & orageuse Mer. Le grand Oeil du monde qui en achevant tous les jours sa carriere, la recommence sans le lasser, brille d'une éclatante lumiere, éloignés donc les nuages obscurs qui vous environnent, & faites voir en terre vos corps immortels & lumineux. Ode.

SOCRATE.

Tres-venerables Nüées, vous avés manifestement oüy mes prieres. Et toy, as tu entendu la voix divine au travers des tonnerres ?

STREPSIADE.

Oüy, je vous revere, grandes Deesses ;

& je suis si épouvanté du bruit que vous venés de faire entendre, que je ne puis m'empêcher de tonner aussi de mon costé. Je sai bien que c'est manquer de respect, mais dans la frayeur où je suis le moyen de s'en empêcher ?

SOCRATE.

Ne raille pas, & ne va pas faire comme ces miserables Comiques qui se barboüillent le visage avec de la lie, mais donne à ces Deesses des marques de veneration, car elles prennent un singulier plaisir aux loüanges.

LE CHOEUR.

Antode. Allons, grandes Nuées, Meres des tempestes & des pluyes ; allons dans le païs fertile de Pallas, allons voir l'agreable séjour de Cecrops : C'est là qu'il y a des Mysteres sacrés qu'on ne doit pas divulguer, c'est-là qu'on voit la Maison sacrée où se celebrent les saintes Ceremonies : c'est là que l'on offre de si beaux presens aux Dieux du Ciel ; c'est là qu'on voit des Temples superbes & une infinité d'augustes statuës, c'est-là que l'on trouve toûjours un accés facile auprés des Immortels ; c'est-là enfin que les Autels sont couverts de fleurs, & qu'en tout temps on fait des sacrifices & des festins. Là, si-tost que le Printemps commence à paroistre, on celebre la feste de Bacchus, pendant laquelle les danses ne cessent point, & l'air retentit toûjours du son éclatant des flûtes & des cymbales.

STREPSIADE.

Au nom de Dieu, Socrate, je vous prie de me dire qui sont ces femmes qui viennent de dire ces belles choses, sont-ce quelques Heroïnes ?

SOCRATE.

Non, ce sont les Nuées celestes, les grandes Divinités des paresseux ; ce sont elles qui nous donnent des connoissances, de l'esprit, de l'éloquence, qui nous enseignent les choses prodigieuses que nous disons ; toutes ces grandes circonlocutions, ces Paradoxes, & tout ce que nous inventons d'incroyable & de surprenant.

STREPSIADE.

Je n'ay pas eu plûtost entendu leur voix que mon cœur en a tressailly de joye. Je brûle déja d'impatience d'apprendre les argumens les plus subtils, de philosopher sur un pié de mouche, de raisonner sur la fumée, d'opposer raisonnement à raisonnement, & de contredire à tout. Je souhaite donc passionnement de voir ces Deesses, s'il est possible.

SOCRATE.

Regarde de ce costé cy, vers le mont Parnete, car je voy ces Deesses qui s'avancent tout doucement.

STREPSIADE.

Où, je vous prie ? montrés-les moy.

SOCRATE.

En voila une grande troupe ; elles viennent de costé par ces fondrieres & par ces forests.

STREPSIADE.

Qu'est-ce donc que cecy, d'où vient que je ne les voy pas ?

SOCRATE.

Tien : les voila tout au bout.

STREPSIADE.

Presentement à peine je commence à les voir.

SOCRATE.

Tu ne faurois pas manquer de les voir fort bien, à moins que tu ne fois aveugle.

STREPSIADE.

Oüy fans doute je les voi prefentement, car déja elles rempliffent tous ces lieux, grandes & venerables Deeffes!

SOCRATE.

Tu ne les connoiffois donc pas?

STREPSIADE.

Non, je vous jure, je croyois que c'estoit fimplement du broüillard, de la rofée & de l'obfcurité.

SOCRATE.

Tu ne favois donc pas qu'elles nourriffent les Sophiftes, les Devins, les Medecins, les Effeminés, les Corrupteurs de la Mufique, ces Difeurs de grands mots qui ne fignifient rien. En un mot les Poëtes Dityrambiques qui ne font des vers qu'à la loüange de ces Deeffes.

STREPSIADE.

C'eft donc pour cela qu'ils ont dit tant de belles chofes; par exemple; *que les Nuées font des montagnes mouvantes portées par les vents: que ce font des oyfeaux de proye aëriens & liquides qui planent dans les airs.* C'eft pour cela encore qu'ils ont dit: *Les pluyes des eaux des humides Nuées.* Auffi pour les recompenfer de ces belles expreffions, elles leur font manger d'excellentes grives & le meilleur poiffon.

SOCRATE.

Cela n'eft-il pas jufte?

STREPSIADE.

Mais dites-moy je vous prie; fi elles font

véritablement des Nuées, pourquoy ressemblent elles à des femmes, car ce n'en sont pas pourtant ?

SOCRATE.

Que sont-elles donc ?

STREPSIADE.

Je ne sai pas bien : je trouve qu'elles ressemblent à de gros flocons de laine qui votent en l'air ; mais à des femmes, ma foy je ne trouve pas qu'elles en ayent la moindre chose. Elles ont pourtant des nez.

SOCRATE.

Répons un peu à ce que je vais te demander.

STREPSIADE.

Demandés vîte.

SOCRATE.

En regardant le Ciel n'as-tu jamais vû de Nuée ressembler à un Centaure, à un Leopard, à un Loup ou à un Taureau ?

STREPSIADE.

Je l'ay vû mille fois ; hé bien qu'est-ce que cela dit ?

SOCRATE.

Elles prennent toutes les formes qu'elles veulent. Si elles voyent quelqu'un de ces Sauvages à grands cheveux & à poitrine veluë, comme le fils de Xenophante ; aussitost pour se moquer de sa fureur, elles prennent la figure de Centaures.

STREPSIADE.

Et lors qu'elles voyent Simon qui a tant volé le public, que font-elles ?

SOCRATE.

D'abord pour faire voir le naturel du personnage, elles se transforment en Loups.

STREPSIADE.

Ho, ho, c'est donc pourquoy hier elles n'eurent pas plûtost apperceu Cleonyme, qu'aussi tost elles devinrent Cerfs.

SOCRATE.

Et presentement tiens, vois tu? parce qu'elles voyent Clisthene, elles se sont metamorphosées en femmes.

STREPSIADE.

Bon jour, grandes Deesses, je vous saluë, & si vous avés jamais rompu le silence pour quelque mortel, je vous conjure de m'accorder la mesme grace, & de me faire entendre vostre voix.

LE CHOEUR.

Bon jour, Vieillard, qui es au monde depuis si long-temps, Vieillard qui pourchasses la Sagesse ; Et toy, qui est le maître des plus subtiles bagatelles, dis nous les choses dont tu as besoin, car de tous les Sophistes qui discourent des Meteores, il n'y a que Prodicus & toy que nous souhaitions d'obliger ; Prodicus à cause de sa grande sagesse & de ses belles connoissances, & toy, parce que tu marches dans les ruës d'un air superbe & majestueux en jettant les yeux de costé & d'autre, que tu souffres beaucoup à marcher nuds pieds, & que tu nous regardes avec respect.

STREPSIADE.

Grand Dieu, quelle voix ! qu'elle est sainte, qu'elle est venerable, qu'elle est prodigieuse !

SOCRATE.

Ce sont là les seules Deesses ; tout le reste n'est que sotise.

STREPSIADE.

Mais ce Jupiter Olympien, dites-moy, je vous prie, n'est-il pas Dieu aussi ?

SOCRATE.

Quel Jupiter ? ne dy pas ces impertinences, il n'y a point de Jupiter.

STREPSIADE.

Que dites-vous-là ? qui fait donc pleuvoir ? enseignés-moy cela avant toutes choses.

SOCRATE.

Ce sont ces Deesses, & je te le prouveray par bonnes raisons. Dy-moy un peu ; qui a jamais vû de la pluye sans nuées ? si c'étoit ce Dieu qui fit pleuvoir, il faudroit qu'il le fit pendant un temps clair & serein.

STREPSIADE.

Vous avés bien touché ce point ; avant que de vous avoir entendu, je croyois lors qu'il pleuvoit, que c'estoit Jupiter qui pissoit dans un crible. Mais dites moy, qui est-ce qui tonne ? c'est une chose qui m'épouvante terriblement.

SOCRATE.

Ce sont les Nuées qui font ce bruit là en se roulant.

STREPSIADE.

Hé de quelle maniere, vous qui estes si savant ?

SOCRATE.

Lors qu'elles sont pleines d'eau, & que suspenduës dans les airs elles ne peuvent plus soûtenir leur poids, il faut necessairement qu'elles tombent les unes sur les autres & qu'elles crevent. C'est ce choc qui fait le bruit que nous entendons.

STREPSIADE.

Mais qui les contraint de tomber ainsi & de crever, n'est-ce pas Jupiter ?

SOCRATE.

Nullement ; c'est Tourbillon.

STREPSIADE.

Parbleu ce Dieu Tourbillon m'estoit inconnu ! Quoy, il n'y a point de Jupiter, & c'est Tourbillon qui regne en sa place ? Mais vous ne m'avés pas encore enseigné ce que c'est que tout ce tintamarre, ce tonnerre.

SOCRATE.

Tu n'as pas compris ce que je t'ay dit. Je dis que les Nuées estant pleines d'eau, & tombant les unes sur les autres, elles font ce fracas à cause de leur *condensité.*

STREPSIADE.

Le moyen de croire cela ?

SOCRATE.

Je vais te le faire comprendre par toy-mesme. Pendant la feste des Panathenéés quand tu as mangé tout ton sou, & que ton ventre commence à broüiller, tout d'un coup ne fait-il pas certains tonnerres ?

STREPSIADE.

Ho oüy, par Apollon, & de terribles ; la viande dont il est remply fait un tintamarre épouvantable, & tout de mesme que le tonnerre. D'abord sans faire semblant de rien il tonne un coup, aprés cela deux, ensuite, lors que je veux chasser ce qui cause cet orage, tout d'un coup il redouble d'une impetuosité surprenante, tout comme ces Deesses.

SOCRATE.

Et bien, considere donc un peu, si ton ventre qui est si petit, fait tant de bruit, combien l'air, dont l'estenduë est immense, doit-il tonner terriblement? * Enfin tu vois bien que le bruit que fait ton ventre & celuy que fait le tonnerre ce n'est qu'une mesme chose, & qu'il n'y a de difference que du plus au moins.

* Le Grec ne dit pas cela, & on ne sauroit le traduire en nostre langue.

STREPSIADE.

Mais je vous prie de me dire d'où vient la foudre que nous voyons toute en feu, qui nous brûle quand nous en sommes frapés, & qui quelquefois ne fait que nous toucher legerement? car il me semble que c'est manifestement Jupiter qui la lance sur les impies & sur les parjures.

SOCRATE.

Hé le sot extravagant, tu es bien de l'autre monde, va. Si Jupiter lançoit la foudre sur les impies & sur les parjures, comment n'auroit-il pas déja mis en cendre Simon, Cleonyme, & Theorus? au contraire c'est sur les propres Temples de ce Dieu que la foudre tombe le plus souvent, sur le sacré Promontoire de Suniom, ou sur les plus hauts chênes. Hé pourquoy cela, car un chêne n'est ny impie ny parjure?

STREPSIADE.

Je ne sai pas, & il me semble que ce que vous dites est bien vrai-semblable. Mais qu'est-ce que c'est donc que la foudre?

SOCRATE.

Quand un vent sec s'est enfermé dans les nuées, il les enfle comme une vessie, ensuite les rompant par sa vehemence, il en sort

avec impetuosité, & il s'enflame de luy-même par sa propre agitation.

STREPSIADE.

Par ma foy j'ay fait sans y penser l'experience de ce que vous dites-là ; une fois pendant la fête de Jupiter je faisois griller des ventres de Victimes pour toute ma parenté, & les ayant mis sur le feu sans les ouvrir, tout d'un coup le vent qui estoit dedans s'échauffe, les créve, me soufle aux yeux, & me brûle tout le visage.

SOCRATE.

Toy qui desires d'aquerir avec nous les sciences & la sagesse, ô que tu seras heureux entre tous les Atheniens & tous les Grecs, si tu as de la memoire & de l'application, & que tu puisses supporter le travail ; si tu ne te lasses point ny en demeurant debout ny en marchant ; si tu peux soufrir le froid & le chaud ; si tu ne te soucies point de dîner ; si tu t'abstiens de vin, de tous les exercices du corps, & de toutes les autres folies du monde ; enfin si tu es bien persuadé, comme le doit être un homme d'esprit, qu'il n'y a rien de plus beau que de vaincre ses ennemis par la force de son éloquence.

STREPSIADE.

Si vous cherchés quelqu'un qui ait de la fermeté d'ame, de la patience à supporter la peine & le travail, & qui sache vivre d'épargne, ne vous mettés pas en peine, vous avés trouvé vostre homme, il n'y a rien que vous ne puissiés faire de moy, si vous vouliés vous servir de mon dos comme d'une enclume, j'y consentirois volontiers.

SOCRATE.

Tu ne croiras donc plus desormais qu'il y ait d'autres Dieux que ceux que nous reconnoissons, à savoir le Chaos, les Nuées & l'Eloquence.

STREPSIADE.

Non sans doute, & je pourrois trouver tous les autres Dieux dans mon chemin, que je ne leur parlerois pas seulement, que je ne leur ferois pas de sacrifice, pas la moindre petite libation, & que je ne leur offrirois pas un grain d'encens.

LE CHOEUR.

Cela estant, dy nous donc hardiment ce que tu desires de nous, car si tu nous honores, si tu nous admires, & si tu cherches à devenir habile homme, nous ne te refuserons rien.

STREPSIADE.

Grandes Déesses, accordés moy donc tout presentement une petite bagatelle que je vais vous demander, faites que je passe de cent lieuës tous les Grecs en éloquence.

LE CHOEUR.

Nous t'accordons ce que tu nous demandes, desormais il n'y aura point dans Athenes d'Orateur qui plaide comme toy les plus grandes causes.

STREPSIADE.

Oh, point du tout, je vous en prie, ce n'est pas ce que je cherche que de plaider les plus grandes causes, tout ce que je vous demande, c'est qu'en ce qui me regarde je puisse corrompre le droit & éviter de payer mes creanciers.

LE CHOEUR.

Tu ne souhaites pas grand'chose, tu seras satisfait, laisse toy donc conduire sans crainte à nos Ministres & leur obéï.

STREPSIADE.

Je feray ce que vous me commandés, car la necessité me presse, & cela, à cause de tous ces chevaux que j'ay achetés, & de ce beau mariage qui m'a ruiné absolument.

# ACTE PREMIER.

## SCENE V.

STREPSIADE.

PResentement qu'ils fassent de moy tout ce qu'ils voudront, je m'abandonne à eux, qu'ils frapent sur mon corps tant qu'il leur plaira, qu'ils me fassent jeûner, soufrir la soif, qu'ils ne m'habillent que de haillons, que je gele de froid, qu'on m'écorche depuis la tête jusqu'aux piés, je feray content, pourvû que je ne paye point mes dettes. Et si ceux que je rencontreray dans la ruë, s'avisent de me chanter poüilles & de m'appeller insolent, babillard, effronté, impudent, infame, menteur, repertoire de vieilles rubriques, vieux renard, scelerat, hypocrite, coquin, pendard, impie, pernicieux, vieux vilain; j'entendray toutes ces injures avec le plus grand plaisir du monde, & je ne feray que m'en moquer; cela vaut bien mieux que de payer ses dettes.

# ACTE PREMIER.

## SCENE VI.

### SOCRATE, STREPSIADE, LE CHOEUR.

SOCRATE.

CEt homme a l'esprit fort, & capable des plus grandes choses. Ce n'est pas un paresseux, il est toûjours prest à travailler; sache donc qu'en apprenant de moy ce que tu desires, tu acquerras entre les hommes une gloire qui t'élevera jusques au Ciel.

STREPSIADE.

Que m'arrivera-t il donc?

SOCRATE.

Tu passeras le reste de tes jours avec moy, & tu meneras une vie qui donnera de la jalousie à tous les hommes.

STREPSIADE.

Dites moy donc, je vous prie, quand verray-je cela?

SOCRATE.

Tu auras tous les jours à ta porte une foule de gens qui viendront pour s'entretenir avec toy, & pour te consulter sur des affaires embarassées & cela te vaudra beaucoup.

LE CHOEUR.

Mais commence donc à donner à ce bon-homme une leçon des choses que tu veux

luy enſeigner. Sonde ſon eſprit, & voy dequoy il eſt capable.

SOCRATE.

Oça, dy moy un peu ton humeur, afin que connoiſſant bien ce que tu es, je voye de quelles nouvelles machines je me dois ſervir.

STREPSIADE.

Que voulés vous donc dire avec vos machines, eſt-ce que vous avez deſſein de me prendre d'aſſaut?

SOCRATE.

Non, mais je veux t'interroger un peu, & voir ſi tu as de la memoire.

STREPSIADE.

C'eſt ſelon, parbleu; ſi quelqu'un me doit, je m'en ſouviens fort bien; mais ſi je dois à quelqu'un, j'ay la plus méchante memoire du monde.

SOCRATE.

As tu quelque diſpoſition naturelle à l'éloquence?

STREPSIADE.

A l'éloquence? point du tout; mais je ſuis porté naturellement à tromper.

SOCRATE.

Comment pourras tu donc apprendre?

STREPSIADE.

Ne vous mettés pas en peine.

SOCRATE.

O bien, lorſque je te parleray des choſes ſublimes, emporte les dés la premiere leçon.

STREPSIADE.

Comment, eſt-ce que je goberay la ſcience comme un chien gobe un morceau de viande?

SOCRATE.

Voila un homme bien groſſier & bien ignorant ; bon homme, j'apprehende que tu n'ayes beſoin de quelques coups de foüet. Voyons un peu, que ferois tu ſi on te batoit ?

STREPSIADE.

Je ſerois batu : mais aprés avoir ſoufert quelque temps, je prendrois des témoins, & tout d'un coup je ferois venir les gens devant le Juge.

SOCRATE.

Allons, mets bas le manteau tout preſentement.

STREPSIADE.

Quel mal ay-je fait ?

SOCRATE.

Aucun, mais c'eſt la coûtume d'entrer tout nud.

STREPSIADE.

Mais vous pouvés voir ſous mon manteau ſi j'y cache quelque choſe ; je ne ſuis point venu pour foüiller dans voſtre maiſon & pour y chercher quelque vol.

SOCRATE.

Mon Dieu ôte-le, à quoy bon tant de badineries ?

STREPSIADE.

Dites moy donc, je vous prie, ſi je ſuis diligent & que j'aye de l'inclination à apprendre, auquel de vos diſciples reſſembleray-je ?

SOCRATE.

Tu reſſembleras tout-à-fait à Cairephon.

STREPSIADE.

Ah, malheureux que je ſuis ! je ſeray donc comme un mort ?

SOCRATE.

Non, non, tay-toy, ſuy moy ſeulement tout à l'heure, depêche, allons haſte toy.

STREPSIADE.

Donnez-moy donc premierement un gâteau au miel. O que j'ay de peur en entrant là dedans ! il me semble que je descends dans l'antre de Trophonius.

SOCRATE.

Marche, pourquoy t'arrestes-tu à cette porte ?

LE CHOEUR.

Entre. Tu dois tout esperer de ton courage. Que toutes sortes de prosperités arrivent à ce bon-homme, qui bien que courbé sous le faix des années a pourtant encore la force de se donner aux sciences, & de s'appliquer à des choses qui demandent toute la vivacité & toute la vigueur de la jeunesse.

*Fin du premier Acte.*

---

## INTERMEDE.

### LE CHOEUR.

*ODE, STROPHE.*

J'Implore pour ce Chœur la protection du grand Jupiter, qui est le Roy de tous les Immortels, & celle du terrible Dieu qui porte le Trident, & qui du moindre coup en ébranle la terre & la mer d'une maniere si épouvantable. Je la demande aussi à l'Air nostre illustre & venerable Pere, de qui toutes les creatures tiennent la vie ; enfin j'invoque le Dieu qui de ses rayons remplit tout ce vaste Univers, & dont le pouvoir est reconnu des Dieux & des hommes.

AUX

## AUX SPECTATEURS.

Sages Spectateurs, écoutez attentivement ce que nous avons à vous dire : nous sommes icy devant vous pour nous plaindre de l'injustice que vous nous faites. Vostre Ville a receu plus de bien de nous que de tous les autres Dieux ensemble, cependant nous sommes les seules Divinités à qui vous n'offrés ny sacrifices, ny libations, vous savez bien que c'est nous qui avons soin de vous, & qui veillons toûjours pour vostre conservation. Lorsque vous vous disposés mal à propos & à contretemps à vous mettre en campagne pour aller attaquer vos ennemis, aussitost nous tonnons, & nous envoyons la pluye. En effet lorsque vous prîtes pour vostre General cet ennemis des Dieux, ce Corroyeur Paphlagon, nous fronçâmes le sourcil, & nous vous donnâmes des marques de nostre indignation. Le tonnerre sortit avec violence du milieu des éclairs, la Lune quita son chemin ordinaire, & le Soleil retira à luy son flambeau, & dit qu'il cesseroit de vous éclairer, si Cleon estoit à la teste de vos troupes. Cependant vous ne laissâtes pas de l'élire. On a donc raison d'assurer que les mauvais conseils regnent dans cette Ville, mais que toutes les fautes que vous faites, les Dieux ont soin de les faire tourner à bien. Nous allons vous enseigner ce que vous devez faire pour corriger la derniere. Prenés ce voleur de Cleon, & aprés l'avoir convaincu de rapine & de peculat, faites luy soufrir les supplices qu'il merite. Par ce moyen vous

redeviendrés comme vous êtiés auparavant, vos fautes mesme vous seront avantageuses & tout vous prosperera.

---

## ANTISTROPHE ET ANTODE.

### LE CHOEUR.

VEnés, grand Apollon, qui êtes adoré sur les hauts sommets de la montagne de Cynthos. Et vous, Diane, qui avés dans Ephese un Temple saint & magnifique, où vous êtes servie par les filles des Lydiens venés. Venés aussi Déesse tutelaire des Atheniens, Pallas, qui vous servés avec tant d'adresse de vostre Egide. Et vous qui presidés sur le sacré Parnasse, & qui avec des flambeaux allumés celebrés de nuit vos festes, suivy d'une multitude innombrable de femmes de Delphes, qui toutes saisies de fureur dansent autour de vous, enjoüé Bacchus, faites nous sentir les effets de vostre protection.

### AUX SPECTATEURS.

En venant icy nous avons trouvé sur nostre chemin la Lune qui aprés nous avoir chargées de saluër de sa part les Atheniens & leurs Alliés, nous a dit qu'elle est fort en colere des injures qu'elle reçoit tous les jours, nonobstant les graces dont elle vous comble. Premierement elle vous épargne tous les mois plus de demy douzaine de flambeaux, car le soir en sortant chacun dit à son valet, n'achete pas de flambeau, la Lune

éclaire. Elle ajoûte qu'elle vous fait encore mille autres biens. Vous êtes pourtant si ingrats, que vous n'obſervés point du tout les jours, & que vous les laiſſés aller confuſement & ſans ordre. Cela jette cette pauvre Déeſſe dans une peine que vous ne ſauriés vous imaginer, car toutes les fois que les Dieux ſe voyent trompés, & que vous ne leur donnés ny les feſtes ny les ſacrifices qu'ils attendoient, ſelon l'ordre du Calendrier, ils ne ſont pas plûtoſt de retour au Ciel, qu'ils luy font un bruit épouvantable; ils la querellent & ils la menacent de la chaſſer. C'eſt auſſi veritablement une choſe horrible; les jours que vous devriés faire des ſacrifices, vous mettés les criminels à la queſtion, & vous vous amuſés à rendre juſtice. Et d'un autre côté pendant que nous autres Dieux celebrons des jeûnes, & que nous pleurons la mort de Memnon ou de Sarpadon, ce ſont juſtement ces jours-là que vous vous réjouïſſés, & que vous faites vos libations & vos ſacrifices. C'eſt par cette raiſon qu'Hyperbolus ayant eſté creé cette année Controlleur general des Sacrifices, nous luy avons ôté ſa couronne, pour luy apprendre qu'il faut regler les jours ſelon le cours de la Lune.

# ACTE SECOND.

## SCENE I.

SOCRATE, STREPSIADE.

SOCRATE.

NOn, je jure par la Respiration, par le Chaos & par l'Air, qui sont les seules Divinités, je n'ay de ma vie veu un homme si grossier, si stupide, si sot & si oublieux : les bagatelles les plus simples & les plus communes qu'on luy enseigne il les oublie sur l'heure même. Je ne laisseray pas de l'appeller encore, & de le faire venir icy. Strepsiade, viens, & apporte ton petit lit.

STREPSIADE.

Oui qui le pourroit ? la garnison qui est dedans ne me le permet pas.

SOCRATE.

Depêche, mets le là, & prens bien garde à ce que je te vais dire.

STREPSIADE.

Me voicy prest.

SOCRATE.

O ça, par où veux-tu commencer, & que veux-tu apprendre, parle : t'enseignera-t-on à connoître les mesures ou les vers, ou l'harmonie & la cadence ?

STREPSIADE.

O parbleu les mesures, sans difficulté

car hier un marchand de farine me trompa de deux boisseaux.

SOCRATE.

Ce n'est pas ce que je te demande ; je veux savoir quelle mesure te paroît la plus belle, celle de trois ou celle de quatre ?

STREPSIADE.

Je n'en trouve pas de plus belle que le minot.

SOCRATE.

Ce n'est pas me répondre.

STREPSIADE.

Ce n'est pas vous répondre ? voulés vous donc parier que le minot, & ce que vous appellés mesure de quatre, ne sont qu'une même chose.

SOCRATE.

Va te faire pendre, que tu es dur & grossier ! mais peut-être apprendras-tu plûtost l'harmonie & la cadence.

STREPSIADE.

Et que me serviroient cette harmonie & cette cadence, feront-elles venir l'eau au moulin ?

SOCRATE.

Elles te rendront agreable en compagnie, & tu sauras ce que c'est que la mesure qui va par pyrriques, & celle qui marche par dactyles.

STREPSIADE.

Vraiment ouï, c'est bien ce que je cherche que d'être agreable en compagnie. Non, non je ne me soucie ny de pyrriques ny de dactyles.

SOCRATE.

Que tu es grossier !

STREPSIADE.

Mais, pauvre homme ! je ne veux rien apprendre de tout cela.

SOCRATE.

Que veux tu donc apprendre ?

STREPSIADE.

Le moyen de rendre bonne la plus méchante cause du monde, & de faire voir que le noir est blanc.

SOCRATE.

Mais il faut que tu apprennes bien d'autres choses auparavant, & que tu connoisses tous les animaux, pour savoir quels sont veritablement les mâles.

STREPSIADE.

S'il ne faut que cela, la vache est à nous. Est-ce que je ne connois pas les mâles, vous me prenés donc pour un fou ? tenés, voicy des mâles ; un Belier, un Bouc, un Taureau, un Chien, un Merle.

SOCRATE.

Et la femelle du Merle, comment l'appelles-tu ?

STREPSIADE.

Un Merle encore.

SOCRATE.

Voila-t-il pas la sotise. Tu donnes donc un même nom au mâle & à la femelle ?

STREPSIADE.

Comment ?

SOCRATE.

Comment ? un Merle & un Merle.

STREPSIADE.

Oui sans doute. Eh comment faut-il donc que je l'appelle ?

SOCRATE.

Une Merlesse, sot; & le mâle un Merle.

STREPSIADE.

Une Merlesse! par le Chaos il a raison. Une Merlesse? pour ce seul mot là que vous m'avez enseigné je vous donneray de la farine pour emplir le huche.

SOCRATE.

Ne voila-t-il pas encore. Le huche! tu fais un mâle d'une femelle.

STREPSIADE.

Comment fais je un mâle d'une femelle, en disant le huche?

SOCRATE.

C'est comme si tu disois Monsieur Cleonyme.

STREPSIADE.

Comment?

SOCRATE.

C'est que huche & Cleonyme sont de même genre.

STREPSIADE.

Comment est-ce donc qu'il faut dire?

SOCRATE.

La huche, sot.

STREPSIADE.

Ah j'entens la huche de feminin; c'est bien dit. La huche? comme Cleonyme.

SOCRATE.

Il faut encore que tu saches les genres des noms, pour connoître les noms d'homme, & les noms de femme.

STREPSIADE.

Je connois fort bien quels sont les noms de femme.

SOCRATE.

Dy les donc.

STREPSIADE.

Lucilla, Philinna, Clitagora, Demetria.

SOCRATE.

Et les noms d'homme.

STREPSIADE.

Je vous en diray mille. Philoxene, Melesias, Amynias.

SOCRATE.

L'impertinent! ce ne sont pas là des noms d'homme.

STREPSIADE.

Non!

SOCRATE.

Non, & pour te le faire voir: Est-ce qu'Amynias a jamais passé pour un homme?

STREPSIADE.

Non ma foy quand j'y pense; aussi que ne va-t-il a l'armée. Mais pourquoy m'amuser à apprendre ce que nous savons tous?

SOCRATE.

Tu ne sais ce que tu dis. Mais couche toy-là.

STREPSIADE.

Pourquoy faire?

SOCRATE.

Pour songer un peu à tes affaires, & pour mediter.

STREPSIADE.

Ah, s'il faut que je sois couché pour mediter, je vous prie que je me couche à terre.

SOCRATE.

Non, te dis-je, il faut être couché sur son lit.

STREP.

# ACTE TROISIE'ME.

## SCENE III.

### LA JUSTICE, L'INJUSTICE, LE CHOEUR.

### LA JUSTICE.

JE vais faire voir ce que c'estoit que l'ancienne discipline pendant que j'estois florissante, que j'avois la liberté d'enseigner la temperance, & que j'estois soûtenuë par les Loix. Premierement il ne falloit pas qu'on entendît seulement soufler un jeune homme. Tous les matins les jeunes gens d'un même quartier alloient ensemble chez le Maître de Musique, ils marchoient avec une sage contenance par les ruës, vêtus fort legerement, quand mesme il auroit neigé en abondance. Chez le Maistre, ils êtoient assis modestement, separés les uns des autres, & sans se toucher. Ils apprenoient à chanter d'une voix forte, ou l'Hymne de la grande & redoutable Pallas, ou quelqu'autre Cantique de cette nature, s'attachans à la Musique mâle & courageuse de leur païs, sans rien changer aux tons qui leur avoient esté laissés par leurs peres. Si quelqu'un se fut avisé de mignarder sa voix & de chanter d'un ton effeminé, comme ceux qui chantent aujourd'huy les Airs de Phrynis, on le châtioit sur l'heure,

comme un homme qui corrompoit & qui perdoit la Musique. Vous n'en eussiés pas veu un seul qui eût osé commettre la moindre immodestie, ny découvrir le moins du monde ce que l'honnêteté ordonne de cacher; ils estoient si scrupuleux sur tout ce qui regarde la pudeur, qu'en se levant de leur place ils n'oublioient jamais de balier l'endroit où ils avoient esté assis. Il n'y en avoit aucun qui fît le doucereux, ny qui se deshonorât par des regards illicites. On ne leur permettoit pas de manger des choses qui auroient pû changer leur temperament, & diminuer cette modestie. Les raves estoient bannies de leurs repas. L'anis & le percil de Macedoine, qui sont propres aux vieillards, leur estoient deffendus, & ils ne savoient ce que c'estoit que des ragouts & des friandises. Ils estoient assis à table avec gravité, & l'on ne soufroit pas qu'ils fussent dans une posture indecente, & qu'ils eussent un pied tantost dessus, tantost dessous.

L'INJUSTICE.

Tout ce que tu dis-là est bien ancien; celà estoit bon au temps jadis, que l'on portoit des cigales d'or sur les cheveux.

LA JUSTICE.

C'est pourtant cette mesme discipline qui forma sous moy ces grands hommes qui se signalerent à la bataille de Marathon; mais toy, tu enseignes aujourd'huy aux jeunes gens à se charger de je ne sai combien d'habits, & à vivre dans la molesse; de sorte qu'aux Panathenées je suis en fureur de voir qu'ils n'ont pas la force de tenir leur bouclier, & qu'ils dansent d'une maniere si lâche la

danse de la grande Pallas. C'est pourquoy, mon enfant, choisi moy sans balancer, & tu apprendras à haïr le barreau, à n'aller plus chez les Baigneurs, à avoir horreur des choses deshonnêtes, à ne pouvoir soufrir les affronts, à te lever devant les Vieillards, à ne donner jamais de chagrin à ceux de qui tu tiens la vie, à ne faire absolument rien de honteux, car tu dois être un exemple parfait de pudeur & de modestie; tu apprendras encore à n'aller jamais voir les danseuses, de peur qu'en séduisant tes yeux par des appas & par des plaisirs trompeurs, elles ne t'attirent dans leurs pieges, & que tu ne perdes ta reputation. Enfin pendant que tu suivras mes preceptes, tu ne contrediras jamais ton pere en quoy que ce soit, & tu ne luy reprocheras point son grand âge, dont il a employé une bonne partie à t'élever.

L'INJUSTICE.

Par ma foy, mon pauvre garçon, si tu crois tous ses contes, tu ressembleras aux enfans d'Hyppocrate, & tout le monde t'appellera grand niais.

LA JUSTICE.

Au contraire, tous les jours tu te froteras d'huile, & tu te parfumeras d'essences; on te verra briller dans les lieux d'exercice; tu ne t'amuseras point à frequenter le Barreau, où l'on dit aujourd'huy tant d'impertinences; tu n'auras point de procez: mais quand le Printemps viendra renouveller toute la nature, tu iras à l'Academie avec la couronne de Calamus blanc, tu te promeneras avec tes amis à l'ombre des Oliviers sacrés, tu sentiras le Milax & la Marjolaine, tu te di-

vertiras à entendre le murmure que les Zephyrs font dans les Planes & dans les Ormeaux, tu passeras la vie dans un loisir honnête, & dans un repos que rien ne pourra troubler. Si tu suis mes maximes, tu auras toûjours de l'embonpoint, le tein frais, les épaules larges, tu ne diras rien qui ne soit à propos; Mais si tu veux vivre comme les gens d'aujourd'huy, tu auras le visage pâle, les épaules étroites; tu ne diras jamais que des sotises; tu trouveras honnête tout ce qui est honteux, & honteux tout ce qui est honnête; enfin tu seras couvert d'infamie comme Antimachus.

LE CHOEUR.

Que ta sagesse est admirable & divine, que tes discours ont de force & d'attraits! heureux les hommes qui vivoient du temps que tu estois florissante! Et toy, qui as tant d'orgueil, & qui fais profession d'une éloquence vaine & trompeuse, parle, réponds à ce qu'elle vient de dire, tu as besoin de toutes tes forces dans ce combat; employe donc des raisons plus solides que celles dont tu as accoûtumé de te servir, ou te prepare à être le mépris & la risée de tout le monde.

L'INJUSTICE.

Il y a long temps que mes entrailles se consument, & que je brûle d'envie de détruire tout ce qu'elle vient d'avancer. Les Philosophes m'appellent l'Injustice, parce que je suis la premiere qui ay eu l'heureuse audace de m'opposer aux Loix, & c'est une chose digne de toutes les couronnes & de toutes les recompenses, que d'entreprendre les causes

les plus méchantes & de les gagner. Voy un peu comme je vais refuter la belle doctrine qu'elle vient d'étaler, & dont elle fait tant la fiere : elle te deffend d'abord d'aller chez les Baigneurs ; mais je te prie quelle raison as-tu donc de blâmer les Bains chauds ?

LA JUSTICE.

Parce qu'ils sont tres-pernicieux & qu'ils rendent les hommes lâches......

L'INJUSTICE.

Arreste, car je vais tout presentement t'embarrasser si bien, que tu ne pourras échaper. Dy moy, lequel trouves-tu le plus brave de tous les fils de Jupiter, & lequel à ton avis a fait les plus grands explois ? parle.

LA JUSTICE.

Je n'en trouve point de plus brave qu'Hercule.

L'INJUSTICE.

Et où as-tu vû que cet Hercule se baignât dans des bains froids ? cependant y a-t-il jamais eu un homme plus vaillant ?

LA JUSTICE.

Voila les belles raisons que les jeunes gens ont toûjours dans la bouche, & qui font que les Bains sont si frequentés & les Sales d'armes si abandonnées.

L'INJUSTICE.

Tu blâmes l'éloquence, & moy je la loüe; car si elle estoit mauvaise le grand Homere n'auroit jamais fait Nestor si grand Orateur, ny tous les autres sages qu'il a chantés. De là je passe à cette autre espece d'éloquence que l'on appelle chicane ; elle dit que les jeunes hommes ne doivent pas la cultiver ; & moy je soûtiens qu'ils ne sauroient rien faire de

plus utile ; c'est la terreur des Loix, & l'asyle des malheureux. Elle dit qu'il faut être honnête & temperant ; voila encore une maxime tres-pernicieuse ; car dy moy un peu, as tu jamais vû arriver du bien à quelqu'un pour sa temperance ? parle & fay voir si je n'ay pas raison.

LA JUSTICE.

Assurement ; j'ay vû arriver du bien à beaucoup de gens pour leur sagesse. Hé n'est-ce pas pour cela que les Dieux envoyerent une épée divine à Pelée, qui le garentit du plus grand de tous les dangers ?

L'INJUSTICE.

Une épée ! il est vray que le pauvre malheureux receut-là un beau present ! Hyperbolus en faisant des Lampes de méchant aloy, qu'a-t il eu pour recompense de ses friponneries ? est ce une épée ? non, non, il a gagné des biens immenses en trompant le public.

LA JUSTICE.

Mais pourtant cette grande reputation de sagesse valut à Pelée l'honneur qu'il eut d'épouser Thetis.

L'INJUSTICE.

Il est vray, mais elle le quita bien-tost, & ne s'accommoda pas long-temps de cette sagesse. Tu n'es qu'une vieille fole. Mon fils, considere donc bien les desagrémens qu'on trouve à être temperant & honnête, & de combien de plaisirs tu seras privé si tu la crois. Tu n'auras avec toy ny belles femmes ny beaux garçons ; tu vivras éloigné des jeux, des ris & des festins ; tu ne feras aucune partie de divertissement avec tes Maîtresses. Eh,

je te prie, eſt-ce vivre que de vivre ainſi toûjours en divorce avec les plaiſirs ? Paſſons aux foibleſſes de la nature ; as-tu fait quelque ſotiſe, es-tu devenu amoureux de la femme de ton voiſin, es-tu bien avec elle, ſi tu es attrapé, te voilà perdu ſans reſource, denué du ſecours de la Retorique. Au lieu qu'en ſuivant mes conſeils tu n'as qu'à joüir de la vie : ſaute, danſe, réjouïs toy, & ne trouve jamais rien de deshonnête : ſi tu es ſurpris en adultere, tu te tireras d'affaires facilement, & par ton éloquence tu prouveras que tu n'es point coupable, tu rejeteras tout ſur Jupiter ; tu diras que ce Dieu ſe laiſſe tous les jours vaincre par l'amour, qu'il ne peut reſiſter aux femmes, & qu'on ne doit pas demander d'un homme qu'il ait plus de force qu'un Dieu.

LA JUSTICE.

Mais ſi en ſuivant tes belles maximes il eſt puny de la maniere dont on punit ordinairement les adulteres ; comment ſon éloquence perſuadera-t-elle qu'il n'eſt point couvert d'infamie ?

L'INJUSTICE.

Bon, quand ce petit accident luy arriveroit, ſeroit-il couvert d'infamie pour cela ?

LA JUSTICE.

Quoy donc, pourroit-il jamais recevoir un plus grand affront ?

L'INJUSTICE.

Mais que diras-tu, ſi je te fais voir que tout cela n'eſt que ſotiſe ?

LA JUSTICE.

Je me tairay. Hé bien qu'as tu à dire ?

L'INJUSTICE.

Oça, dy moy, quelles gens sont-ce que les Orateurs ?

LA JUSTICE.

De ces infames ?

L'INJUSTICE.

Il me le semble au moins, & les Comediens ?

LA JUSTICE.

De ces infames.

L'INJUSTICE.

Tu as raison. Et les Magistrats, quelles gens sont-ce ?

LA JUSTICE.

De ces infames.

L'INJUSTICE.

Tu vois donc bien que l'affront dont tu parles n'est qu'une sotise, & qu'aujourd'huy cela est commun. Et ces Messieurs les Spectateurs, considere les un peu, que t'en semble ?

LA JUSTICE.

Attens, je vais les considerer.

L'INJUSTICE.

Hé bien as tu vû ?

LA JUSTICE.

En verité il y en a beaucoup plus de ces infames que d'autres. Et sans aller plus loin, tien, en voila un, & celuy-là encore, & cet autre que voila là bas avec ses beaux cheveux.

L'INJUSTICE.

Qu'as-tu à dire à cette heure ?

LA JUSTICE.

J'ay perdu. Presentement donc, Messieurs les infames, je vous prie au nom des

Dieux

STREPSIADE.

Malheureux que je suis ! qu'ay-je fait pour estre ainsi abandonné à toutes les maudites bêtes qui sont dans ce lit ?

SOCRATE.

Medite presentement, & approfondis bien tout ce qui se presentera à ton imagination ; tourne toy souvent de côté & d'autre, & s'il te vient quelque pensée que tu ne puisses pas bien demêler à ta fantaisie, abandonne la promptement, & tâche d'en trouver quelqu'autre. Sur tout garde toy bien que le sommeil, *qui est le mortel ennemy de la meditation*, ne vienne fermer tes paupieres.

STREPSIADE.

Hay, hay, hay !

SOCRATE.

Qu'as-tu donc, pourquoy cries tu ?

STREPSIADE.

Ces maudits Corinthiens me font enrager ?

SOCRATE.

Patience, mon amy, patience.

STREPSIADE.

Eh le moyen de prendre patience? mon argent s'en est allé, ma peau est plus percée qu'un crible, je n'ay presque plus de sang, on m'a pris mes souliers & mon manteau, & pour comble de miseres, on me fait chanter icy à la belle étoile.

SOCRATE.

Hola, que fais tu donc ? ne veux tu pas mediter ?

STREPSIADE.

Par Neptune je medite de toute ma force.

SOCRATE.

Et qu'eſt-ce que c'eſt que ces meditations, que ſonges tu ?

STREPSIADE.

Je ſonge ſi je pourrois ſauver quelque choſe du pillage.

SOCRATE.

Te voila bien malade.

STREPSIADE.

Vous en parlés bien à voſtre aiſe, vous y êtes tout accoûtumé.

SOCRATE.

Il ne faut pas être ſi delicat, enfonce toy bien dans le lit & couvre ta tête. Il s'agit de trouver des ruſes & des ſtratagêmes pour frauder tes creanciers.

STREPSIADE.

Helas, comment trouver ces ſtratagêmes dans ces couvertures ?

SOCRATE.

Voyons un peu ce qu'il fait. Hola, dors tu ?

STREPSIADE.

Non par ma foy je ne dors pas.

SOCRATE.

N'as-tu rien trouvé encore ?

STREPSIADE.

Non parbleu.

SOCRATE.

Rien du tout ?

STREPSIADE.

Rien, vous dis-je.

SOCRATE.

Quoy donc, ne trouveras tu rien en t'enveloppant dans tes couvertures ?

STREPSIADE.

Que voulés vous que je cherche, dites le moy donc, Socrate ?

SOCRATE.

Dy toy même ce que tu veux trouver.

STREPSIADE.

Je vous l'ay déja dit cent fois ; je veux trouver le moyen de ne point payer mes dettes.

SOCRATE.

Courage donc couvre toy bien, & en dégageant ton esprit de la matiere, applique-le fortement à ton sujet, regarde, examine, partage.

STREPSIADE.

Ah, malheureux que je suis !

SOCRATE.

Demeure-là. Si tu ne trouves pas ton compte à une premiere pensée, ne t'opiniâtre point, abandonne-la promptement, & songe à autre chose, un moment aprés fay faire de nouveaux efforts à ton esprit, reprens la même pensée & la tourne jusqu'à ce que tu ayes trouvé.

STREPSIADE.

O mon cher petit Socrate.

SOCRATE.

Qu'y a-t-il, mon bon homme ?

STREPSIADE.

Ma foy j'ay trouvé ce stratagême privatif.

SOCRATE.

Voyons.

STREPSIADE.

Dites-moy un peu.

SOCRATE.

Quoy?

STREPSIADE.

Si je loüois une Sorciere de Thessalie, & que par son moyen je fisse descendre de nuit la Lune sur ma main, que je la misse dans un étuy comme un miroir, & que je la gardasse comme cela ?

SOCRATE.

Quelle utilité en retirerois tu ?

STREPSIADE.

C'est que si la Lune ne paroissoit plus, je ne payerois plus d'interests.

SOCRATE.

Comment cela ?

STREPSIADE.

C'est qu'on paye par mois, & il n'y auroit plus de mois, s'il n'y avoit plus de Lune.

SOCRATE.

Fort bien : mais je m'en vais te proposer une autre chose qui n'est pas moins subtile, ny moins difficile à trouver. Si tu estois condamné à une amende de cinq talents, comment ferois-tu pour éviter de payer ?

STREPSIADE.

Comment je ferois ? parbleu je ne say ; mais il faut chercher.

SOCRATE.

Ne retien point ton esprit, donne luy l'essor, laisse le voler où il voudra, comme le haneton que les enfans attachent à un filet.

STREPSIADE.

Le voila justement ; j'ay trouvé ce que je cherchois.

SOCRATE.

Dy donc.

STREPSIADE.

N'avés-vous jamais vû chez les Droguiſtes cette pierre diaphane avec laquelle ils allument du feu?

SOCRATE.

Tu veux dire un miroir ardent.

STREPSIADE.

Vous l'avés dit.

SOCRATE.

Eh bien?

STREPSIADE.

Si en prenant ce miroir ardent, lorſque le Greffier écriroit la condamnation, & en me tenant un peu derriere, je l'expoſois au ſoleil & que je brûlaſſe toutes les écritures.

SOCRATE.

Fort bien, j'en jure par les Graces.

STREPSIADE.

Que je ſuis ravy d'avoir fait brûler cette condamnation de cinq talents!

SOCRATE.

Allons, trouve encore promptement quelque choſe.

STREPSIADE.

Quoy?

SOCRATE.

Le moyen d'éviter une condamnation par corps, ſans que tu euſſes des témoins qui depoſaſſent en ta faveur.

STREPSIADE.

Il n'y a rien de plus aiſé.

SOCRATE.

Dy le donc.

STREPSIADE.

Le voicy. Le jour qu'on devroit juger le procez j'irois vîte me pendre.

SOCRATE.

Ce n'est rien dire.

STREPSIADE.

C'est tout ; pensés-vous que l'on poursuivît un mort ?

SOCRATE.

Que tu es sot ! va je ne t'enseigneray pas davantage.

STREPSIADE.

Pourquoy ? au nom des Dieux, mon cher Socrate,....

SOCRATE.

Tu oublies dans un moment tout ce que tu as appris : & pour te le faire voir, que t'ay-je enseigné en premier lieu ? réponds.

STREPSIADE.

Que je voye un peu, qu'est-ce qu'il m'a dit d'abord ? Eh mon Dieu comment appelle t on le cofre où l'on paîtrit ? hai, oüais. Qu'est-ce ? comment ?

SOCRATE.

Sors d'icy, le plus sot & le plus oublieux de tous les Vieillards.

STREPSIADE.

Helas, que deviendray-je donc ? je suis perdu sans ressource, si je n'apprends à me bien servir de ma langue ; que ferai-je ? grandes Nuées, donnés moy quelque bon conseil.

LE CHOEUR.

Vieillard, si tu as un fils, mets-le en ta place, c'est le conseil que nous te donnons.

STREPSIADE.

Ouï, j'en ay un fort beau & fort bien fait, mais il est comme les grands Seigneurs, il ne veut rien apprendre. Qu'y ferois je ?

SOCRATE.

Tu le soufres donc ?

STREPSIADE.

Il ne songe qu'à faire le beau & qu'à se parer ; il est de la race de Cesura, fils d'une de ces femmes du grand Air. Mais je m'en vais luy parler : s'il refuse de m'obéïr, j'ay resolu de le chasser. Socrate, au nom des Dieux, allez m'attendre chez vous, je reviendray dans un moment.

LE CHOEUR.

Tu vois que tu vas tirer mille biens de nostre faveur & de nostre protection, voila ce grand Philosophe disposé à faire tout ce que tu demandes de luy. Mais va vîte, profite de cette occasion, tire tout ce que tu pourras de cet homme qui se guinde audessus des Cieux, car ces grands genies, ces esprits si subtils, sont comme les vapeurs que le moindre vent emporte : ils changent dans un moment.

# ACTE TROISIE'ME.

## SCENE I.

STREPSIADE, PHIDIPPIDE, SOCRATE.

STREPSIADE.

NOn, par les Nuées, tu ne demeureras pas plus long-temps dans ma maison, & tu n'as qu'à t'en aller bien vîte manger les

colonnes de ton oncle Megaclés.

PHIDIPPIDE.

Helas, mon pauvre pere, qu'avés [illegible] donc ? vous n'êtes pas en vôtre bon sens ; non par le grand Jupiter Olympien.

STREPSIADE.

Voila-t-il pas ! *par Jupiter Olympien* ! quelle extravagance à ton âge de croire qu'il y ait un Jupiter ! ha, ha, ha.

PHIDIPPIDE.

Eh, de quoy riés-vous donc ?

STREPSIADE.

Je ris de ce que tu n'es qu'un enfant, un sot, & que tu raisonnes comme un homme de l'autre monde. Croy moy, vien, afin que tu en saches davantage ; je te diray de belles choses, & si tu veux les apprendre ce sera pour lors que tu seras veritablement un homme. Mais il ne faudra pas que tu les enseignes à personne, au moins.

PHIDIPPIDE.

Hé bien, quoy, qu'est-ce ?

STREPSIADE.

Tu viens de jurer par Jupiter.

PHIDIPPIDE.

Ouï, sans doute.

STREPSIADE.

Voy quel avantage c'est que d'apprendre ; il n'y a point de Jupiter, mon pauvre amy.

PHIDIPPIDE.

Qu'y a-t-il donc ?

STREPSIADE.

Tourbillon regne presentement dans le Ciel, & en a chassé Jupiter.

PHIDIPPIDE.

Bons Dieux, quelle extravagance !

STREPSIADE.

Croy seulement que cela est.

PHIDIPPIDE.

Eh, qui vous en a tant appris ?

STREPSIADE.

Le grand Socrate & le savant Cairephon, ce Cairephon qui sait mesurer les pas des puces.

PHIDIPPIDE.

Quoy donc, mon pere, en êtes vous à ce point de folie que de croire ces Phanatiques ?

STREPSIADE.

Parle bien, & ne dy rien contre des gens si sages & si éclairés : Des gens qui par épargne ne se sont jamais fait raser, qui de leur vie ne se sont parfumés, & qui ne sont jamais entrés dans le bain : & toy tu prodigues mon bien comme si j'estois déja mort. Mais suy moy presentement, vien apprendre en ma place.

PHIDIPPIDE.

Et que pourroit-on apprendre de bon de ces animaux-là ?

STREPSIADE.

La verité ; & tout ce qu'il y a de sciences parmy les hommes. Tu connoîtras toy-même combien tu es ignorant & grossier. Mais atten moy icy un moment.

PHIDIPPIDE.

Grands Dieux, que dois-je faire, mon pere extravague ! dois je prouver en justice qu'il est fou, & luy faire donner un tuteur ?

STREPSIADE.

Oça, voyons un peu. Que penses tu que je tiene-là ?

PHIDIPPIDE.

Un Merle.

STREPSIADE.

Fort bien. Et celle cy ?

PHIDIPPIDE.

Un Merle.

STREPSIADE.

Quoy, ce sont donc deux Merles ? tu es bien ridicule. Ne va pas dire ailleurs cette impertinence. Mais desormais appelle celle-cy une Merlesse, & celuy-cy un Merle.

PHIDIPPIDE.

Une Merlesse ? ce sont donc là les belles choses que vous avés apprises de ces visages d'excommuniés ?

STREPSIADE.

Ho, vraiment, ils m'en ont bien appris d'autres ; mais ma vieillesse est cause que j'ay tout oublié à mesure que j'ay appris.

PHIDIPPIDE.

Et pour ces belles choses vous avés perdu vostre manteau ?

STREPSIADE.

Je ne l'ay pas perdu, je l'ay converty en meditation.

PHIDIPPIDE.

Et vos souliers, qu'en avés vous fait, pauvre homme ?

STREPSIADE.

Je les ay employés pour le besoin, comme Pericles fit du tresor de la Citadelle. Mais allons, marche, viens avec moy & ne t'inquiete pas de faire des fautes, pourvû que tu les fasses en obéïssant à ton pere. Lors que tu n'avois que trois ans, & que tu ne faisois encore que bégayer, j'avois un complai-

sance aveugle pour toy, & je me souviens que du premier argent que je touchay de nos [illegible]lées, je t'achetay un petit chariot à la foire de Jupiter.

PHIDIPPIDE.

Il viendra un temps que vous vous mordrés les pouces de tout cecy.

STREPSIADE.

Bon, tu es un brave garçon de m'obéïr! hola Socrate, hola, je vous amene mon fils que j'ay enfin persuadé, quelque repugnance qu'il eût à me croire.

SOCRATE.

Apparemment que c'est un sot, & qu'il ne s'accommoderoit pas d'être tous les jours suspendu dans les airs.

PHIDIPPIDE.

Puisque vous aimés tant à être pendu, que vous le fussiés tout de bon.

STREPSIADE.

Te moques-tu des gens, coquin, de parler ainsi à ton Maître?

SOCRATE.

Voyés vous comme il vient de dire en tordant la gueule, *que vous le fussiés tout de bon*: Eh, comment pourroit il apprendre à se tirer d'un procez, à éluder les témoignages qu'on porteroit contre luy, & à persuader les Juges en sa faveur? Ce ne sont pas là des bagatelles, & Hyperbolus donneroit un talent pour les apprendre.

STREPSIADE.

Ne prenés pas garde à ses impertinences, enseignés-le seulement, il a naturellement de l'esprit & de l'invention. Quand il estoit tout petit enfant, il faisoit là-dedans mille

jolies choses; des Châteaux, de petits Navires, des Chariots de cuir, & avec l'écorce de grenades, il faisoit des Grenoüilles que vous auriés crû vivantes. C'estoit un joly enfant sans mentir; croyés moy il apprendra sans peine ces deux moyens que vous enseignés; s'il ne peut apprendre le juste, il apprendra au moins l'injuste.

SOCRATE.

Je le donneray à instruire à la Justice & à l'Injustice qui auront soin de luy.

STREPSIADE.

Je m'en vais; souvenés-vous donc, je vous prie, de faire tout vostre possible pour le rendre capable de refuter fortement tout ce qui luy paroîtra juste.

# ACTE TROISIE'ME.

## SCENE II.

LA JUSTICE, L'INJUSTICE, LE CHOEUR.

LA JUSTICE.

Viens icy, descen & te monstre seulement, si tu es si hardie.

L'INJUSTICE.

Va te promener, je n'ay qu'à parler pour te ruiner dans l'esprit de tout le monde.

LA JUSTICE.

Qui, toy? hé qui es tu donc?

L'INJUSTICE.

Je suis l'Injustice.

LA JUSTICE.

Et par consequent tu es beaucoup moins forte que moy.

L'INJUSTICE.

Cependant, quoy que tu te vantes d'être la plus forte, dans toutes nos disputes l'avantage est toûjours de mon côté.

LA JUSTICE.

Quelles belles choses fais tu donc ?

L'INJUSTICE.

Je trouve tous les jours des expediens dont personne ne s'estoit encore avisé.

LA JUSTICE.

Ces expediens sont en vogue aujourd'huy, par le moyen de ces fous-là.

L'INJUSTICE.

C'est bien plûtost par le moyen de ces sages.

LA JUSTICE.

Je te perdray entierement.

L'INJUSTICE.

Et comment t'y prendras tu ?

LA JUSTICE.

Je ne diray rien que de juste.

L'INJUSTICE.

Mais en un moment je renverseray tout ce que tu auras dit ; car premierement je nie qu'il y ait de la justice dans le monde.

LA JUSTICE.

Tu le nies ?

L'INJUSTICE.

Oça, voyons, où en trouves tu donc ?

LA JUSTICE.

Chez les Dieux.

L'INJUSTICE.

Hé, si cela estoit, est ce que Jupiter luy-même, n'auroit pas esté puny pour avoir lié son pere?

LA JUSTICE.

Ah, grands Dieux, est-il possible que la malice aille si avant! Oh, je suis dans une si grande colere que je ne me connois pas.

L'INJUSTICE.

Tu es une vieille radoteuse & une sote.

LA JUSTICE.

Et toy une infame & une abominable.

L'INJUSTICE.

Ce sont là des roses pour moy.

LA JUSTICE.

Une impie.

L'INJUSTICE.

C'est me couronner de fleurs.

LA JUSTICE.

Une parricide.

L'INJUSTICE.

Tu ne vois pas que tu me verses de l'or à pleines mains.

LA JUSTICE.

Eh, tu meriterois bien plûtost qu'on te versast du plomb fondu.

L'INJUSTICE.

Tout ce que tu me dis-là ne me fait point de mal, au contraire cela m'est glorieux.

LA JUSTICE.

Tu es bien insolente!

L'INJUSTICE.

Et toy bien de l'autre monde.

LA JUSTICE.

Tu es causé que les jeunes gens ne veulent point que je les instruise. Les Atheniens con-

noîtront enfin à quelque heure le mal que je leur fais, quoy qu'ils n'y prennent pas garde maintenant.

L'INJUSTICE.

Que tu es mal habillée, que tu es sale!

LA JUSTICE.

Tu es dans le bonheur presentement, mais tu mandiois il n'y a guere, & tu pouvois te comparer à Telephus, qui porte la besace dans Euripide, & qui avec les belles maximes de Pandeletus ne mange que de vieux rogâtons.

L'INJUSTICE.

O que tu me parles-là d'une grande sagesse!

LA JUSTICE.

O que l'extravagance des Atheniens est grande de te nourrir ainsi, toy qui corromps toute la jeunesse!

L'INJUSTICE.

Ne voudrois tu point instruire ce jeune homme, vieille bête?

LA JUSTICE.

Il le faudra bien assurement, si l'on veut qu'il se sauve de la corruption, & qu'il n'apprene pas simplement à babiller.

L'INJUSTICE.

Viens icy, mon enfant, laisse luy dire toutes ses extravagances.

LA JUSTICE.

Tu payeras tout cela. Mais quoy, tu as la hardiesse de t'en saisir?

LE CHOEUR.

Cessés ces querelles & ces injures. Toy qui avois soin autrefois des premiers hommes, fay voir ce que tu leur enseignois. Et

toy aussi dy nous ce que c'est que ta nouvelle doctrine, afin que lors qu'il vous aura entenduës toutes deux, il puisse choisir.

LA JUSTICE.

C'est ce que je demande.

L'INJUSTICE.

Et moy aussi.

LE CHOEUR.

Oça, qui parlera la premiere ?

L'INJUSTICE.

Je veux bien que ce soit elle, & quand elle aura parlé, je renverseray tout son discours par des argumens tout nouveaux, aprés cela si elle veut encore soufler, je la perceray d'un nombre infiny d'arguties & de pointes.

## LE CHOEUR.

### STROPHE.

Et bien, puisque vous êtes si assurées, faites voir tout presentement par de beaux discours, par de serieuses pensées & par des raisons convainquantes, laquelle de vous deux l'emportera. Car de cette dispute dépend tout le bonheur ou tout le malheur de la sagesse, pour laquelle nos amis ont aujourd'huy une si grande contestation. Toy donc, qui ornois autrefois de tant de belles qualités les devanciers de ce peuple, parle avec force & avec confiance des choses que tu aimes tant, & fay voir à tout le monde ce que tu es.

ACTE

Dieux de prendre mon écharpe, afin que je saute à vous, & que je me range de vostre party, puisque vous êtes les plus forts.

# ACTE TROISIE'ME.

## SCENE IV.

SOCRATE, STREPSIADE, PHIDIPPIDE, LE CHOEUR.

SOCRATE.

HE bien donc, veux tu emmener ton fils, ou veux tu me le laisser, afin que je l'instruise ?

STREPSIADE.

Instruisez-le, châtiés-le, & vous souvenés sur toutes choses de luy affiler bien la langue des deux côtés, que l'un soit pour les moindres petits procez, & l'autre pour les plus grandes causes & les plus injustes.

SOCRATE.

Ne te mets pas en peine, tu l'emmeneras chés toy un des plus habiles chicaneurs de l'Univers.

PHIDIPPIDE.

Ouï ma foy, si c'est être habile que d'être bien pâle & bien défait.

LE CHOEUR.

Entre maintenant. Je m'imagine que tu pourras te repentir de ce que tu fais-là.

# INTERMEDE.

## LE CHOEUR.

NOus voulons apprendre à nos Juges ce qu'ils gagneront, s'ils rendent justice à ce Chœur. Lorsque vous voudrés labourer vos terres dans la saison, nous ferons pleuvoir pour vous tout les premiers, ensuite pour tous les autres : quand vos vignes seront chargées de raisins, nous les conserverons, & nous empécherons qu'elles ne soient gâtées par la secheresse ou par la trop grande abondance d'eau. Mais si quelque mortel est assés hardy pour mépriser des Déesses comme nous, qu'il écoute les maux que nous luy ferons. Ses vignes ne luy produiront point de vin, & ses champs les mieux cultivés tromperont ses esperances : car lors que les Oliviers auront commencé à pousser, & que ses vignes seront taillées, nous exciterons des orages qui les desoleront. S'il se met en état de recouvrir sa maison, aussitost à coups de grêle nous mettrons en pieces toutes les tuiles. Enfin s'il se marie, ou quelqu'un de ses parens ou de ses amis, nous ferons tomber toute la nuit un deluge d'eau ; de sorte qu'il aimeroit mieux être en Egypte, que d'avoir jugé de cette piece avec si peu d'équité.

# ACTE QUATRIE'ME.

## SCENE I.

### STREPSIADE.

NOus voicy au vingt sixiéme du mois ; vingt-six, vingt-sept, vingt-huit, vingt-neuf: ah! ce jour que je crains, que j'abhorre, que je deteste, que j'ay en execration plus que tous les autres, va venir tout d'un coup, ce maudit trentiéme ; hai ! tous ceux à qui je dois me menacent de consigner, & ils jurent qu'ils me ruineront en frais, quoy que je leur fasse les propositions du monde les plus raisonnables : Messieurs, leur dis je, de ces trois sommes que je vous dois, ne prenés pas l'une, donnés moy du temps pour l'autre, & quittés moy entierement la derniere. Mais ils font les sourds & ils ne veulent pas se payer de cette monnoye. Ils me chargent d'injures, ils disent que je suis un injuste, un chicaneur, un fripon ; ils se disposent à m'appeller devant les Juges, & à me faire executer. Qu'ils fassent donc, je les mets au pis, & je me moque d'eux, si Phidippide a déja appris à se bien servir de sa langue. Je sauray bien-tost ce qui en est, je vais heurter à la porte de l'Observatoire. Hola, garçon, c'est moy, ouvrés,

# ACTE QUATRIE'ME

## SCENE II.

SOCRATE, STREPSIADE.

SOCRATE.

BOn jour, Strepsiade.

STREPSIADE.

Bon jour, Socrate, je vous prie de recevoir ce sac de farine, car il est juste, qu'un disciple témoigne par quelque petit present l'estime qu'il a pour son maître. Mais dites moy un peu, hé bien, mon fils a-t-il appris cette Rhetorique que vous avés mise en vogue ?

SOCRATE.

Ouï, il l'a apprise.

STREPSIADE.

O grande Reine Injustice, que voila qui va bien !

SOCRATE.

De maniere que tu peux presentement te tirer de quelque procez que ce soit.

STREPSIADE.

Quoy, quand mesme il y auroit eu des témoins lors que j'empruntay ce que je dois ?

SOCRATE.

Ouï sans doute, & encore plus facilement, quand il y en auroit eu mille.

STREPSIADE.

Ho, ho, je m'en vais donc chanter de toute ma force : par ma foy, Messieurs les Usuriers vous n'avés qu'à vous aller pendre, vous voila perdus, vous, vos livres de comptes, vostre principal, les interests, & les interests des interests : presentement je me moque de vous, vous ne sauriés plus me faire aucun mal : on m'éleve dans cette maison un fils, dont la langue tranche des deux côtez, & qui éblouïra tout le monde par son éloquence ; un fils qui va être mon soûtien, le restaurateur de ma maison, la terreur de mes ennemis, & qui me delivrera bien-tost de tous mes chagrins. Appellés-le & me le faites venir tout à l'heure. O mon fils, ô mon enfant ! sors de cette maison, & écoute la voix de ton pere.

SOCRATE.

Le voila, il est homme presentement.

STREPSIADE.

O mon cher fils, mon cher fils !

SOCRATE.

Tu n'as qu'à le prendre & qu'à l'emmener.

# ACTE QUATRIE'ME.

## SCENE III.

STREPSIADE, PHIDIPPIDE.

STREPSIADE.

MOn cher enfant, que j'ay de joye de te voir le teint de cette couleur ! c'est à cette heure que tu as la mine de bien nier tes dettes, & d'être un bon chicaneur; c'est maintenant que les belles manieres de ton païs florissent en toy ! hé bien que dis-tu ? Ho, je n'en doute plus, te voila tout propre à faire que les battus payent l'amende; c'est-là ce qui s'appelle le visage d'un franc Athenien : il faut donc que tu me tires de peine, puisque c'est toy qui m'y as mis.

PHIDIPPIDE.

Hé, mon pere que craignés vous donc ?

STREPSIADE.

Cette vieille & nouvelle Lune.

PHIDIPPIDE.

Est-ce qu'elle peut être vieille & nouvelle tout ensemble ?

STREPSIADE.

Mes creanciers me menacent de consigner si-tost qu'elle sera venuë.

PHIDIPPIDE.

Ils perdront leur argent, car il n'est pas possible qu'elle soit vieille & nouvelle en même temps.

STREPSIADE.

Cela n'eſt pas poſſible ?

PHIDIPPIDE.

Hé non ſans doute. Car par exemple comment eſt-ce qu'une femme pourroit être jeune & vieille ?

STREPSIADE.

Oh, c'eſt une choſe qui eſt établie par les Loix.

PHIDIPPIDE.

Mais on n'entend point ce que veulent dire ces Loix.

STREPSIADE.

Hé que veulent-elles dire ?

PHIDIPPIDE.

Solon, cet ancien Legiſlateur, aimoit fort le peuple.

STREPSIADE.

Et bien, que cela fait-il pour la vieille & nouvelle Lune ?

PHIDIPPIDE.

Il voulut que l'aſſignation ſe fît pour deux jours, pour le jour de la vieille & pour celuy de la nouvelle Lune, & que ceux qui vouloient pourſuivre quelqu'un en Juſtice, conſignaſſent le jour de la nouvelle.

STREPSIADE.

Mais pourquoy a-t-il parlé de vieille ?

PHIDIPPIDE.

Hé mon Dieu le pauvre homme que vous êtes ! c'eſt afin que ceux qui ſeroient cités devant les Juges, euſſent tout le dernier jour du mois pour comparoître, & pour ſe tirer d'affaires ſans procez, & qu'ils ne puſſent accuſer qu'eux-mêmes, s'ils eſtoient tourmentés dés le matin du premier jour du mois ſuivant.

STREPSIADE.

Pourquoy donc les Magistrats ne reçoivent-ils pas les consignations le premier jour du mois, mais le jour de la vieille & nouvelle Lune ?

PHIDIPPIDE.

C'est que ces Messieurs-là sont comme les gourmans qui goûtent aux sauces avant qu'elles soient faites.

STREPSIADE.

Courage, voila qui va le mieux du monde : & vous, Messieurs, pourquoy vous tenés vous là assis, les bras croisez comme des nigauds ; nous autres gens d'esprit nous faisons icy nos affaires à vos dépens, vous êtes ma foy nos dupes, pauvres sots, pauvres cruches, pauvres animaux. Mais il faut que j'entonne un chant de triomphe à nostre honneur. O trop heureux Strepsiade, que tu es habile, & que tu as un habile fils. C'est ce que me diront mes amis, charmés de ton éloquence, quand tu gagneras les procez les plus injustes. Entrons donc afin que je te regale.

# ACTE QUATRIE'ME.

## SCENE IV.

PASIAS, Banquier, STREPSIADE, UN TE'MOIN.

PASIAS.

FAut-il donc perdre son bien ? non je ne puis m'y resoudre. Il valoit bien mieux se défaire alors d'une sotte honte, que de se mettre dans l'embaras où je suis. Mon amy, je vous amene pour me servir de témoin, & je voy bien qu'avec la peine que je vous donne, j'auray encore le déplaisir de me faire un ennemy d'un voisin. Mais je ne saurois qu'y faire ; il faut être Athenien & ne pas deshonorer son païs par une sotte honte : appellons Strepsiade : hola.

STREPSIADE.

Qui est-ce ?

PASIAS.

Je vous assigne pour comparoître devant les Juges, dans le temps de la vieille & nouvelle Lune.

STREPSIADE.

Je vous prens à témoin, comme il a dit qu'il me fait assigner pour comparoître à deux differens jours. Mais pour quelle cause me faites vous assigner ?

PASIAS.

Pour ces douze mines que je vous prêtay, lors que vous achetâtes ce coureur.

STREPSIADE.

Un coureur ? moy j'ay acheté un cheval. Eh Messieurs ne savés vous pas tous tant que vous êtes, que je hay comme le diable les chevaux & toute la chevalerie ?

PASIAS.

Et vous me jurâtes mesme par tous les Dieux, que vous me payeriés au plûtost.

STREPSIADE.

O parbleu, c'elt que mon fils n'avoit pas encore appris les argumens invincibles qu'il sait presentement.

PASIAS.

Et parce qu'il les sait presentement vous voulés nier cette dette ?

STREPSIADE.

Hé, quel autre avantage pourrois-je donc tirer de sa science ?

PASIAS.

Mais si je veux vous prendre à serment aurés vous la hardiesse d'attester les Dieux, que vous ne me devés rien ?

STREPSIADE.

D'attester les Dieux : & quels Dieux ?

PASIAS.

Jupiter, Mercure, Neptune...

STREPSIADE.

Ho, oui par Jupiter, & je me soûmets à payer l'amande si je ne jure.

PASIAS.

Que les Dieux te confondent pour cette impudence.

STREPSIADE.

Parbleu on rendroit un grand service à cet homme de luy donner une bonne quantité d'ellebore, il en a bon besoin.

PASIAS.

Quoy donc, pretendés-vous me railler au lieu de me compter mon argent ?

STREPSIADE.

Il y en aura assés de six livres.

PASIAS.

Je jure par le grand Jupiter, & par tous les autres Dieux ; que vous ne vous moquerés pas toûjours de moy impunément.

STREPSIADE.

Par ma foy vous me réjoüissés avec vos Dieux. Ce Jupiter, par qui vous jurés tous, est un grand divertissement pour les gens d'esprit.

PASIAS.

Ah, miserable ! il viendra un temps que tu seras puny de tous ces blasphemes. Mais veux-tu me payer ou non ? répons & ne me retien pas davantage.

STREPSIADE.

Donnés-vous un peu de patience, je vais tout à l'heure vous répondre fort clairement. ( *Il entre.* )

PASIAS.

Que croyés vous qu'il aille faire ?

LE TE'MOIN.

Je croy qu'il va querir de l'argent pour vous payer.

STREPSIADE.

Où est celuy qui me demande de l'argent? ha, vous voila, Dites moy un peu comment appellés vous cela ?

PASIAS.

Comment je l'appelle ? un Merle.

STREPSIADE.

Aprés cela vous me demandés de l'a[illegible] grossier comme vous êtes ? par ma foy je n[illegible] donneray pas une obole à un homme qui appelle une Merlesse un Merle.

PASIAS.

Quoy, tu ne veux donc pas me payer ?

STREPSIADE.

Non pas que je sache. Mais veux tu mettre fin à tous ces discours, & déguerpir tout presentement de devant cette porte ?

PASIAS.

Je m'en vais ; mais sachés que je vais consigner de ce pas, ou que ce jour soit le dernier de ma vie.

STREPSIADE.

Vous allés encore perdre cet argent là avec les douze mines que vous me demandés ; je suis fâché que vous fassiez cette perte ; mais pourquoy aussi avés vous dit sotement un Merle ?

# ACTE QUATRIE'ME.

## SCENE V.

AMUNIAS, STREPSIADE, UN TE'MOIN.

AMUNIAS.

AH, que je suis malheureux, helas! helas!

STREPSIADE.

Ho, ho, qui est donc celuy-cy qui fait tant de lamentations? ne seroit-ce point quelqu'un des Dieux de Carcinus?

AMUNIAS.

Quoy vous êtes en peine de savoir qui je suis? le plus malheureux.....

STREPSIADE.

C'est pour toy.

AMUNIAS.

O sort cruel! ô fortune qui avés brisé mon chariot! ô Pallas, vous m'avés ruiné!

STREPSIADE.

Quel mal, je te prie, t'a fait Tlepoleme autrefois?

AMUNIAS.

Ne me raillés point, mais ordonnés plûtost à vôtre fils de me rendre l'argent qu'il me doit, principalement à cette heure que je suis dans le malheur.

STREPSIADE.

De quel argent me parles-tu là ?

AMUNIAS.

De celuy que je luy ay prêté.

STREPSIADE.

A ce que je puis entendre, te voila fort mal dans tes affaires, assurement.

AMUNIAS.

Helas ! en faisant une course de chariot pour exercer mes chevaux, je suis tombé de dessus.

STREPSIADE.

Qui toy tomber d'un chariot ? tu te moques ; tu es fait pour aller sur l'asne ; et tu réves.

AMUNIAS.

Comment, je réve quand je demande ce qu'on me doit ?

STREPSIADE.

Il n'est pas possible que tu sois en ton bon sens.

AMUNIAS.

Pourquoy donc ?

STREPSIADE.

Tu me parois avoir la cervelle bien troublée.

AMUNIAS.

Et moy je te jure par les Dieux, que si tu ne me rends mon argent, tu verras.....

STREPSIADE.

Oça, dy moy. Crois tu que toutes les fois que Jupiter fait pleuvoir ce soit de l'eau nouvelle qu'il fasse tomber, ou si c'est toûjours la même que le soleil attire là-haut ?

AMUNIAS.

Je ne ſay, ny ne m'en ſoucie.

STREPSIADE.

Hé, comment meriterois-tu qu'on te payaſt, tu n'as aucune connoiſſance des choſes celeſtes ?

AMUNIAS.

Mais ſi vous n'avés pas d'argent preſentement, payés moy au moins l'intereſt.

STREPSIADE.

L'intereſt, & quelle bête eſt-ce là ?

AMUNIAS.

Et que ſeroit-ce, ſinon l'argent qui ſe produit inſenſiblement, & qui chaque mois & chaque jour augmente la ſomme que l'on a prêtée.

STREPSIADE.

Fort bien. Mais dy moy, crois-tu que la mer ſoit plus grande preſentement qu'elle n'eſtoit autrefois ?

AMUNIAS.

Non parbleu, je croy que c'eſt la même choſe, & il ne ſeroit pas bien qu'elle fuſt plus grande.

STREPSIADE.

Comment, maraud, tu dis que la mer où tous les fleuves du monde ſe vont rendre, n'eſt pas plus grande preſentement qu'autrefois, & tu pretends que ton argent augmente tous les jours ? t'enfuiras tu d'icy ? un éguillon, un éguillon, que je luy donne la chaſſe comme il faut.

LE TE'MOIN.

Je ſuis témoin de ce traitement.

STREPSIADE.

T'en iras tu ? qu'eſt-ce donc que tu at-

tends ? marcheras tu, hay, vieille rosse, marcheras-tu ?

AMUNIAS.

N'est-ce pas-là la plus injuste de to[illegible] violences ?

STREPSIADE.

Veux tu donc t'en aller ? par ma foy je te hâteray, * gros bœuf, & je t'enfonceray cet éguillon, si tu n'y prends garde: t'enfuiras tu donc ? tu as bien fait, car j'allois te donner de l'exercice avec tes roües & ton chariot.

* Le Grec dit cheval de volée.

---

# INTERMEDE.

## LE CHOEUR.

VOyés ce que c'est que d'aimer l'injustice & les fourberies; ce Vieillard n'a souhaité de s'instruire que pour frustrer ses creanciers. Mais il est impossible qu'il ne luy arrive aujourd'huy quelque affaire fâcheuse, & que tout d'un coup ce malheureux Sophiste ne soit puny des friponneries qu'il entreprend. Il y a fort long temps qu'il desiroit d'avoir un fils assés éloquent & assés bon chicaneur pour renverser les Loix, & gaguer les procés les plus injustes: il a enfin trouvé ce qu'il cherchoit; mais il souhaitera peut-être bien tost que ce beau fils fût muet.

# ACTE CINQUIE'ME.

## SCENE I.

STREPSIADE, PHIDIPPIDE.

STREPSIADE.

AU meurtre, au meurtre, mes voisins, mes parens, mes compatriotes, secourés-moy de tout vostre pouvoir, l'on me tuë. Ah la tête ! ah les mâchoires ! oh, pendard, tu bats ton pere !

PHIDIPPIDE.

Ouï, mon pere, je vous bats.

STREPSIADE.

Voyés avec quel front il avouë qu'il m'a batu !

PHIDIPPIDE.

Hé, pourquoy ne l'avouëray-je pas ?

STREPSIADE.

Ah, scelerat, voleur, parricide !

PHIDIPPIDE.

Redites encore, courage, continués, inventés de nouvelles injures, vous ne sauriés me faire plus de plaisir.

STREPSIADE.

Infame !

PHIDIPPIDE.

Vous me couvrés de roses.

STREPSIADE.

Tu oses batre ton pere !

PHIDIPPIDE.

Assurement, & je feray voir clair comme le jour que j'ay eu raison de vous battre.

STREPSIADE.

O l'impie! & comment peut on avoir raison de battre son pere?

PHIDIPPIDE.

Je vous le prouveray, & vous en serés convaincu.

STREPSIADE.

Tu me le prouveras!

PHIDIPPIDE.

Oüi sur ma parole: choisissés seulement duquel des deux moyens vous voulés que je me serve.

STREPSIADE.

De quels deux moyens?

PHIDIPPIDE.

De ces deux moyens que Socrate m'a enseignés.

STREPSIADE.

Vraiment, quand je t'ay mis à l'école pour apprendre à parler contre les Loix, je n'ay pas mal réussi, malheureux que je suis, si tu me peux prouver que les enfans ont le droit de batre leur pere.

PHIDIPPIDE.

Je vous le prouveray assurement, & si bien, que lors que vous m'aurés entendu, vous n'aurés pas le moindre mot à me répondre.

STREPSIADE.

Et bien, voyons donc ce que tu as à dire.

# ACTE CINQUIE'ME.

## SCENE II.

LE CHOEUR, STREPSIADE, PHIDIPPIDE.

LE CHOEUR.

PResentement, bon homme, c'est à toy de voir de quelle maniere tu pourras venir à bout de ton fils : il est bien insolent & bien assuré, il a sans doute quelque chose sur quoy il s'appuye. Mais conte nous un peu quelle a esté la cause de vostre querelle.

STREPSIADE.

Je vais vous le dire. Tantôt, vous avés veu que nous sommes entrés au logis : comme nous estions à table à faire bonne chere, j'ay prié ce bon fils de prendre sa Lyre & de chanter le Poëme que Simonide a fait sur la Toison d'or. Aussi-tôt il m'a répondu que ce n'est plus la mode de chanter à table, & que ces chansons-là ne sont propres qu'à des femmes qui passent de la farine.

PHIDIPPIDE.

Hé bien, est ce que vous ne meritiés pas que je vous donnasse mille coups pour cette demande ? vouloir qu'on chante à table !

STREPSIADE.

Il m'a dit au logis ce qu'il me dit presentement, & il a ajoûté que Simonide est un

méchant Poëte ; je vous avouë qu'à ces paroles j'ay eu bien de la peine à me retenir ; mais enfin je l'ay fait. Ensuite je luy ay dit qu'il prît la branche de Myrte, & qu'il chantât donc quelque chose d'Eschyle, & voicy ce qu'il m'a répondu. Pour moy, dit-il, je trouve qu'Eschyle est le premier de tous les Poëtes ; mais il est enflé, il n'a point d'ordre, il est dur, & toûjours guindé. Combien pensés-vous que ma bile s'est émeuë à ce discours ? cependant je me suis encore fait violence, & je luy ay dit ; eh bien chante moy donc quelque chose de ces Poëtes modernes dont on fait tant de cas, chantes-en des plus beaux endroits. En même temps il en a choisi un d'une piece d'Euripide ; où, peut-on le dire, ô grands Dieux ! un frere épouse sa propre sœur. Il est vray que je n'ay pû soufrir cette infamie, & que d'abord je me suis mis à luy donner des maledictions, & à luy dire injure sur injure ; il m'en a dit à son tour, je luy en ay redit, & là dessus mon pendard a sauté sur moy, m'a donné mille coups, m'a pris à la gorge & m'a foulé aux pieds.

PHIDIPPIDE.

N'est-ce pas avec justice que je l'ay fait, puisque vous osés blâmer le plus sage des Poëtes ?

STREPSIADE.

Luy, le plus sage, ô qu'as-tu dit là ? mais je seray encore batu.

PHIDIPPIDE.

Oui par ma foy, & avec raison.

STREPSIADE.

Comment, avec raison, impudent que tu

es ? moy qui t'ay élevé, moy qui entendois tous tes bégayemens, qui connoissois lors que tu voulois boire, ou que tu demandois du pain, & qui quitois toutes choses pour t'en donner ; moy qui te portois dehors d'abord que je voyois que tu voulois y aller pour tes petites necessités ; & aujourd'huy pour me recompenser de tant de soins tu me bats, & au lieu de me rendre la pareille, tu me serres la gorge d'une si grande violence que j'étrangle.

LE CHOEUR.

Je m'imagine que tous les jeunes gens attendent avec beaucoup d'inquietude & d'impatience le succés qu'aura ce jeune homme ; car s'il pouvoit par son éloquence faire approuver ce qu'il a fait, je ne donnerois pas une obole de la peau de tous les Vieillards. Maintenant donc, toy qui inventes des nouveautés, & qui veux à quelque prix que ce soit les établir, tâche de faire voir que ce que tu dis est juste.

PHIDIPPIDE.

O qu'il y a de plaisir à apprendre des choses que les autres ne savent point, & de pouvoir mépriser les Loix les mieux établies ! Lors que je m'appliquois uniquement à monter à cheval, & à faire des courses de chariot, je n'estois pas capable de dire trois paroles de suite sans faire des fautes. Mais presentement que cet homme m'a tiré de cette occupation, tout ce qu'il y a de plus fin & de plus subtil dans la Rhetorique m'est connu, & je ne m'attache qu'à mediter les choses les plus relevées ; je suis persuadé aussi que je vais prouver facilement qu'il est juste de châtier son pere.

STREPSIADE.

Oh, de par le diable, recommence plûtost ta chevalerie; il vaut bien mieux pour moy nourrir l'atelage d'un chariot, que d'avoir mille coups tous les jours.

PHIDIPPIDE.

Je vous demande, lors que j'estois enfant ne me batiés vous pas?

STREPSIADE.

Oüi sans doute, parce que je t'aimois & que j'avois grand soin de toy.

PHIDIPPIDE.

Dites moy donc, s'il vous plaît, n'est-il pas juste que je vous rende la pareille, & que pour l'amitié que j'ay pour vous, je vous frote aussi, puisque c'est aimer les gens que de les batre? car par quel droit seriés vous exempt de coups plûtost que moy, il me semble que je suis né libre, aussi bien que vous. Est-ce que vous croyés que les enfans seront batus, & que les peres ne le seront pas à leur tour?

STREPSIADE.

Comment donc?

PHIDIPPIDE.

Dirés vous que les Loix ont ordonné qu'il n'y ait que les enfans qui soient batus? & moy je vous répondray que les Vieillards sont deux fois enfans; il est même d'autant plus juste qu'ils soient châtiés, qu'il est moins supportable de leur voir faire des fautes.

STREPSIADE.

Mais il n'y a point de Loy qui ordonne que les peres soient traités de la sorte par leurs enfans.

PHIDIPPIDE.

Le premier qui a fait les Loix, & qui par ses beaux discours a persuadé aux Anciens de les recevoir, n'estoit-il pas homme comme vous & moy ? pourquoy donc ne me sera-t il pas permis de faire aussi une Loy qui ordonne aux enfans de batre leurs peres ? Le passé est passé, nous vous pardonnons tous les coups que vous nous avés donnés avant l'établissement de cette Loy, & nous voulons bien avoir esté batus impunément, mais à l'avenir il est juste que les choses soient égales, & que nous vous bations aussi à nôtre tour. Regardés un peu les coqs & tous les autres animaux, voyés comme ils se défendent contre leurs peres ; Il me semble qu'il n'y a point de difference entre eux & nous, excepté qu'ils n'ont point de Loix.

STREPSIADE.

Eh bien, puisque tu veux imiter les coqs en toutes choses, que ne vas-tu donc chercher à manger dans les fumiers, & que ne vas tu aussi te jucher ?

PHIDIPPIDE.

Ho, parbleu ce n'est pas la même chose, & Socrate ne vous passeroit pas celuy-là.

STREPSIADE.

Avec tout cela je t'en prie, ne me bats point ; si tu le fais tu t'en repentiras à quelque heure.

PHIDIPPIDE.

Comment, je m'en repentiray ?

STREPSIADE.

Oui, car si tu me laisses la liberté de te châtier, tu auras aussi celle de châtier ton fils quand tu en auras un, au lieu que si tu

me bats, tu dois t'attendre à recevoir de luy le même traitement.

PHIDIPPIDE.

Oui ? & si je n'en ay point ? j'auray toujours esté batu par provision, & vous mourrés en vous moquant de moy.

STREPSIADE.

Mes bons amis, mon fils a raison, & il faut se rendre à ce qu'il dit, n'est-il pas bien juste que nous soyons batus si nous faisons des sotises ?

PHIDIPPIDE.

Mais écoutés encore une autre raison.

STREPSIADE.

Me voila mal dans mes affaires.

PHIDIPPIDE.

Peut-être que quand vous l'aurés entenduë, vous ne serés pas fâché d'avoir esté batu.

STREPSIADE.

Comment donc ? parle, quel avantage m'en reviendra-t-il ?

PHIDIPPIDE.

C'est que je batray aussi ma mere.

STREPSIADE.

Que dis-tu là, méchant ? c'est un crime encore plus grand que le premier.

PHIDIPPIDE.

Mais qu'aurés vous à me dire, si avec ma Rhetorique je vous prouve qu'on est obligé en conscience de batre sa mere ?

STREPSIADE.

Hé qu'aurois-je à te dire, sinon que tu ailles te jeter dans l'eau, avec ton Socrate & ta belle Rhetorique? ô grandes Nuées, c'est vous qui êtes cause de mes malheurs, car je m'estois reposé sur vous du soin de toute ma conduite.

LE CHOEUR.

C'est bien toy-même qui t'es attiré toutes tes disgraces, en t'appliquant au mal.

STREPSIADE.

Pourquoy ne m'avertissiés-vous pas de cela? vous avés voulu tromper un pauvre Villageois.

LE CHOEUR.

Nous en usons toûjours de mesme avec tous ceux qui sont si portés au mal; & nous ne manquons jamais de les jeter dans des malheurs épouvantables, afin que par une triste, mais salutaire experience, ils apprennent à avoir la crainte des Dieux.

STREPSIADE.

Helas, grandes Deesses! ce châtiment est bien rude, mais il faut l'avouër, il est dans toute la justice; car il ne falloit pas frustrer mes creanciers de ce qui leur estoit dû. Presentement donc, mon cher fils, vien avec moy, vien donner mille coups à ce scelerat de Cairephon, & à ce maudit Socrate, qui nous ont trompés tous deux.

PHIDIPPIDE.

Oh, je n'ay garde de maltraiter mes Maîtres.

STREPSIADE.

Croy moy, mon fils, croy moy, vien & revere d'oresenavant le Dieu de tes peres, le grand Jupiter!

PHIDIPPIDE.

Voila-t-il pas, *le Dieu de tes peres, le*

*grand Jupiter* ! vous êtes bien de l'autre monde ; car dites moy, je vous prie, qui est ce Jupiter ? s'en parle t-il encore ?

STREPSIADE.

Oui, sans doute.

PHIDIPPIDE.

Et moy je vous dis que non : c'est Tourbillon qui regne, & qui a chassé Jupiter.

STREPSIADE.

Il ne l'a point chassé, c'est que je le croyois, à cause de ce Tourbillon, dont on voit la figure dans l'Auditoire de Socrate. Ah, que je suis miserable de t'avoir pris pour un Dieu, maudit Tourbillon, qui n'es que de terre !

PHIDIPPIDE.

Demeurés icy tout seul à dire des niaiseries & des extravagances tant qu'il vous plaira.

# ACTE CINQUIE'ME.

## SCENE III.

### STREPSIADE.

AH, malheureux ! n'ay-je pas esté bien insensé lors qu'à la persuasion de Socrate j'ay rejeté absolument tous les Dieux ? mais, mon cher Mercure, ne vous mettés pas en colere contre moy, & ne m'accablés pas, je vous en prie. Pardonnés moy les fautes que j'ay faites par legereté, & par sotise ; & daignés encore me conseiller, si je dois faire un procez à ces fourbes. Je vous en conjure, mon cher Mercure, dites, que trouvés-vous le plus à propos que je fasse ? Ah vous avés raison ! c'est sagement fait de ne vouloir point que je les poursuive en Justice, & de m'ordonner de mettre le feu tout presentement à la maison de ces Vendeurs de fumée. Hola, hola, Xanthias, viens icy, apporte une échelle & une hache, &, si tu aimes ton Maître, vien monter sur ce maudit Observatoire, & donne tant que tu pourras dans la charpente, jusqu'à ce que tu l'ayes fait tomber sur eux. Qu'on m'apporte un flambeau allumé, afin que moy même je me venge aujourd'huy de ces Sophistes pleins d'imposture & de vanité.

# ACTE CINQUIE'ME.

## SCENE IV.

CENAGORAS, STREPSIADE, SOCRATE, CAIREPHON, XANTHIAS.

CENAGORAS.

HAi, hai, hai

STREPSIADE.

Allons, mon flambeau, fais une belle grande flamme, & mets toute cette maison en feu.

CENAGORAS.

Eh, que fais tu là miserable ?

STREPSIADE.

Ce que je fais ? rien, rien. J'ay une petite dispute de Philosophie avec les poutres & les solives de cette maison.

CENAGORAS.

Helas ! qui est-ce donc qui met le feu à ce logis ?

STREPSIADE.

C'est l'homme à qui vous avés pris l'habit.

CENAGORAS.

Tu nous vas abîmer, tu nous vas abîmer !

STREPSIADE.

C'est cela même que je veux faire, pourvû que la hache ne trompe point mes esperances, & que je ne me rompe pas le cou.

SOCRATE.

Hola, parle, que fais tu donc sur ce toict ?

STREPSIADE.

Je me promene dans les airs & je contemple le soleil.

SOCRATE.

Helas, malheureux que je suis, je vais étoufer !

STREPSIADE.

Ho, ho, pourquoy donc prenés vous plaisir à vomir des blasphemes contre les Dieux ?

CAIREPHON.

Je vais donc être brûlé, helas qui l'auroit jamais crû !

STREPSIADE.

Et pourquoy aussi contemples tu là haut avec tant de curiosité tous les mouvemens de la Lune ? Hola, Xanthias, poursui-les, frape, donne dessus, pour plusieurs raisons, mais principalement parce qu'ils se sont joüés des Dieux avec tant d'insolence.

LE CHOEUR.

Allons, mes compagnes, allons nous-en, c'est assés dansé pour aujourd'huy.

*Fin des Nuées.*

# REMARQUES SUR LE PROLOGUE.

CE discours estoit à la fin du premier Acte, & faisoit la premiere partie de l'Intermede. Aristophane avoit ses raisons pour le placer là plûtost qu'ailleurs; mais comme ses raisons ne sont plus pour nous d'aucune consequence, j'ay crû qu'il m'estoit permis de le mettre à la tête de la Comedie, & d'en faire un Prologue, cela est plus à nos manieres, car aujourd'huy on ne veut rien qui interrompe le cours de l'action Theatrale. Dans tous les Poëmes Dramatiques, je n'ay rien trouvé de plus difficile à démêler que ce discours qu'Aristophane fait icy aux Spectateurs & aux Juges qui devoient juger de sa Piece. Outre qu'il est d'un

ſtile extrémement concis, il eſt fondé ſur des particularités, dont nous n'avons preſque plus aucune connoiſſance, mais on ne peut jamais manquer de trouver la penſée d'Ariſtophane, quand on ſuit le bon ſens & la raiſon. J'avouë auſſi que les Scholiaſtes m'ont plus ſervy dans cet endroit, que dans tous les autres.

*Je jure par Bacchus, qui m'a élevé & qui me fait venir.*] Ariſtophane dit icy qu'il eſt le nourriſſon de Bacchus, parce que Bacchus eſtoit appellé le Maître, le Docteur de la Comedie: cette Piece fut joüée pendant les Fêtes de ce Dieu, voila pourquoy j'ay ajoûté, *& qui me fait venir devant vous.*

*Que j'ay voulu vous donner l'étrenne de*] Il y a dans le Grec: *Que j'ay voulu vous faire goûter à vous les premiers &c.* Et de là on doit tirer deux conſequences juſtes & neceſſaires: la premiere que les Juges des Pieces changeoient, & que les mêmes qui jugeoient de celles qu'on joüoit pendant les Dionyſiaques, ne jugeoient pas de celles qu'on joüoit dans un autre temps: la ſeconde conſequence eſt, qu'Ariſtophane avoit fait repreſenter ſa premiere Piece des Nuées

Sous ces mêmes Juges, & pendant les Fêtes de Bacchus. C'est ce qui fonde toute la premiere partie de ce discours.

*Vous savés, Messieurs, que dans la premiere Comedie, qui portoit ce nom.* ] Il parle manifestement de la premiere Comedie des Nuées, & cela devoit desabuser ceux qui ont écrit que celle qui nous reste aujourd'huy est la premiere, & que celle que nous n'avons plus, estoit la seconde. Il me semble qu'Aristophane en doit être crû.

*Pour me ravir le prix* ] On l'adjugea à un certain Ameipsias.

*A tous les honnêtes gens de parmy vous.* ] Il y a dans le Grec: *à tous les habiles gens*, *σοφοῖς.* Il y a toûjours à la Comedie deux sortes de Spectateurs. Les premiers sont ceux qu'Aristophane appelle *σοφοὺς*, c'est-à-dire, *habiles*, *bons connoisseurs*; ceux qui peuvent bien juger de la conduite de la Piece & de la beauté des vers; les autres sont ceux qui ne vont au Theatre que pour se divertir, & pour rire des plaisanteries qu'on y dit. Aristophane parle ordinairement à ses Spectateurs, selon ces deux égards.

*Ne m'a point porté à vous recuser pour Juges, ny à cesser.* ] Aristophane

dit tout cela en un mot : *je ne vous abandonneray pas pourtant.* Mais il a voulu dire ce que j'ay dit.

*A ma premiere Piece, ſans me connoître* ] Cette premiere Piece eſtoit intitulée *δαιδαλεῖς, les Convives.* Nous ne l'avons plus. Ariſtophane y introduiſoit un jeune homme fort ſage, & un autre fort débauché, c'eſt pourquoy dans le texte, il deſigne ſa Comedie par ces deux Acteurs, car il y a : *Je me ſouviens encore de l'approbation que vous donnâtes à mon petit homme ſage, & à mon petit débauché.*

*Comme j'étois alors fort jeune, & que les Loix ne ſoufroient pas.* ] Les Atheniens avoient fait une Loy, par laquelle il eſtoit deffendu aux Poëtes de faire des Pieces, ou au moins de les faire joüer, avant l'âge de trente ou quarante ans. Ariſtophane qui ſe ſentoit du genie, n'attendit pas cet âge pour travailler, il compoſa, & les Comediens s'attribuoient ſes Pieces en luy prêtant leur nom.

*Je fus contraint de l'expoſer.* ] Tout cet endroit eſt fort beau; Ariſtophane ſuit icy la Metaphore d'une jeune fille qui a fait une faute, & qui pour

la cacher, va expoſer ſon fruit. J'ay changé ſa figure en mettant dans la ſuite *un pere*, au lieu *d'une mere.*

*Il trouva bien-toſt un pere.* ] Ce pere, ce fut Cleonides & Calliſtratus, deux Comediens, dont Ariſtophane ſe ſervoit ordinairement.

*Paroît ſur la Scene comme une ſeconde Electre.* ] Il n'y a rien de plus joly que cet endroit. Il fait alluſion à une Tragedie d'Eſchyle, intitulée *Choephoroi.* Dans cette Piece on voit Electre, qui eſtant allé faire des libations ſur le tombeau d'Agamemnon y trouve des cheveux; & aprés les avoir bien conſiderés, elle reconnoît que ce ſont des cheveux de ſon frere Oreſte, qui venoit à ſon ſecours. Ariſtophane compare icy cette Piece à Electre, & ſon autre Comedie, intitulée *les Convives* à Oreſte, & l'approbation qu'on luy donne aux cheveux du même Oreſte, &c. Il dit donc que comme Electre reconnut ſon frere par les cheveux qu'elle trouva ſur le tombeau d'Agamemnon; auſſi cette Comedie des Nuées reconnoîtra ſes anciens amis, ſi elle apperçoit quelques marques de l'approbation que l'on avoit donnée à ſon frere, c'eſt-à-dire à ſa Comedie *des*

*Convives.* Cette image eſt fort tou-chante, & il y a une tendreſſe que l'on peut beaucoup mieux ſentir qu'expri-mer.

*Mais de peur que mes ennemis ne m'accuſent.* ] J'ay ajoûté cecy pour faire la liaiſon.

*Examinés ſa conduite & ſa chaſteté.* ] Il parle de la conduite de ſa Comedie comme d'une jeune Princeſſe, & il con-tinuë la Metaphore d'Electre.

*Elle ne vient point avec des habits deshonnêtes & ridicules.* ] Il ſe moque des autres Poëtes qui cherchoient à faire rire par les habits bizarres & extrava-gans qu'ils donnoient aux Come-diens.

*Elle ne s'amuſe point à railler les chauves.* ] Il dit cela pour Eupolis, qui railloit les chauves dans toutes ſes Pieces.

*Elle ne fait point de danſes.* ] Les Anciens avoient trois danſes qu'ils em-ployoient dans les Poëmes dramatiques. *Emmeleja* eſtoit pour la Tragedie; *Sicy-nis*, pour le Poëme ſatirique; & *Chor-dax*, pour la Comedie. Cette derniere eſtoit une danſe fort libre & fort indecen-te, c'eſt pourquoy Ariſtophane dit qu'il

n'a point recours icy à ces moyens, dont on se servoit ordinairement pour divertir ses Spectateurs.

*Elle n'introduit point de Vieillard.* ] Cela estoit ordinaire dans les Pieces d'Eupolis & d'Hermippus. Le Scholiaste a fort bien remarqué, qu'Aristophane a fait dans ces autres Comedies tout ce qu'il reproche icy à ses rivaux, & que dans sa Lysistrata il a employé les habits ridicules & deshonnêtes; qu'il a raillé les Chauves dans la Comedie de la Paix, qu'il a mis cette danse libre dans les Guespes; & qu'il a introduit un Vieillard qui frape tout le monde avec son bâton, dans sa Comedie des oiseaux. Si cela est condamnable, Aristophane en prononçant contre tous ces Poëtes, a aussi prononcé contre luy; mais on doit dire en sa faveur, qu'en toutes ces rencontres il n'a fait que ce que le sujet de ses pieces demandoit necessairement, au lieu que les autres s'en servoient dans toutes leurs Pieces sans que cela fût amené par le sujet.

*Pour occuper les Spectateurs par ses méchantes bouffonneries, & les empêcher de prendre garde.* ] Aristophane dit cela en trois mots, ἀφανίζων πονηρά.

σκώμματα, que le Traducteur Latin n'a point du tout entendus, car ils ne signifient point *amotis maledictis mordacibus*; mais *occultans his nugis malos jocos. En cachant sous ces sotises ses méchantes railleries.*

*Elle ne vient point comme une Furie avec des flambeaux.* ] Le Traducteur Latin n'a pas entendu ce passage, non plus que le Scholiaste. Dans cette même Comedie Aristophane introduit des Acteurs qui portent des flambeaux, & qui vont mettre le feu à la maison de Socrate, il ne peut donc pas condamner absolument l'usage des flambeaux, ny dire que l'on n'en verra point dans cette Comedie. Aussi n'est-ce pas ce qu'il a entendu, quand il a dit οὐδ' εἰσῆξε δᾷδας ἔχουσα, *Elle ne sort point avec des flambeaux.* Mais il se moque des Poëtes qui mettent les Furies sur le Theatre dans leurs Comedies, comme on le pratiquoit quelquefois dans la Tragedie. On peut voir ma Remarque sur le commencement de la quatriéme Scene du second Acte du Plutus.

*Elle ne remplit point ce Theatre de cris.* ] Il ne faut point prendre au pied de la lettre le passage Grec, οὐδ' ἰοὺ ἰοὺ

*κοῖ, elle ne crie point hai, hai:* car cette Comedie commence justement par ces deux mots, qui sont même repetés à la derniere Scene du cinquiéme Acte. Il est donc certain qu'Aristophane condamne icy les Poëtes qui confondent la Tragedie avec la Comedie, & qui font entrer dans cette derniere les mêmes passions & les mêmes mouvemens qui doivent regner dans l'autre.

*Je n'en suis pas pour cela plus vain.*] Il y a dans le Grec *ὐ κομῶ*, & le Scholiaste remarque qu'Aristophane se sert exprés de ce mot en plaisantant de ce qu'il estoit chauve.

*En vous presentant deux ou trois fois la même chose.*] Il reproche à ces autres Poëtes leur sterilité. Comme ils n'avoient pas assés d'esprit pour inventer de nouveaux sujets, ils faisoient plusieurs Pieces sur le même, & pour le déguiser, ils se contentoient d'introduire quelque nouvel Acteur, ou de changer quelque incident.

*Mais des sujets qui ne se ressemblent point.*] Pour meriter le nom de grand Poëte Dramatique, il ne suffit pas de presenter toûjours de nouveaux sujets; il faut encore que les sujets ne se ref-

ſemblent point ; & ils peuvent ſe reſſembler principalement en deux manieres, ou par la matiere ou par la forme. Les ſujets qui ſe reſſemblent par la matiere, ſont des ſujets qui ont preſque les mêmes perſonnes ; par exemple un Cleon, un Hyperbolus que l'on raille. Ceux qui ſe reſſemblent par la forme, ſont ceux qui ſont traités de certaine maniere qu'on pourroit appeller Monotonie ; car les Acteurs y parlent toûjours ſur le même ton. De ces deux reſſemblances la derniere eſt la plus fatigante & la plus vicieuſe, & j'en pourrois donner des exemples bien ſenſibles, car nous avons aujourd huy un bon nombre de Pieces de Theatre toutes differentes, & cependant quand on en voit une, on en voit dix. Monſieur Corneille & Monſieur Racine ſont admirables pour cette varieté ; Pompée, Auguſte & Horace parlent en veritables Romains, mais ils ne parlent pas les uns comme les autres. Iphigenie & Phedre veulent toucher & faire naître la terreur & la compaſſion, elles en viennent à bout par des chemins tout differens. Moliere eſt tombé quelquefois dans la premiere reſſemblance, mais ce n'eſtoit

n'estoit point en luy un défaut de genie, c'est la fertilité du sujet qui l'a entraîné.

*Depuis que j'ay abatu le redoutable Cléon.* ] Cleon mourut un an ou dix-huit mois aprés que cette Piece eut esté joüée, Aristophane avoit fait contre luy la Comedie des Chevaliers.

*Mais depuis qu'Hyperbolus.* ] C'étoit un faiseur de Lampes de cuivre, mais pour tromper il y mêloit du plomb. Il n'y avoit point d'homme plus méchant ny plus audacieux; il trouva le moyen de se faire élire General des Atheniens. Nicias le fit condamner par l'Ostracisme, & les Atheniens honteux d'avoir employé contre un homme si méchant & si meprisable une forme de jugement, dont on ne se servoit que contre les personnes considerables par leur naissance & par leur merite, abolirent entierement l'Ostracisme; peu de temps aprés Hyperbolus fut tué à Samos, & son corps jeté dans la mer.

*C'est toûjours Hyperbolus & sa mere.* ] Aristophane parle de cet Hyperbolus dans la pluspart de ses Comedies, mais ce n'est qu'en passant, au lieu que

les autres Poëtes en faisoient le sujet de leurs Pieces.

*Eupolis a porté d'abord sur le Theatre une Piece intitulée Marica.* ] Eupolis avoit fait cette Piece contre Hyperbolus, comme Aristophane avoit fait les Chevaliers contre Cleon. Un Scholiaste écrit qu'Eupolis y parloit de la mort de Cleon, si cela estoit vray, Cleon seroit donc mort avant qu'Aristophane eut fait les Nuées, mais on auroit quelque peine à ajuster cette particularité avec l'histoire de ce temps-là.

*Ou il a eu l'insolence de piller ma Comedie.* ] Eupolis fit ensuite une autre Comedie, où il essayoit de faire croire que c'estoit luy qui avoit fait les Chevaliers, & qu'il les avoit donnés à Aristophane.

*Il l'a derobée à Phrynichus.* ] Phrynichus pour faire rire ses Spectateurs avoit mis dans une de ses Pieces une vieille Andromede qu'il faisoit devorer par un Monstre marin, & ce fut dans cette Piece qu'Eupolis avoit pris l'idée de la Vieille, qu'il introduisoit dans la Comedie Marica, pour déguiser les Chevaliers & pour empécher les Spectateurs de les reconnoître.

*Phrynichus.* ] C'estoit un Poëte Comique, contemporain d'Aristophane. Il ne faut pas le confondre avec un autre Phrynichus, Poëte Tragique, qui avoit esté disciple de Thespis.

*Hermippus.* ] C'est le même Poëte Comique qui écrivit contre Pericles.

*Les idées & les images que j'ay données dans mes Chevaliers.* ] Il y a dans le Grec : *Mais ils ont toûjours imité les images de mes anguilles.* Par ce mot il designe sa Comedie des Chevaliers, où il est parlé d'anguilles. Peut-être même qu'il y a là-dessous quelque sens caché, & qu'Aristophane a voulu dire, que comme ceux qui pêchent des anguilles, sont obligés de troubler l'eau pour les prendre, tout de même ces Poëtes pour pêcher dans sa Comedie des Chevaliers, ont esté contraints de la barboüiller pour l'empêcher d'être reconnuë,

*Que ceux qui rient à leurs Pieces ne se divertissent point aux miennes.* ]. C'est tout ce qu'il faut dire à des gens qui ont le goût depravé. On voit même que cela se suit ordinairement, & que ceux qui prennent pour bonnes les méchantes choses, trouvent aussi fort

méchantes les bonnes. Virgile a imité en quelque maniere ce trait dans la troisiéme Eclogue, où il dit:

*Qui Bavium non odit, amet tua carmina Mavi.*

*Que celuy qui ne hait pas Bavius, puisse aimer les vers de Mevius.*

# REMARQUES SUR LES NUE'ES D'ARITOPHANE.

## *Sur la premiere Scene de l'Acte premiere.*

HAi, hai, mon Dieu. ] Il y a dans le Grec: *ô Roy Jupiter.* Et sur cela le Scholiaste dit qu'aprés que les Atheniens eurent chassé les Rois, ils éleverent une statuë à Jupiter, sous le nom de *Jupiter Roy.*

*Que les nuits sont longues.* ] Cette

Comedie fut joüée la premiere fois à la fin de l'Hyver, pendant la Fête de Bacchus: les nuits commencent alors à diminuer; mais elles ne laissent pas d'être encore assés longues pour un homme que ses dettes empêchent de dormir. L'expression Grecque merite d'être remarquée, χρῆμα νυκτῶν ὅσον ἀπέρατον, *res noctium quam infinita*. Les Atheniens disoient *la chose des nuits* pour *les nuits*: & les Latins les ont imités, car ils ont aussi dit, *res cibi*, *la chose de la viande* pour *la viande*.

*Que maudit soit la guerre.*] Les Atheniens estoient alors en guerre avec les Lacedemoniens, & c'est pourquoy ils n'osoient châtier leurs Esclaves, de peur qu'ils ne s'enfuissent & ne se retirassent à Lacedemone.

*Empaqueté dans cinq couvertures.*] κερδύλη est un mot Cyprien, qui signifie proprement une couverture de tête, de là Aristophane à fait ἐγκεκορδυλημένος, pour dire que Phidippide estoit tout caché dans ses couvertures, qu'il appelle σισύρας, de grosses couvertures de peaux de Chevres.

*Les Chevaux qu'il me faut nourrir.*] La nourriture des chevaux paroissoit si

considerable aux Grecs, que les Lacedemoniens en avoient fait une espece de malediction, de sorte que quand ils souhaitoient du mal à quelqu'un, ils luy souhaitoient qu'il pust nourrir des chevaux.

*Qu'à ajuster ses cheveux.* ] Les Grecs qui faisoient souvent des courses de Chariots & de Chevaux prenoient grand soin de leurs cheveux, qu'ils portoient fort longs, comme les anciens Grecs qu'Homere appelle toûjours καρηκομόωντας, chevelus.

*Car voicy le jour qu'il faut payer les interests.* ] Il y a dans le Grec: *Et moy je meurs de chagrin, voyant que la Lune amene le vingtième jour du mois.* En Grece on prêtoit l'argent à interest par mois, & les interests se payoient le dernier jour de la Lune. Ainsi quand on estoit au vingtiéme jour, il estoit temps de songer à ses affaires, car il n'y avoit plus que neuf jours de terme.

*Douze mines à Pasias.* ] Le Scholiaste Grec s'est trompé icy, Strepsiade dit cecy par memoire & en attendant que Dramon ait allumé sa lampe.

*Ce beau Cheval.* ] Le Cheval Cop-

patias. La coûtume que nous avons encore aujourd'huy de marquer les chevaux à la cuisse avec un fer chaud, est fort ancienne. Anacreon,

Ἐν ἰσχίοις μὲν ἵπποι
Πυρὸς χάραγμ' ἔχουσι.

*Les Chevaux sont marqués à la cuisse avec un fer chaud.* Les Grecs leur imprimoient l'une de ces deux lettres, le *Coppa*, ou le *San*; la premiere estoit faite comme nostre Q. & les Chevaux qui avoient cette marque estoient appellés *Coppatia*; le San est le *Sigma* Σ. mais ils le marquoient comme nostre C. & les Chevaux qui estoient marqués à cette lettre, s'appelloient *Samphora.*

*Ha Philon il y a là de la supercherie.* ] Phidippide songe en dormant qu'il fait des courses de chariot, & que celuy qui court contre luy quite sa lice ou son rang, pour se mettre au devant de son chariot & luy couper chemin.

*Combien faut-il que ces chariots de bataille.* ] On faisoit diverses courses de chariots, car on couroit avec des chariots ordinaires, où il n'y avoit qu'un seul homme, ou bien avec des chariots de bataille, où il y en avoit deux, un

pour combatre & l'autre pour conduire les chevaux.

*Trois mines à Amunias.* ] Aristophane donne icy un coup de dent à l'Archonte de cette année-là, c'est-à-dire au premier Magistrat, mais parce qu'il estoit deffendu aux Poëtes Comiques de railler l'Archonte dans leurs Pieces, il a un peu déguisé le nom, & il l'a appellé Amunias au lieu d'Aminias, qui estoit son nom propre: il l'accuse icy d'être usurier, & dans la suite il luy reproche encore des vices beaucoup plus infames.

*Fay rouler ce Cheval sur le sable.* ] Quand les chevaux avoient bien couru, & qu'ils estoient suans, avant que de les ramener au logis on les faisoit rouler sur le sable pour les secher, & on appelloit cela ἀλίσαι & ἐξαλίσαι, & le lieu ἀλινδήθρα.

*Ce sont les Sergens.* ] J'ay mis cela à nos manieres, & il y a dans le Grec, *c'est le Tribun du peuple*, Δήμαρχος, c'estoit le premier Officier de chaque Bourg, il avoit soin d'écrire toutes les dettes de ses Parroissiens, il en tenoit un Registre, & quand quelqu'un refusoit de payer, il luy faisoit donner des

gages.

gages. Cet Officier avoit eſté appellé auparavant ναύκληρος.

*A celle qui ſe mêla de me marier.* ] Ariſtophane parle de ces faiſeuſes de mariages comme il y en a aujourd'huy: & il ne faut pas les confondre avec ces femmes que les Latins appelloient *pronubas*, ces dernieres eſtoient des femmes de quelque dignité, & qui n'avoient jamais eſté mariées qu'une fois, elles conduiſoient la mariée & la mettoient au lit, & c'eſtoit pour elle un augure que ſon mariage ſeroit fort long, & qu'elle n'auroit jamais d'autre mary.

*La Niéce de Megaclés.* ] Ariſtophane reproche icy aux Atheniens qu'ils avoient tant d'amour pour les richeſſes, que les plus grands d'entre eux aimoient mieux donner leurs filles à des Païſans riches, que de les placer dans les meilleures familles, où il n'y avoit pas tant de bien. La maiſon des Alcmeonides eſtoit la plus illuſtre d'Athenes: il y eut trois Megaclés; le premier eſtoit le pere d'Alcmeon, il avoit marié ſa fille à Piſiſtrate; le ſecond fut le fils de ce même Alcmeon, il avoit épouſé Agariſta, fille de Cliſthene, Tyran de Sicyone,

& avoit eu de ſon mariage deux enfans Hipocrate & Cliſthene ; le troiſiéme Megaclés fut fils de cet Hipocrate, & frere de cette Agariſta, qui ayant épouſé Xantippe fut mere de Periclés. Je croy qu'Ariſtophane parle icy du dernier Megaclés, & cela eſtant il faut neceſſairement que Strepſiade eût épouſé une ſœur de Periclés.

*Et plus glorieuſe que la ſuperbe Coïſura.* ] Cette Coïſura avoit eſté la plus glorieuſe & la plus ſuperbe femme d'Athenes, elle eſtoit fille du premier Megaclés, qui la maria au Tyran Piſiſtrate. La femme de Strepſiade eſtoit l'arriere petite niéce de cette Coïſura.

*Je ne diray point qu'elle fut oiſive.* ] Ce paſſage eſt plus malin que les Scholiaſtes Grecs n'ont crû. Il n'avoit jamais eſté bien traduit, je croy que ma traduction le fait aſſés entendre.

*Elle ne choïſiſſoit que de grands noms.* ] Cette femme enteſtée de ſa nobleſſe & des grands noms de ſa famille, vouloit qu'il y eût de la chevalerie dans le nom de ſon fils. C'eſt pourquoy elle diſoit qu'il falloit le nommer *Xantippe*, c'eſt-à-dire, *qui a des chevaux roux*, ou *Carippe*, *qui aime les che-*

*vaux*, ou *Callippe, qui a de beaux chevaux*, où *qui eſt bel homme de cheval.* Mais Strepſiade qui eſtoit un Villageois qui aimoit l'épargne, vouloit que ſon fils fût appellé *Pheidonide*, c'eſt-à-dire *Ménager.* Enfin ils trouverent le moyen de ſe contenter tous deux, & de faire un nom composé où il y eût de l'épargne & de la chevalerie, ils le nommerent donc *Phidippide*, c'eſt-à-dire *qui épargne les chevaux.* C'eſt ce paſſage qui a donné à Moliere l'idée de ſon George Dandin, Sieur de la Dandiniere.

*Xantippe.* ] C'eſtoit le nom du pere de la femme de Strepſiade.

*Et que vêtu de pourpre.* ] Ceux qui faiſoient des courſes de chariots avoient une robe de pourpre, appellée *Xuſtida*, c'eſtoit auſſi l'habit des Rois dans les Tragedies.

*Tu entres triomphant dans la ville.* ] Ceux qui avoient remporté le prix dans les quatre jeux celebres de la Grece, revenoient triomphans dans leur patrie.

*Comme ton oncle Megaclés* ] L'on voit par Herodote que cette famille de Megaclés eſtoit accoûtumée depuis long temps à remporter le prix de la courſe

de chariots aux jeux Olympiques.

*Il faut que tu menes des chévres.* ] *Il faut que tu menes les chévres de Phelleus.* C'eſtoit une montagne de l'Attique prés du Bourg de Cicyne.

*Et que tu ſois vêtu de peaux.* ] Les premiers habits des hommes eſtoient faits de peaux, & du temps d'Ariſtophane les Bergers en eſtoient encore habillés.

*Ah! ne me parle jamais de ce Neptune il eſt la cauſe.* ] Neptune eſtoit la cauſe de tout le malheur de Strepſiade, car c'eſt ce Dieu qui fit ſortir de la terre le premier cheval. Virgile dans le Livre des Georgiques.

*Tuque ô cui prima frementem*
*Fudit equum magno tellus percuſſa Tridenti.*

*Et vous qui d'un coup de vôtre Trident, fiſtes ſortir du ſein de la terre un ſuperbe cheval.*

*De ces ames ſages.* ] Il les appelle des ames ſages, & non pas des hommes, parce qu'ils eſtoient ſi maigres & ſi atenués, qu'ils ſembloient plûtoſt des ſpectres que de veritables corps.

*Prouvent que le Ciel est un four.* ] Aristophane attribuë à toute la Philosophie le sentiment du Philosophe Hippon, car c'estoit luy qui avoit dit le premier que le Ciel est un four &c. & Crates Poëte Comique l'a joüé sur cela dans sa Comedie, intitulée *Panoptæ.*

*Ces gens-là moyennant quelque argent.* ] Socrate n'a jamais pris d'argent de ceux qui alloient chez luy : eh ! comment en auroit-il pû prendre, puisqu'il faisoit profession ouverte de ne rien savoir ? Cependant on eu tort de conclure de-là, qu'Aristophane n'avoit point dessein de décrier Socrate. La Satyre n'est pas toûjours une diseuse de verités, elle est comme un habile Peintre qui ménage si bien les ombres & la lumiere, qu'il fait paroître des objets qui ne sont point. Eupolis avoit encore bien pis fait qu'Aristophane, puisque dans une de ses Pieces Socrate déroboit un flacon d'argent à Stesichore.

*Enseignent à gagner les causes.* ] C'est le propre de la Rhetorique, & non pas de la Philosophie. Cependant parce que Socrate parloit également de ces deux sciences, comme nous le voyons dans les Ouvrages de Platon,

ce reproche qu'Ariſtophane luy fait icy, quoy que faux, ne laiſſe pas d'être fondé, & ce Poëte ne pouvoit prendre un chemin plus ſeur pour faire bien recevoir ſa Piece, que d'accuſer Socrate de prouver que le noir eſt blanc, car le peuple à qui ce Philoſophe avoit fait voir tant de fois qu'il n'eſtoit qu'un ſot, ſe laiſſoit perſuader par-là que l'avantage que Socrate avoit toûjours ſur eux, ne venoit pas tant de leur ſotiſe que de ſa ſubtilité.

*Cairephon.* ] C'eſtoit l'intime amy de Socrate, il mourut avant luy, on l'appelloit ordinairement *Nucteris*, *Chauve-ſouris*; parce qu'il eſtoit fort noir, & qu'il n'avoit qu'un petit filet de voix.

*Quand vous me donneriés tous les Faiſans de Leogoras.* ] Je ne voy pas pourquoy les Scholiaſtes Grecs veulent que ces Faiſans ſoient icy une eſpece de chevaux: il n'y a rien de plus ridicule. Ariſtophane accuſe icy Leogoras d'être friand & de nourrir des Faiſans pour ſa table. Leogoras eſtoit à Athenes ce que Lucullus eſtoit à Rome, & Platon le Comique l'avoit joüé ſur cela dans une de ſes Comedies.

# REMARQUES

## *Sur la ſeconde Scene du premier Acte.*

*TU m'as penſé faire perdre &c.*] Cela eſt aſſés plaiſant dans la bouche d'un jeune Portier.

*Il n'eſt permis de dire ces choſes.* ] Il n'y a rien de plus éloigné de la veritable Philoſophie que de ne pas communiquer à tout le monde ce que l'on ſait. Ariſtophane veut faire croire par là que Socrate & les autres n'eſtoient que des trompeurs & des ignorans, car c'eſt le caractere de l'ignorance d'être reſervé, de peur de ſe découvrir.

*Tout à l'heure une puce ayant piqué Cairephon.* ] Ariſtophane dit cela pour inſinuer aux Atheniens, que ces Philoſophes qui faiſoient ſemblant d'être toûjours dans de profondes meditations pour développer les ſecrets les plus cachés de la nature, ne s'amuſoient le plus ſouvent qu'à des bagatelles & à des ſotiſes.

*Au sourcil, & de là estant sautée sur la tête de Socrate.* ] Le Scholiaste Grec a fait icy une remarque dont il faut luy faire honneur : Il dit que ce passage devoit être beaucoup plus plaisant sur le Theatre qu'il ne nous paroît aujourd'huy : les Acteurs avoient des masques qui representoient au naturel les personnes qu'ils joüoient, & c'est pourquoy Aristophane parle icy de ce que Socrate & Cairephon avoient de plus ridicule ; Socrate estoit chauve, & Cairephon avoit des sourcils fort grands & fort épais, qui le rendoient tout difforme.

*Il mit de la poussiere tres-fine sur la table.* ] C'estoit la coûtume de faire toutes les figures de Geometrie sur la poussiere que l'on mettoit sur la table, c'est pourquoy dans les Anciens il est si souvent parlé de la poussiere des Geometres.

*Aprés avoir courbé une broche.* ] Il dit que Socrate courba une broche par le bout, & qu'il en fit un croc comme ceux dont les voleurs se servent ordinairement pour enlever les choses où ils ne peuvent atteindre. Ce passage est fort plaisant, & il y a deux railleries contre Socrate; dans la premiere, Aristophane l'accuse d'être voleur, & dans

la ſeconde il luy reproche les frequentes promenades qu'il faiſoit dans la Paleſtre pour voir les jeunes garçons, qu'il avoit la reputation de ne pas haïr.

*Le ſage Thales.* ] Un des ſept Sages de la Grece, il eſtoit de Milet, & vivoit du temps de Creſus.

*O grand Hercule.* ] On luy a ouvert la porte, & il voit tous ces Philoſophes en differente poſture.

*Aux priſonniers de guerre que l'on prit à Pylos.* ] Il y a trois Pylos dans le Peloponéſe, Pylos d'Elide, ſur le fleuve Penée, Pylos de Neſtor, ſur le fleuve Amathus, & Pylos de Meſſene au bas du Peloponéſe, vis à vis de l'Iſle Sphateria. Ariſtophane parle de la derniere, & des trois cens priſonniers que Cleon emmena à Athenes, parmy leſquels il y avoit ſix-vingts Spartiates. Ces pauvres gens eſtoient fort maigres & fort défaits, à cauſe du peu de nourriture que leur Chef Epitadus leur avoit donné, pour avoir dequoy ſoûtenir plus long temps le Siege, & pour la longue priſon qu'ils avoient ſouferte à Athenes, car il y avoit déja trois ans qu'ils y eſtoient quand cette Comedie fut joüée.

*Mais pourquoy regardent-ils la terre?* ] Il voit tous les Philosophes dans une profonde meditation, les uns avoient les yeux simplement attachés à terre, les autres estoient entierement panchés.

*Ils veulent penetrer jusqu'au plus profond du Tartare.* ] Je n'ay pû conserver dans la traduction la plaisanterie que fait dans le texte l'équivoque du mot ἐρεβοδιφῶσιν, par lequel Aristophane a fait allusion au mot ἐρέβινθος, qui signifie des poids.

*Mais ils ne peuvent pas demeurer si long temps à l'air.* ] Il veut dire que ce sont des gens si foibles & si attenués, qu'ils ne sauroient être long temps au grand air sans en être malades.

*Dites moy au nom de Dieu.* ] Strepsiade voit en entrant des Spheres & des Globes.

*Quoy, celle que l'on distribuë aprés la victoire.* ] Les Grecs avoient accoûtumé de partager les terres conquises, on en faisoit plusieurs portions que l'on tiroit au sort. On peut voir les remarques de Monsieur Dacier, sur l'Ode XV. du II. livre d'Horace.

*Cette invention sera d'un grand avantage au peuple.* ] Strepsiade croit que

par le moyen de ce Globe terrestre les Atheniens ont trouvé le secret de partager au peuple la terre universelle, comme on partageoit les païs conquis. Les Scholiastes n'ont point entendu ce passage.

*Je n'en croy rien, car je n'y remarque point de Juges sur leurs Tribunaux.* ] Strepsiade n'alloit à Athenes que les jours de Fêtes ou d'assemblées, & comme il estoit accoûtumé de voir ces jours-là les Juges sur leurs Tribunaux, il dit qu'il ne sauroit croire que la Ville que Cenagoras luy monstre sur le Globe soit Athenes, parce qu'il n'y voit point de Juges assis. Cela est fondé sur ce que les Juges s'assembloient dans les Places publiques. Je ne croy pas qu'il faille chercher d'autre finesse à ce passage. Le Scholiaste remarque pourtant qu'Aristophane a voulu par là reprocher aux Atheniens qu'ils employoient trop de temps aux affaires de judicature & aux assemblées, & qu'ils negligeoient les affaires de la guerre.

*Il est vray, mais elle est encore d'un plus grand revenu.* ] Ce passage a dans l'original une grace que l'on ne sauroit exprimer. Elle consiste dans l'équivo-

que du mot παρατείνεσθαι, qui signifie être étendu, & être fort chargé d'imposts. Cenagoras avoit dit que l'Isle d'Eubée παρατέταται μακρὰ *est fort grande*; & Strepsiade répond en prenant ce mot dans ce dernier sens, παρετάθη γὰρ ὑπ' ἡμῶν, *elle est fort chargée d'imposts* &c. Ainsi ce que nous ne saurions dire qu'en deux lignes, le Grec le dit fort agreablement en un mot. Quand cêtte Piece fut joüée il y avoit prés de vingt-quatre ans que Periclés avoit assujety l'Eubée, & Aristophane reproche icy aux Atheniens leur avarice & leur dureté.

*Ho, ho, elle est bien prés de nous.* ] Le bon homme croit que Lacedemone est veritablement aussi voisine d'Athenes qu'elle le paroît dans la Carte, car il ne savoit pas que la Geometrie renferme souvent beaucoup de lieuës dans un seul point.

*N'allés pas oublier de l'éloigner.* ] Comme les Atheniens estoient en guerre avec les Lacedemoniens, Strepsiade n'aimoit pas ce voisinage: c'est pourquoy il prie Cenagoras de mettre Lacedemone fort loin, comme si l'on pouvoit changer la situation des lieux en chan-

geant la Carte. Ceux qui connoissent bien la nature trouveront ce caractere de Strepsiade fort plaisant.

*C'est luy-même.* ] Cela donne à Socrate un ridicule du côté de la vanité, comme s'il exigeoit qu'on dît de luy ce qu'on avoit toûjours dit de Pythagore *αὐτὸς ἔφα, c'est luy-même qui l'a dit.*

---

## REMARQUES

### *Sur la troisiéme Scene du premier Acte.*

QUe veux-tu, chetif mortel.* ] Aristophane a emprunté ces paroles de Silene, qui dit dans Pindare ὦ ἐφήμερε &c. & cela fait une plaisanterie, en ce que Socrate ressembloit à Silene, & qu'il estoit comme luy chauve & camus. Mais Aristophane songe aussi à faire voir par là le mépris que Socrate faisoit des hommes, comme s'il avoit esté fort au dessus d'eux.

*Ie contemple le Soleil.*] Pour faire entendre la pensée d'Aristophane j'aurois eu besoin de trouver en nôtre langue un

mot qui ſignifiât à peu prés *je contemple, & je mets au deſſous de moy* : il y a dans le Grec περιφρονῶ τὸν ἥλιον, & Ariſtophane employe exprés ce verbe équivoque, pour faire entendre que Socrate croyoit s'être élevé au deſſus de toutes choſes par ſon eſprit, car περιφρονεῖν eſt pris quelquefois pour ὑπερφρονεῖν, *mépriſer, tenir au deſſous de ſoy*, comme on trouve dans les Suppliantes d'Eſchyle περίφρονες pour ὑπέρφρονες, & c'eſt ce qui fonde la réponſe de Strepſiade.

*Ainſi donc vous mépriſés les Dieux.*] Cette réponſe fait bien voir que ce bon homme a pris le mot de Socrate περιφρονῶ en mauvaiſe part. Mais ce qu'il y a de plus plaiſant icy, c'eſt que Socrate avoit entendu cela d'une ſuperiorité d'eſprit & d'intelligence, & que Strepſiade l'explique ſeulement d'une ſuperiorité de lieu, pour faire entendre que Socrate n'eſtoit élevé au deſſus des autres hommes, que parce qu'il eſtoit dans ſon panier au milieu des airs & au deſſus des nuées.

*Que quand j'ay ſuſpendu mon eſprit.* [ Il y a une verité philoſophique dans ce que répond Socrate : pour bien

comprendre les choses qui sont au dessus de nous, il faut par la force de la meditation tirer, pour ainsi dire, nos ames de leur prison, les élever au dessus des nuées & les approcher de l'objet que nous envisageons, autrement elles sont comme offusquées par les vapeurs grossieres qui environnent la terre. Mais ce qui fait la plaisanterie de ce passage, c'est qu'il est ridicule de voir un grand Philosophe qui ne sait point d'autre moyen d'élever son esprit au dessus des choses terrestres, qu'en guindant son corps au dessus des nuées, & en se perchant dans un panier au milieu des airs.

*Le Cresson sauvage fait la même chose.* ] Lorsque Socrate disputoit des effets surprenans de la nature, il avoit accoûtumé de les rendre sensibles par des comparaisons tirées des choses connuës & familieres. Pour faire donc comprendre de quelle maniére la terre attire à elle ce qu'il y a de plus subtil dans l'esprit des hommes qui y sont attachés, il dit qu'elle fait comme le Cresson sauvage qui attire toute l'humidité des lieux où il est planté, & desséche ainsi toutes les autres plantes qui sont autour de luy, ce passage est fort ingenieux.

*Comment? le Cresson sauvage &c.* ] Strepsiade ne comprend point ce que luy dit Socrate, c'est pourquoy il brouille & confond les especes. Il dit dans le Grec; *comment? l'esprit attire le plus subtil sur le Cresson?* Mais en nôtre langue il a fallu mettre cela d'une maniere qui répondît mieux à ce que Socrate a dit, & cela fait un effet plus ridicule.

*Comment t'es tu endetté comme cela sans t'en appercevoir?* ] Il n'y a icy de remarquable que l'expression de Socrate qui interroge Strepsiade comme les Medecins interrogent les malades: *comment estes-vous tombé malade, &c.* & c'est ce qui fonde la réponse de Strepsiade.

*Et par quels Dieux jures-tu?* ] Cela est encore pris des manieres de Socrate, qui dans ses disputes ne laissoit rien passer à ses adversaires que ce qui devoit être tenu pour constant. Aristophane appuye icy l'accusation que l'on faisoit à Socrate qu'il nioit les Dieux que les Atheniens adoroient, & qu'il en recevoit d'autres dont le culte n'étoit point receu. Socrate répond à cela dans l'Apologie de Platon.

*Que chez nous vos Dieux ne sont pas de bon aloy.* ] Il y a dans le Grec νόμισμ' ἐκεῖ ἐστι, le mot νόμισμα signifie une coûtume receuë, & la monnoye publique. Socrate dit dans le premier sens, que les Dieux des Atheniens ne sont point receus chez eux, & Strepsiade le prend dans le dernier, comme si les Dieux passoient chez eux pour de la fausse monnoye, c'est pourquoy au lieu de dire, quels Dieux avés vous donc? il répond comme s'il disoit, *de quelle monnoye vous servés-vous donc, est-ce d'une monnoye de fer comme les Bysantins?* les Bysantins se servoient d'une monnoye de fer. Platon le Poëte Comique dans une Piece intitulée *Pisandre*, dit: *Nous aurions bien de la peine à demeurer à Bysance, où l'on se sert d'une monnoye de fer.* Ils juroient aussi par leur monnoye, ou par le métail dont on la faisoit.

*Avec les Nuées nos Deesses.* ] Aristophane dit que les veritables Divinités des Philosophes sont les Nuées, pour faire voir que les Philosophes n'ont, comme nous disons, que de la fumée & du vent.

*N'allés pas me sacrifier comme Atha-*

*mas.* ] Sophocle avoit fait une Tragedie intitulée Athamas, on y voyoit le Roy prés d'un Autel, avec une couronne sur la tête, & en état d'être sacrifié; mais Hercule arriva & le garantit. Strepsiade qui avoit souvent vû joüer cette Piece, & qui avoit esté frapé de cette idée, s'en souvient icy fort à propos, & il croit que l'on ne couronne que ceux que l'on veut sacrifier.

*Nous en usons toûjours ainsi avec ceux que nous voulons initier.* ] Cela est d'un ridicule fort plaisant, de voir des Philosophes qui pour recevoir des disciples, font les mêmes ceremonies que l'on faisoit quand on initioit quelqu'un aux grands Mysteres, qui estoient ce que les Atheniens avoient de plus sacré. L'on n'avoit point connu la finesse de ce passage.

*Tu seras plus rompu dans les affaires.* ] Il y a dans le Grec : λέγειν γενήσῃ τρίμμα, κρόταλον, παιπάλη. Tous ces mots sont équivoques : τρίμμα, signifie une chose qui est brisée, pilée fort menu, & un homme qui est rompu dans les affaires. *Crotalon* est une espece d'instrument qui fait beaucoup

de bruit, à peu prés comme nos Castagnetes; c'est pourquoy on appelloit *Crotalon, un grand causeur*; mais *Crotalon* signifie un homme brisé à force de coups. Παιπάλη est proprement la fine fleur de la farine, l'on appelloit ainsi un homme fin & rusé, comme aussi on disoit παιπάλη d'un homme reduit en poudre. Socrate donc se sert icy exprés de ces mots équivoques, & pour aider à la plaisanterie il jete des pierres à Strepsiade, qui voyant cet orage, dit fort bien, que si cela continuë Socrate n'aura point menty, &c. ce passage estoit fort difficile à traduire, & je ne m'en serois jamais tirée, si nostre langue ne m'avoit fourny heureusement les mots *brisé & rompu*, qui font la même équivoque que les mots Grecs. Ces pierres que Socrate jete, tiennent lieu de l'orge & du sel que l'on jetoit sur la tête des victimes qu'on alloit égorger.

*Soit que vous soyés sur les sommets glacés.* ] J'ay fait mon possible pour conserver la grandeur & la majesté de ces vers Grecs qui sont merveilleux, ce que Socrate dit icy, & ce que les Nuées disent dans la Scene suivante, tout cela est d'une beauté & d'une noblesse que

l'on ne sauroit assés loüer. Je ne marqueray point les endroits qui me charment, car ce sont de ces choses qui sautent aux yeux, & qui se font sentir aux moins habiles.

*Du divin Olympe.* ] Il appelle l'Olympe divin, parce que c'est le sejour ordinaire des Dieux. Homere.

---

# REMARQUES

## *Sur la Scene quatriéme du premier Acte.*

CEtte Scene commence par une Ode de seize vers. Dans les Poëmes des Anciens on appelloit *Ode*, ce qu'on prononçoit en s'adressant aux Dieux, & *Antode* un pareil nombre de vers de même genre qui répondent à l'Ode.

*Le grand Oeil du monde, &c.* ] C'est pour preparer l'entrée du Chœur des Nuées, qui estoient des femmes magnifiquement habillées de diverses couleurs. Elles paroissoient sur des machines.

*Au travers des tonnerres.* ] Derriere

la Scene il y avoit un grand vaisseau d'airain plein de pierres, dont on se servoit pour imiter le tonnerre. Les Grecs appelloient cela βροντεῖον, & les Latins *Claudiana tonitrua.*

*Comme ces miserables Comiques.* ] Aristophane raille icy les Poëtes Comiques de son temps, les mêmes qui luy disputoient le prix en cette occasion, & il leur reproche qu'ils ne savoient amuser le peuple que par des sotises & par des grossieretés.

* *Et donne à ces Deesses.* ] Il y a dans le Grec : *Et donne à cet Essaim de Deesses.* Le mot Essaim estoit fort noble en Grec & en Latin, & on pouvoit l'employer dans le genre sublime, mais en nôtre langue on ne s'en sert presque point dans le figuré.

*Allons, grandes Nuées.* ] Le Chœur estoit partagé en deux troupes; la moitié du Chœur avoit dit ce qui est au commencement de la Scene; *allons, mes Compagnes, faisons nous voir*, c'est ce que l'on appelloit *Ode*; l'autre moitié du Chœur répond icy & chante un pareil nombre de vers, & c'est ce qu'on appelloit *Antode.*

*Allons dans le païs fertile de Pallas.* ]

Le terroir d'Athenes estoit fort sec & fort sterile, mais Aristophane ne laisse pas de l'appeller gras & fertile, parce que c'estoit de là que les hommes avoient reçû la maniere de faire venir le froment. Quand les Nuées prononcent ces vers elles sont encore fort haut.

*C'est-là qu'il y a des Mysteres sacrés qu'on ne doit pas divulguer.* ] Il parle des Mysteres de Cerés, qu'il estoit défendu de divulguer sous peine de la vie. Diagoras Melien pour les avoir divulgués, fut proscrit par les Atheniens, qui promirent un talent à celuy qui le tueroit, & deux à celuy qui le prendroit en vie. Eschyle fut en tres-grand danger pour en avoir touché quelque chose dans ses Tragedies : l'on peut voir les Remarques de Monsieur Dacier, sur l'Ode II. du troisiéme Livre d'Horace.

*C'est-là qu'on voit la Maison sacrée.* ] C'est le Temple de Cerés qui estoit dans Eleüsine, Bourg de l'Attique ; Aristophane l'appelle μυστοδόκον δόμον, & Strabon dans le Livre IX. μυστικὸν σηκόν, comme le savant Mursius l'a remarqué.

*Les saintes Ceremonies.* ] τελεταῖς

*ἁγιάς*, *les ſaintes perfections*, & ces Ceremonies eſtoient ainſi appellées, parce qu'on croyoit qu'elles contribuoient beaucoup à perfectionner la vie des initiés.

*C'eſt-là que l'on offre de ſi beaux preſens aux Dieux du Ciel.* ] Tout ce qui ſuit doit être entendu d'Athenes. On ſait que les Atheniens eſtoient le plus religieux peuple de la terre; ils avoient élevé un Autel *au Dieu inconnu*, de peur qu'il n'y en eût quelqu'un auquel ils n'euſſent point rendu de culte; c'eſt ce même Autel qui fournit à S. Paul le ſujet d'un diſcours, qui eſt au deſſus de tout ce qu'on voit dans les Livres prophanes.

*Les grandes Divinités des pareſſeux.* ] Par ces pareſſeux il deſigne les Philoſophes, qui ne ſe jetent dans cette vie contemplative que par faineantiſe, & pour ſe delivrer des embarras de la vie active.

*Qui nous enſeignent les choſes prodigieuſes que nous diſons.* ] Ariſtophane traite icy Socrate de Sophiſte, comme s'il n'avoit philoſophé que pour la pompe & pour l'oſtentation, ſans ſe mettre en peine de la verité.

*Vers la Montagne Parnete.* ] Il ne faut pas confondre le Parnete avec le Parnasse. Celuy-cy est dans la Phocide, & le Parnete est dans l'Attique.

*Tu ne savois donc pas qu'elles nourrissent les Sophistes.* ] Les Sophistes sont des menteurs, des gens qui font des discours en l'air ; enfin ce sont tous ceux qui font profession d'un art qu'ils ne connoissent point. C'est pourquoy aprés avoir dit en general les Sophistes, Aristophane descend aux especes, & il nomme les Devins, les Medecins, les Poëtes Dityrambiques, & tous les autres Poëtes qui affectoient un certain sublime outré, & qui estoient toûjours guindés dans les nuées. Comme tous ces gens-là avec toutes leurs sotises ne laissoient pas de gagner leur vie, Aristophane dit fort plaisamment que ce sont les Nuées qui les nourrissent.

*Les Devins.* ] Il y a dans le Grec *θυειομάντεις, les Devins de Thurium.* C'estoient des Devins qui furent envoyés avec le Devin Lampon pour rebâtir & repeupler Thurium, autrement Sybaris, sur le bord du Golphe de Tarente. Mais il y a dans ce mot une équivoque, dont les Scholiastes ne se sont

pas

pas apperçûs, c'est que θυειομάντεις signifie non seulement des Devins envoyés à Thurium, mais des Devins temeraires, insolens. Θύειοι μάντεις; car c'est leur veritable caractere que la temerité. Les Devins sont nourris par les Nuées, parce qu'ils consultent tout ce qui se passe dans les airs.

*Les Medecins.* ] C'est la seconde espèce de Sophistes, qui sont nourris par les Nuées, parce que tout leur art est fondé sur l'air & sur l'eau, c'est pourquoy Hypocrate a fait un Traité περὶ ἀέρων, τόπων καὶ ὑδάτων, *de l'air, des lieux, & des eaux.*

*Les effeminés.* ] Le mot σφραγιδονυχαργοκομήτας, est un mot composé de quatre mots, il signifie proprement des paresseux, qui ne songent qu'à ajuster leurs cheveux, & à mettre à leurs doigts des anneaux jusqu'au bout des ongles. Aristophane dit que ces gens-là sont nourris par les Nuées, parce qu'ils ne songent qu'à la bagatelle, & qu'ils passent leur vie dans l'oisiveté.

*Les corrupteurs de la Musique, ces diseurs de grands mots.* ] Aristophane appelle les Poëtes Dithyrambiques des diseurs de grands mots, parce que pour

être ſublimes ils forgeoient ordinairement des mots compoſés, & c'eſt pourquoy on les accuſoit d'avoir corrompu la Muſique, parce que ces grands mots ne pouvoient pas être bien mis en chant. Callimaque appelle leurs Poëſies *des Chanſons bâtardes*, *νόθαι δ' ἐυθησων ἀοιδαί*. On verra les Remarques de Monſieur Dacier, ſur la ſeconde Ode du IV. Livre d'Horace. Les Poëtes Dithyrambiques qu'Ariſtohpane joüe icy, ſont Cyneſias, Philoxene, & Cleomenés.

*Par exemple, que les Nuées ſont des Montagnes mouvantes.* ] Il y a icy quatre vers Grecs qu'Ariſtophane a pris dans les Poëtes Dithyrambiques que je viens de nommer. Il les rapporte pour en faire voir le ridicule, mais comme ce ridicule conſiſte particulierement dans les mots compoſés, & qu'en nôtre langue nous ne ſaurions imiter cette compoſition de mots, il m'a fallu aider à la lettre, & prendre un autre tour pour trouver un ſublime ridicule qui approchât de l'enflure des Dithyrambiques, c'eſt pourquoy au lieu de ce vers,

Ὑγρᾶν νεφελᾶν στρεπταιγλᾶν δήϊον ὁρμάν.
*Le cours impetueux des humides nuées détourne lumieres* J'ay mis : *des Montagnes mouvantes portées par les vents.* Je n'ay pris cette liberté que dans ce vers-là ; dans la suite j'ay suivy le texte mot à mot, & à cela prés que je n'ay point mis de mots composés, on trouvera dans ma traduction autant de ridicule qu'il y en a dans le Grec.

*Que ce sont des Typhons à cent têtes.* ] Typhon estoit né de la Terre & du Tartare, il avoit cent têtes de serpent ; & cela est bien du Poëte Dithyrambique d'appeller les Nuées *des Typhons.*

*Que les tempêtes furieuses sont penduës à leurs cheveux.* ] Il y a dans le Grec : *Que les furieuses tempêtes sont leurs cheveux* ; mais comme on ne peut pas bien dire cela en nôtre langue, je l'ay un peu accommodé ; il est même certain que le ridicule est plus divertissant dans les choses qui sont dites avec quelque espece de sens & de raison *Les tempêtes sont les cheveux des Nuées* ; il n'y a personne qui ne trouvât cela extravagant, au lieu que dans cette expression *les tempêtes sont penduës aux cheveux*

*des Nuées*; il y a un ridicule d'autant plusplaiſant qu'il peut tromper beaucoup de gens, & que l'on en connoît qui ſeroient capables de le dire.

*Des oyſeaux de proye aëriens & liquides qui planent dans les airs.* ] Il n'eſt pas neceſſaire de joindre icy des mots pour y faire remarquer le ridicule, il ſaute aux yeux, & on ne peut rien voir de plus impertinent que cette expreſſion, *des oyſeaux de proye aëriens & liquides.* Nous avons en nôtre langue beaucoup de Livres, où j'aurois bien pû trouver des équivalents.

*Les pluyes des eaux des humides nuées.* ] Pour ce vers il n'y a point de compoſition de mots dans le Grec, non plus que dans la traduction, ce qui prouve que ce n'eſtoit pas toûjours ces grands mots, ces mots doubles, qui rendoient ſi dures les compoſitions des Dithyrambiques. C'eſt la phraſe qui eſt ridicule, & qui fait un galimatias que l'on n'entend point. Il eſt aiſé de juger qu'Ariſtophane eſtoit excellent Critique.

*Elles leur font manger les plus excellentes grives.* ] Dans le vers Grec Ariſtophane a imité le ſtyle des Poëtes Dithyrambiques,

Κεϛρᾶν τεμάχη μεγάλαν ἀγαθᾶν, κρέα τ' ὀρνίθεια κιχλᾶν.

Cela pourroit être ſenſible en Latin: mais on ne ſauroit le faire ſentir en nôtre langue.

*Elles ont pourtant des nés.* ] Ces femmes portoient des maſques qui avoient de grands nés, & comme elles eſtoient encore fort haut & ſur des machines, Strepſiade n'en pouvoit preſque voir que le nés; & c'eſt pourquoy auſſi il dit que du reſte elles reſſemblent à des flocons de laine; car les machines qui les cachoient eſtoient comme de veritables nuées: cela prouve que le Chœur a parlé juſqu'icy ſans paroître, & que les Spectateurs l'ont entendu ſans le voir.

*N'as-tu jamais vû de nuée reſſembler à un Centaure, à un Leopard.* ] Comme les nuées ne ſont qu'un aſſemblage & qu'un amas de vapeurs modifiées diverſement, il arrive de là qu'elles ſont capables de toutes les figures qu'il plaît à l'imagination de leur donner, & l'œil qui ſuit l'idée de cette imagination, croit voir veritablement ce qui n'eſt en effet qu'un phantôme, qui ſe diſſipe à meſure que l'œil change de ſituation. Socrate tourne cela fort plaiſamment, en diſant

que ces differentes figures des nuées viennent des objets qu'elles envisagent ; si elles voyent un effeminé, elles se metamorphosent en femmes ; si elles regardent un poltron, elles deviennent cerfs. Aristophane amene cela avec beaucoup d'esprit pour railler quelques Atheniens.

*Comme le fils de Xenophante.* ] Il raille icy Hieronymus Poëte Dithyrambique.

*Aussi-tost pour se moquer de sa fureur, elles prennent la figure des Centaures.* ] Les Centaures estoient les plus débauchés & les plus perdus de tous les hommes ; Aristophane reproche icy à cet Hieronymus ses débauches & son impureté.

*Simon qui a tant volé le public.* ] Ce Simon estoit un Sophiste & un Maltotier. Eupolis dans une de ses Pieces, luy avoit aussi reproché ses voleries, & entre autre chose il l'accuse d'avoir volé le tresor d'Heraclée.

Ἐξ Ἡρακλείας ἀργύρειον ὑφείλετο.

*Cleonyme.* ] Ce Cleony me avoit jeté son bouclier dans quelque combat, & avoit pris la fuite ; tous les Poëtes de ce temps-là ne manquerent

pas de le faire souvenir de sa lâcheté; Aristophane en parle souvent dans ses autres Pieces.

*Parce qu'elles voyent Clisthene.* ] C'est une plaisante raison qu'Aristophane donne icy de ce que les nuées paroissent comme des femmes dans cette Piece, c'est parce qu'elles voyent Clisthene parmy les Spectateurs. Ce Clisthene estoit un des principaux d'Athenes, & fort décrié pour sa molesse, & pour son air effeminé; Aristophane en parle encore ailleurs, & Cratinus le joüoit aussi dans une de ses Comedies.

*Bon jour, Vieillard qui es au monde depuis si long temps.* ] Les Nuées traitent Strepsiade de vieux fou, de vieux radoteur.

*Car de tous les Sophistes qui discourent des Meteores.* ] Aristophane appelle tous les Philosophes μετεωροσοφιστὰς & μετεωροφένακας, des Sophistes qui trompent les gens en discourant des choses sublimes & celestes qu'ils ne connoissent point.

*Il n'y a que Prodicus & toy que nous souhaitions d'obliger.* ] Aristophane n'a …s dessein de loüer icy Prodicus, mais …t faire encore plus enrager Socrate

en le mettant même au deſſous de ce Sophiſte de Ceos, qui eſtoit le plus vain de tous les hommes, & qui avoit ſi bonne opinion de ſon ſavoir, qu'il n'enſeignoit jamais la moindre choſe pour rien. Il avoit des diſcours tout preſts à tout prix, depuis une obole juſqu'à cinquante drachmes. Platon en parle dans l'Apologie, dans le Protagoras & dans l'Axiochus. On peut juger de l'eſtime qu'Ariſtophane faiſoit de Prodicus par ce qu'il diſoit dans une Comedie qui s'eſt perduë, τὸν ἄνδρα τοῦτον ἢ βιβλίον διέφθειρεν, ἢ Πρόδικος, ἢ τῶν ἀδολεσχῶν εἴσφρησις. *Cet homme a eſté gâté, ou par les Livres, ou par Prodicus, ou par la converſation des grands parleurs.*

*Et que tu nous regardes avec reſpect.* ] Il y a dans le Grec ἐφ' ἡμῶν σεμνοπροσωπεῖς, ce mot ſignifie proprement prendre un viſage grave ; & comme cette gravité eſt ordinairement la marque du reſpect, j'ay expliqué ce paſſage dans ce ſens-là, ſans me mettre en peine, ny du traducteur Latin, ny des Scholiaſtes.

*Il faudroit qu'il le fiſt pendant un temps clair & ſerain.* ] Il eſt certai
qu'il n'y a jamais de tonnerres ſan

ges, & c'estoit le retranchement ordinaire des Epicuriens contre les Stoïciens. Quand on trouve dans les Poëtes & dans les Historiens qu'il a tonné par un temps serain, il faut présuposer que quelque nuage a crevé avant que d'avoir paru. Le Scholiaste rapporte en cet endroit l'histoire d'un certain Muscellus ; elle est assés plaisante. Un Oracle ayant ordonné à ce Muscellus de bâtir une ville au lieu où la pluye le surprendroit dans un temps serain ; ce pauvre homme desesperoit de pouvoir jamais obéïr à l'Oracle, parce qu'il savoit bien qu'il n'estoit pas possible qu'il y eût de la pluye sans nuages. Un jour qu'il estoit en Italie & qu'il se promenoit fort inquiet, une femme qui estoit avec luy se mit à pleurer & à verser un torrent de larmes ; heureusement le temps estoit alors fort pur & fort serain, & Muscellus ne manqua pas de prendre ces larmes pour la pluye, dont l'Oracle avoit voulu parler. Il bâtit là une Ville, &c.

*C'est Tourbillon.*] Aristophane attribuë cette opinion à Socrate avec quelque vrai-semblance, parce que c'estoit le sentiment d'Anaxagoras, qui avoit

esté le Maître de Socrate.

*Vous ne m'avés pas encore enseigné, &c.* ] Socrate le luy a déja dit, mais il faut se souvenir que Strepsiade est fort dur & fort oublieux.

*Pendant la fête des Panathenées.* ] C'estoit la Fête generale & solennelle de tous les Atheniens. Il en a esté parlé dans les Remarques sur la premiere Comedie.

*Hé le sot extravagant.* ] Il y a dans le texte un mot que l'on ne sauroit rendre en François, βεκκεσέληνε: on veut que βεκ soit un terme Phrygien, qui signifie du pain, & que de là on a fait βεκκεσέληνος, pour dire un vieux radoteur, qui se vante d'être au monde avant la Lune comme les Arcadiens. Pour moy je croy que les Grecs ont dit βεκκεσέληνος, de même que les Latins ont appellé *Cerritum, Lymphatum*, un lunatique, un fou. C'est pourquoy aussi Hesychius l'explique σεληνόπληκτος, *frapé de la Lune.*

*Sur le sacré Promontoire de Sunium.* ] Aristophane employe icy un demy vers d'Homere, & Denis d'Halycarnasse a écrit que cette explicat[ion] a beaucoup de grace, parce q[ue]

fait prendre le change, en effet il semble que ce n'est pas Jupiter que l'on jouë, c'est Homere dont on a pris le vers pour en faire une espece de parodie.

*Je ne say pas, & il me semble.*] Socrate dans ses disputes reduisoit ordinairement les gens à ne savoir quel party prendre, & à ne pouvoir répondre à ce qu'il leur demandoit. Aristophane conserve merveilleusement ce caractere dans les demandes & dans les réponses.

*Toy qui desires d'acquerir avec nous*] La réponse que Strepsiade vient de faire, marque qu'il a quelque conception; c'est pourquoy Socrate luy promet qu'il pourra devenir habile homme, pourvû qu'il ait de la memoire & de l'application, qu'il soit sobre & patient, &c.

*Que tu puisses supporter le travail.*] Tout ce qu'Aristophane dit icy convient fort bien à Socrate, qui estoit l'homme du monde le plus patient. Platon remarque qu'il n'y avoit personne qui pût supporter comme luy la faim, la soif & le froid.

[illegible] *tu t'abstiens de vin.*] Socrate pou-[illegible]ir tête aux meilleurs beuveurs,

& il le faisoit quelquefois, mais on ne remarquoit jamais qu'il eût beu.

*De tous les exercices du corps.* ] Socrate s'exerçoit pourtant quelquefois.

*Et de toutes les autres folies du monde.* ] Il parle particulierement de l'amour.

*Le Chaos.* ] Il appelle icy *Chaos* le même qu'il a appellé Tourbillon, c'est-à-dire l'air qui est dans un mouvement continuel.

---

## REMARQUES

### *Sur la sixiéme Scene du premier Acte.*

T*U auras tous les jours à ta porte.* ] Ce passage est plus malin qu'il ne paroît. Aristophane veut faire entendre par là que tous ces gens qui estoient si assidus auprés de Socrate, ne le voyoient que pour se tirer par ses subtilités de leurs méchantes affaires, & pour apprendre à tromper.

*Que voulés vous donc dire avec vos machines.* ] Socrate a dit μηχανὰς πε[illegible]φέρειν, & comme c'est un term[illegible]

prunté de l'art militaire, & qu'il signifie proprement approcher les batteries pour donner un assaut, Strepsiade le prend grossierement dans le sens propre, au lieu que Socrate s'en est servy dans le figuré. On peut voir les Remarques de Monsieur Dacier sur l'Ode XXI. du III. Livre d'Horace.

*Mais c'est la coûtume d'entrer tout nud.*] Comme ceux que l'on initioit aux Mysteres.

*Je ne suis point venu pour foüiller dans vôtre maison, & point, &c.*] Le traducteur Latin a fort mal expliqué ce passage ; οὐχὶ φωράσων εἰσέρχομαι, ne signifie point, *je ne viens pas pour dérober*, mais *je ne viens pas pour chercher quelque vol* ; & cela est pris des Loix des Grecs. Quand quelqu'un avoit esté volé, & qu'il croyoit avoir découvert la maison où on avoit caché le vol, il alloit à cette maison & declaroit à la porte qu'il venoit pour foüiller par tout, & pour chercher telle & telle chose qui luy avoit esté volée. Mais comme cela auroit pû donner lieu à mille friponneries ; car sous ce pretexte au...it pû entrer dans les maisons, ou ... voler, ou pour faire affront au

maître de la maison, en y portant la chose que l'on faisoit semblant de chercher; il estoit ordonné qu'on entreroit tout nud avec un seul tablier autour de soy, ou au moins en chemise sans ceinture, & aprés avoir juré que l'on esperoit de trouver là dedans le vol qui avoit esté fait. Platon dans le douziéme Livre des Loix: Φωρᾷν δ' ἂν βούλη τις τὶ παρ' ὁτῳοῦν γυμνὸς, ἢ χιτωνίσκον ἔχων, ἄζωστος, προομόσας τοὺς νομίμους Θεοὺς ἦ μὴν ἐλπίζων εὑρήσειν οὕτω φωρᾷν. Et si quelqu'un veut entrer dans une maison pour y chercher quelque chose qui luy aura esté volée, ou qu'il aura perduë, qu'il jure premierement par la Majesté des Dieux qu'il espere de trouver dans cette maison ce qu'il cherche, & aprés cela qu'il entre tout nud, ou en chemise, sans ceinture, & qu'il fouïlle. Que le maître de la maison luy ouvre toutes les portes, tous les cofres, & tout ce qu'il a de plus caché. S'il refuse de le laisser entrer, que le demandeur l'appelle en Justice, aprés avoir fait l'estimation de ce qu'il a perdu: & que celuy qui sera condamné paye le double de cette estimation. Les Romains a-voient pris cela des Grecs, & ils a

loient cela, *quaerere furtum per lancem & licium.* Il y en a un article dans les XII. Tables. On peut voir les Remarques de Monsieur Dacier sur Festus, au mot *lance & licio.*

*Donnés-moy donc premierement un gâteau au miel.* ] Ce passage est fort plaisant, mais pour le bien entendre, il faut savoir qu'un certain Grec, appellé Trophonius, homme fort avide de gloire, s'estoit bâti dans la Beotie une petite Cellule sous terre, où il rendoit des Oracles. Cet antre fut bien-tost celebre dans toute la Grece, & on y alloit de tous côtés. Aprés la mort de Trophonius ce ne fut plus qu'un repaire de serpens. Le peuple superstitieux crut que ces serpens estoient l'ame du Prophete, & il continua d'y aller avec la même devotion; mais ceux qui y décendoient, avoient soin de se munir de gâteaux au miel, qu'ils jettoient aux serpens pour en être garantis. Voila pourquoy Strepsiade demande un gâteau au miel. Aristophane compare Socrate à Trophonius, sa petite maison, à l'antre de ce faux Prophete, & ses [illegible]ciples aux serpens dont cet antre [illegible] remply: on ne peut rien imaginer

de plus piquant. Ceux qui avoient esté une fois dans cet antre, ne rioient jamais, & c'est ce qui donna lieu à ce Proverbe, que l'on appliquoit à ceux qui estoient chagrins & de mauvaise humeur, *il vient de l'antre de Trophonius*, & cela aide à la plaisanterie de ce passage, à cause du visage serieux de Socrate & de ses disciples.

---

## REMARQUES

### *Sur l'Ode & sur la Strophe du Chœur.*

CEt Intermede commence par une Ode de douze vers, que le Chœur chante pour implorer l'assistance des Dieux, & par consequent il fait un mouvement de la gauche à la droite; c'est-à-dire de l'Occident à l'Orient, parce que pour invoquer les Dieux il falloit regarder le Septentrion, comme Monsieur Dacier l'a fort bien prouvé sur l'Ode 26. du troisiéme Livre d'Horace. Voila pourquoy Aristophane a donné à ces douze vers le nom d'Ode & de Strophe, parce que le Chœur

une

priere & un mouvement. Il faut donc ſe ſouvenir qu'il n'y a point d'Ode qui ne ſoit Strophe, mais il y a des Strophes qui ne ſont point Odes. Car on appelloit auſſi Strophe, lorſque le Chœur ſe tournoit du côté des Spectateurs.

*J'implore pour ce Chœur la protection du grand Jupiter.* ] Les Nuées que Socrate vouloit faire paſſer pour les ſeules Divinités qu'il falloit adorer, invoquent icy Jupiter ; Et le Scholiaſte remarque qu'Ariſtophane fait cela à deſſein pour ſe mieux moquer de ce Philoſophe. Cette remarque n'eſt pas ſans fondement, & elle peut être vraye, mais il falloit ajoûter qu'Ariſtophane a trouvé ce ridicule en ſuivant la regle ordinaire du Chœur, qui devoit toûjours être pieux, juſte, charitable, &c.

*Pour ce Chœur* ] Il demande la protection des Dieux pour remporter le prix.

*Sages Spectateurs.* ] Ces diſcours que les Nuées font aux Spectateurs eſt appellé *Epirrhema, adlocutio.* On l'appelloit auſſi, ἐπῳδὸν & ἐφύμνιον, parce qu'il eſt aprés le chant, aprés l'Ode. On peut voir Heſychius & Suidas.

*En effet lorsque vous prîtes pour vôtre General.* ] Aristophane parle icy de Cleon comme d'un homme encore vivant, c'est pourquoy le Scholiaste à crû que cet Epirrhema, ce discours, est pris des premieres Nuées, & il s'est fondé sur ce que ces secondes Nuées n'ont esté faites qu'aprés la mort de Cleon. Mais comme je l'ay déja remarqué, cela n'est pas si certain. Il semble même que l'on fait mieux l'histoire de ce temps-là en s'accommodant avec les Chronologistes, qui marquent la mort de Cleon dix-huit mois aprés qu'Aristophane eut fait jouër ses secondes Nuées. Il est vray qu'il reste encore quelques difficultés; pour les decider il faudroit avoir la Marica d'Eupolis, car s'il est vray que dans cette Comedie Eupolis eut parlé du Generalat d'Hyperbolus, il auroit parlé par consequent de la mort de Cleon, puisqu'Hyperbolus fut mis à sa place, ainsi cette Comedie auroit esté faite manifestement aprés cette mort, puisqu'il y est parlé de la Comedie d'Eupolis.

*Le Tonnerre sortit avec violence du milieu des éclairs.* ] Aristophane applique icy un vers qu'il a pris de la Tra-

gedie des Troyennes de Sophocle.

Οὐρανῦ δ' ἀπὸ ὕπερθε, βροντὴ δ' ἐρράγη δι' ἀστραπῆς.

*Il éclaira du Ciel, & le Tonnerre sortit du milieu des éclairs.* L'expression Grecque marque que les éclairs ouvroient le chemin aux Tonnerres.

*La Lune quita son chemin ordinaire.*] Dix-sept ou dix-huit mois avant que cette Piece fut jouëe, il y avoit eu à Athenes une grande éclipse de Lune sous l'Archonte Stratocles. Aristophane se sert de cette circonstance pour intimider les Atheniens. Si on savoit précisement le temps auquel il avoit fait ses premieres Nuées, il ne seroit pas difficile de decider si cet Epirrhema en est pris: on connoîtroit même par là si Cleon estoit déja mort, lorsqu'on representa ces secondes Nuées.

*Et le Soleil retira son flambeau.*] Le Soleil retira son flambeau pour menacer les Atheniens, que s'ils continuoient dans leurs pernicieuses resolutions, il cesseroit de les éclairer, & Aristophane ménage cela fort adroitement, parce que cinq ou six mois aprés l'éclipse de Lune, dont il vient de parler, il y en eut une de Soleil.

*On a donc raison d'assurer que les mauvais conseils regnent.* ] On dit qu'aprés la dispute que Neptune & Pallas eurent pour Athenes, Neptune fasché d'avoir esté vaincu, maudit les Atheniens, & leur inspira les mauvais conseils. Pallas ne pouvant changer l'ordre d'un Dieu, y remedia en tournant en bien ces mauvais conseils, & en les faisant réussir; c'est pourquoy c'estoit un Proverbe fort commun, que les Atheniens estoient plus heureux que sages; Eupolis avoit dit dans une de ses Comedies,

Ω πόλις πόλις, ὡς ἐυτυχεῖς μαλλον ἢ καλῶς φρονεῖς.

*O Ville d'Athenes, que tu es bien plus heureuse que sage!*

---

## REMARQUES

### *Sur l'Antode & Antistrophe.*

CEtte partie du Chœur est appellée Antode, parceque'elle contient une priere qui répond à la priere de l'Ode, & Antistrophe, parce que le Chœur en prononçant cette priere fait un contre-

mouvement de la droite à la gauche, c'est-à-dire de l'Orient à l'Occident, & tourne le visage du côté du Septentrion.

*Venez, grand Apollon.*] Aristophane commence cet Antistrophe par une expression Dithyrambique, *ἀμφί μοι αὖτε φοῖβ' ἄναξ*, comme Terpandre.

Ἀμφ' ἐμοὶ ἄνακτα ἑκατηβελον,

*J'appelle à mon secours le Roy Apollon.* C'est pourquoy les Poëtes Dithyrambiques estoient appellés *Amphianactes.* La priere que le Chœur fait icy à Apollon, est une continuation de celle qu'il a faite au Soleil dans l'Ode, & Aristophane fait voir par là qu'Apollon & le Soleil ne sont qu'un même Dieu, comme l'a fort bien remarqué le Scholiaste, qui ajoûte que si on ôtoit *l'Epirrhema*, ou le discours qui separe l'Antode de l'Ode, ces deux Pieces seroient liées naturellement, & que l'on y trouveroit du sens & de la suite.

*Sur la montagne de Cynthos.*] Cynthos est une montagne de Delos, où Apollon estoit appellé Delien & Cynthien.

*Et vous, Diane.*] Les Chœurs ne

manquoient jamais d'invoquer Diane aprés Apollon.

*Qui avés dans Ephese un Temple saint.* ] Ce Temple estoit fort celebre, & il est encore aujourd'huy fort connu par les Livres sacrés.

*Où vous êtes servie par les filles des Lydiens.* ] Car Ephese estoit alors la Capitale de la Lydie.

*Qui vous servés avec tant d'adresse de vôtre Egide.* ] L'Egide est ordinairement, ou la cuirasse, ou le bouclier des Dieux, il est icy dans le dernier sens.

*Et vous, qui presidés sur le sacré Parnasse.* ] Car un des sommets du Parnasse estoit consacré à Apollon & l'autre à Bacchus. Aristophane a pris toute cette description d'Euripide.

## REMARQUES

### *Sur l'Antepirrhema.*

EN *venant icy nous avons trouvé.* ] Ce discours que les Nuées font aux Spectateurs, répond à l'*Epirrhema*, c'est pourquoy il est appellé *Antepirrhema*

*ma.* Le Chœur se tourne du côté des Spectateurs.

*La Lune qui aprés nous avoir chargées.* ] Il estoit du devoir du Chœur d'avertir les Spectateurs des desordres & des injustices qui regnoient dans leur Ville. Et comme les Atheniens n'observoient pas bien les jours, à cause du dereglement & de l'irrégularité de leur année, il prend cette occasion de les faire avertir par les Nuées, qui seules pouvoient être témoins des plaintes que la Lune faisoit d'eux.

*Elle ajoûte qu'elle vous fait encore mille autres biens.* ] Les Nuées n'expliquent point aux Spectateurs les biens que la Lune leur faisoit, parce qu'il auroit fallu parler des influences & des vertus de cette Planete, & que le peuple n'est ordinairement touché que de ce qu'il voit.

*Que vous n'observés point du tout les jours, & que vous.* ] L'année des Atheniens estoit fort confuse & fort dereglée, parce que la Lune ne se levant pas toûjours en même temps, il arrivoit que les jours des mois estoient ou reculés, ou avancés, & ainsi quand les Atheniens croyoient celebrer une fête qui

estoit marquée à un certain jour du mois, ce n'estoit presque jamais le veritable jour de la fête, & par ce moyen les Dieux estoient presque toûjours trompés. Il ne dépendoit que des Atheniens de remedier à ce desordre, car il y avoit déja neuf ans que le Mathematicien Meton avoit corrigé cette irrégularité, en ajoûtant sept mois intercalaires dans l'espace de dix-neuf ans, que l'on appelle la Periode ou l'année Metonique & *l'Enneadecateride*; mais ils ne vouloient point changer leur ancienne maniere de compter les jours, & c'est leur opiniâtreté qui donne lieu à cette plainte, qui ne fut pas inutile, car bien-tost aprés, cette année de Meton fut generalement receuë & gardée jusques à la mort d'Alexandre le Grand. Festus Avienus:

*——tenuit rem Græcia solers*
*Protinus & longos inventum misit in annos*
*Insedit que animis.*

*La Grece prudente receut bien-tost cette invention, qui se conserva long-temps chez eux, & qui s'imprima profondement dans leur esprit.*

*Car toutes les fois que les Dieux se voyent.*

*voyent trompés.* ] Je ne trouve rien de plus plaisant que cette description de la mauvaise humeur des Dieux, qui n'ont point eu le regale qu'ils attendoient. Il ne faut pas s'imaginer qu'Aristophane raille icy, il parle serieusement, il connoissoit le peuple, & il sçavoit bien de quelle maniere il veut être conduit.

*Ils ne sont pas plûtost de retour chez eux.* ] Car les Dieux ne manquoient jamais de se trouver aux lieux, où l'on avoit accoûtumé de leur faire des Festins ou des Sacrifices. Dans le premier Livre de l'Iliade, Thetis dit à son fils qu'elle n'ira au Ciel qu'aprés que Jupiter y sera de retour, car malheureusement il se trouvoit alors qu'il estoit allé avec tous les Dieux passer douze jours chez les Ethiopiens à faire bonne chere, &c.

*Les jours que vous devriés faire des Sacrifices, vous mettés les.* ] C'estoit une suite necessaire de l'irrégularité du lever de la Lune, qui en enjambant toûjours sur le mois suivant, produisoit cette confusion.

*Pendant que nous autres Dieux celebrons des jeûnes.* ] Memnon & Sar-

pedon, fils de Jupiter, ayant esté tués au Siege de Troye, Jupiter en fut si affligé, qu'il ordonna que tous les Dieux jeûneroient toutes les années ces deux jours-là; & par malheur pour eux ces jours-là se rencontroient fort souvent les jours de leurs Fêtes, à cause du désordre que j'ay expliqué.

*C'est par cette raison qu'Hyperbolus ayant esté creé Controlleur.* ] L'assemblée des Amphictions, qui estoit comme aujourd'huy parmy nous les Etats Generaux, se tenoit deux fois l'année, à l'entrée de la Phocide dans le lieu qu'on appelloit *les Portes* ou *les Thermopyles*. Toutes les Villes de Grece y envoyoient des Deputés, qui estoient appellés par cette raison *Pylagora*, comme qui diroit *Oratores ad Portas*, *Deputés aux Portes*. Et on s'assembloit-là non seulement pour regler les affaires des Villes, mais aussi pour veiller en commun à la conservation des Tresors qui estoient dans le Temple de Delphes; c'est pourquoy tous les Deputés avec des couronnes sur leur tête alloient à Delphes, & se faisoient rendre compte de tout ce qui avoit esté dépensé pour l'entretien du Temple & pour les

Sacrifices; de là ils furent aussi appellés *Hieromnemonés & Hierogrammateis, Controlleurs des choses Sacrées ou des Sacrifices.* Cette deputation estoit fort honorable, & par consequent fort briguée. La même année qu'Aristophane fit joüer cette Comedie, Hyperbolus avoit esté Deputé, & comme il revenoit, il arriva malheureusement que le vent luy emporta sa couronne. Aristophane profite fort agreablement de cette avanture, en faisant dire par les Nuées qu'elles ont ôté la couronne à Hyperbolus, pour le punir de ce que dans sa deputation il n'avoit point tâché de remedier aux desordres que causoit l'irrégularité des mois, & qu'il avoit tout laissé dans sa premiere confusion. Voila tout ce que je puis dire sur ce passage qui est tres-difficile, qu'on n'a point entendu, & où les Scholiastes ne me donnent aucun secours.

*Pour luy apprendre qu'il faut regler les jours.* ] En effet rien n'estoit plus propre à luy apprendre cela que l'accident qui luy estoit arrivé; car si les jours eussent esté bien reglés selon le cours de la Lune, il auroit pû prevoir la tempête qui le surprit en chemin, & qui

luy emporta sa couronne, & ainsi il auroit mieux pris ses mesures, & n'auroit pas reçû cet affront. Tout cela est fondé sur ce que le lever des Astres & les temps des orages estoient marqués dans les Calendriers à certains jours de la Lune; & comme ces jours estoient fort dereglés, on ne pouvoit pas manquer d'y être trompé. L'on n'avoit jamais connu la plaisanterie de ce passage.

# REMARQUES

## *Sur la premiere Scene du second Acte.*

NOn, *je jure par la respiration.* ] Le mot ἀναπνοὴ signifie *respiration, exhalaison, vapeur*; j'ay choisi le premier, parce que je trouve plus ridicule de faire une Divinité de la respiration, que d'en faire une de la vapeur.

*Les bagatelles les plus simples.* ] Le mot Grec est emprunté des enfans qui joüent à la fossette. Aristophane veut insinuer que Socrate n'enseignoit que des sottises.

*T'enseignera-t-on à connoître les mesures ou les vers.* ] Le Scholiaste remarque sur cet endroit qu'Aristophane a voulu rendre Socrate ridicule, en le faisant mêler des choses qui n'estoient point de son mêtier ; car, dit-il, la poëtique n'est pas du ressort de la Philosophie : mais il se trompe. Socrate parloit de la Poësie, des nombres, des mesures & de l'harmonie des vers ; & c'est ce qui rend ce passage beaucoup plus plaisant, parce qu'il conserve la vray-semblance & le caractere.

*O parbleu les mesures.* ] Par les mesures Socrate entendoit les regles des vers. Mais Strepsiade qui ne savoit ce que c'estoit que Poësie, prend ce mot grossierement, & il croit que Socrate parle de mesures à mesurer.

*Celle de trois ou celle de quatre.* ] Il y a dans le Grec, *celle des trimetres, ou celle des tetrametres. Les trimetres* sont des vers de six pieds, qui se mesurent par trois doubles mesures, & les *tetrametres* sont des vers de huit, que l'on mesure par quatre.

*Le minot & ce que vous appellés mesure de quatre.* ] Le mot Grec *ἡμίεκτος* est proprement la douziéme

partie de la mesure que les Grecs appelloient μέδιμνον, qui contenoit quarante-huit petites mesures χοίνικας; c'estoit donc une mesure de quatre. J'ay traduit minot, parce qu'il contient quatre boisseaux.

*Mais peut-être apprendras-tu plûtost l'harmonie & la cadence.* ] Ce que les Grecs appellent *Rhythme*, c'est proprement l'air & le mouvement.

*La mesure qui va par pyrriques.* ] J'ay ainsi traduit ῥυθμὸς κατ' ἐνόπλιον. *Le mouvement des danses que l'on faisoit armé*; car le pyrrique est composé de deux bréves, qui le rendent le plus vîte de tous les pieds, il estoit plus propre que les autres pour les danses, dont le mouvement estoit fort prompt. Les Scholiastes sont d'un autre sentiment; les uns disent que cette cadence estoit de deux dactyles & d'un spondée redoublés, comme dans ce vers de Virgile, que je mettray au lieu du vers d'Homere qu'il a cité,

*Grājŭgĕnūmquĕ dŏmōs sŭspĕctăquĕ lĭnquĭmŭs ărvă.*

Et les autres pretendent qu'elle estoit d'un spondée, d'un pyrrique, d'un troquée & d'un ïambe.

| – – | ◡ ◡ | – ◡ | ◡ – |

*Et celle qui marche par dactyles.* ] Comme le mouvement de ce vers de Virgile :

> *Quadrupedante patrem ſonitu quatit ungula campum.*

*Et que tu connoiſſes tous les animaux pour ſavoir.* ] Comme ſi connoître les animaux cela contribuoit beaucoup à l'éloquence. Ariſtophane ſe moque par là de la maniere de Socrate qui prenoit ordinairement des détours fort éloignés des ſujets qu'il traitoit.

*Un merle.* ] Il y a dans le Grec *Alectryon, un coq*, qui ſe prenoit en Grec pour le mâle & pour la femelle, & comme on diſoit auſſi au feminin *Alectryæna*, cela fonde la plaiſanterie de ce paſſage: mais en nôtre langue il a fallu ſe ſervir d'un équivalent.

*Pour emplir le huche.* ] J'ay pris la liberté de faire icy huche maſculin, pour fonder le raiſonnement de Socrate. En Grec la plaiſanterie roule ſur la terminaiſon de *Cardopos* & de *Cleonymos*. Mais nous n'avons point de ces terminaiſons en noſtre langue.

*C'eſt comme ſi tu diſois Monſieur Cleonyme.* ] Ariſtophane a déja parlé

ailleurs de ce *Cleonyme*; il le traite icy de miserable & d'effeminé.

*Amynias.* ] Cet Amynias estoit l'Archonte de cette année-là. Il en a esté déja parlé. C'estoit un lâche & un effeminé comme Cleonyme.

*Medite presentement & approfondis bien tout, &c.* ] Aristophane peint icy fort naturellement la maniere dont Socrate se prenoit à mediter; & quoy qu'il luy fasse dire icy de fort bonnes choses, il ne craint pas que cela diminuë le ridicule qu'il luy veut donner, au contraire il a fort bien vû que cela l'augmente; car il n'y a rien de plus plaisant que de voir un Philosophe qui sait fort bien mediter, & dont les meditations n'aboutissent qu'à des niaiseries & à des sottises.

*Ces maudits Corinthiens me font enrager.* ] Au lieu de dire les punaises, il dit les *Corinthiens*, avec lesquels on estoit alors en guerre. Peut-être que l'on appelloit en Grece ces vilaines bêtes des *Corinthiens*, comme on dit que les païsans appellent en France certains animaux *des Picards* Le mot *Coreis*, qui signifie des punaises, fait une bonne partie du mot *Corinthiens*.

*Mon argent s'en est allé.* ] Il veut faire entendre que Socrate s'estoit fait payer, ou qu'on l'avoit dépoüillé pour luy voler son argent avec ses habits.

*Je songe si je pourray sauver quelque chose du pillage.* ] Il y a dans le Grec : *Je songe si les punaises laisseront quelque partie de mon corps* ; mais cela n'est point agreable en nôtre langue, ce que j'ay mis, dit presque la même chose, & fait un double sens qui me paroît assés plaisant ; car Strepsiade dit qu'il songe s'il pourra échaper à ces vilaines bêtes qui le devorent, & à ces Philosophes qui l'ont pillé.

*Dy toy-même ce que tu veux trouver.* ] Il n'est pas étonnant que Strepsiade ne sçût pas ce qu'il devoit chercher dans ses couvertures ; mais c'est une chose assés plaisante que Socrate ait tant fait faire de ceremonies à ce bon homme sans savoir pourquoy. Aristophane donne par là à Socrate le ridicule des Medecins, qui ordonnent des remedes aux malades avant que de connoître leur mal.

*Si je loüois une Sorciere de Thessalie.* ] Les Sorcieres de Thessalie passoient pour les plus habiles. Elles fai-

ſoient croire au peuple qu'elles avoient le pouvoir de faire deſcendre en terre, par la vertu de leurs enchantemens, la Lune & tous les Aſtres. On peut voir les Remarques de Monſieur Dacier, ſur l'Ode cinquiéme du cinquiéme Livre d'Horace.

• *Laiſſe le voler où il voudra, comme le haneton que les enfans attachent à un filet.*] Les enfans en Grece pour ſe divertir attachoient un haneton à un fil fort long, qu'ils tenoient par le bout, & ils le laiſſoient voler où il vouloit, comme les enfans font icy à leurs Cerſs-volants de papier. Socrate dit donc à Strepſiade qu'il donne l'eſſor à ſon eſprit, comme les enfans le donnent au haneton. Il n'y a rien de plus fin ny de plus ingenieux. Ariſtophane veut traduire en ridicule l'opinion de Socrate, qui diſoit que l'eſprit ou l'ame a des aîles, & que pour s'envoler vers le Ciel elle tâche de rompre les liens qui l'attachent au corps. Ceux qui ont vû la pompeuſe deſcription que Platon fait de l'idée que Socrate a eu de l'ame, prendront un ſingulier plaiſir à voir cette image reduite à l'idée d'un haneton. L'on n'avoit jamais vû la beauté de ce paſſage.

*Fort bien, j'en jure par les Graces.* ] Socrate jure icy par les Graces, parce qu'il eſtoit Sculpteur de ſon métier, avant qu'il s'appliquât à la Philoſophie, & qu'il avoit fait les trois Graces que l'on voyoit attachées aux murailles de la ville.

*Le moyen d'éviter une condamnation par corps.* ] Quand on ne comparoiſſoit point devant les Juges aprés une aſſignation, on eſtoit condamné par défaut à une amende, & ſi cette amende n'eſtoit payée au jour marqué, on eſtoit condamné au quatruple, & enfin les parties obtenoient une priſe de corps.

---

# REMARQUES

## *Sur le Chœur.*

LA grande difficulté de ce Chœur conſiſte à ſavoir ſi les Nuées s'adreſſent à Socrate, ou ſi elles parlent à Strepſiade. Les Scholiaſtes ont ſuivy le premier ſens, & moy je trouve plus de fineſſe dans le dernier; c'eſt pourquoy j'ay ajoûté quelque mot pour

faire mieux comprendre la pensée d'Aristophane. Les Spectateurs ne pouvoient pas s'y tromper, parce qu'ils estoient entierement determinés par l'action.

*Tu vois que tu vas tirer mille biens.*] Les Nuées voyant la bonne disposition de Strepsiade, qui alloit querir son fils pour le mettre à sa place, l'encouragent & luy promettent leur protection. Ceux qui pretendent que les Nuées parlent à Socrate, auroient de la peine à soûtenir ce sentiment.

*Mais va vîte, profite.*] Cecy pourroit bien s'adresser à Socrate, il faudroit donc traduire: *Mais toy, profite de cette occasion, & connoissant bien l'humeur de ce vieux fou, tires-en bien-tost tout ce que tu pourras, car les vieilles gens ne sont pas toûjours dans une même disposition.* Le sens que j'ay suivy me paroît plus fin.

*De cet homme qui se guinde au dessus des Cieux.*] L'expression Grecque est ἀνδρὸς ἐκπεπληγμένου καὶ φανερῶς ἐπηρμένου. L'on peut expliquer de ce fou, *hominis attoniti & emota mentis*, ou de cet homme contemplatif, & qui s'éleve au dessus de toutes choses: & c'est

cette équivoque même qui me fait croire que cela eſt dit de Socrate, car la plaiſanterie eſt plus grande à cauſe du double ſens. Il eſt impoſſible de conſerver cette grace dans la traduction.

---

## REMARQUES

### *Sur la premiere Scene du troiſiéme Acte.*

*MAnger les Colonnes de ton oncle Megaclés.* ] Ariſtophane reproche à Megaclés qu'il avoit mangé tout ſon bien, & qu'il n'avoit plus que ſa maiſon qui eſtoit ornée de belles Colonnes.

*Mais il ne faudra pas que tu les enſeignes.* ] Il a déja pris l'air & les manieres de ces Philoſophes, & il croit que tout ce qu'il a appris chez Socrate, c'eſt autant de grands myſteres qu'il ne faut pas reveler. Tout cela eſt fort plaiſant.

*Le grand Socrate.* ] Il y a dans le Grec, *Socrate le Melien.* Ariſtophane donne ce nom à Socrate, parce qu'il

avoit esté disciple d'Aristagoras, qui estoit de l'Isle de Melos, & que tous les Meliens avoient la reputation d'être athées depuis le Philosophe Diagoras, qui s'avisa de nier la Divinité. On dit de luy, qu'estant un jour dans un Cabaret, & ne trouvant pas de bois pour faire cuire un gâteau, il prit une Statuë d'Hercule, qui estoit de bois, & la mit au feu, en disant : *On parle de tes douze Travaux, mais en voicy un treiziéme dont il faut que tu viennes à bout ; fay moy cuire ce gâteau.*

*Des gens qui par épargne.* ] C'est là le ridicule, en voulant les loüer il les blâme, car les veritables Philosophes ne font rien par épargne, & s'ils negligent leur corps, c'est par le méprис qu'ils en font.

*De ces visages d'excommuniés.* ] Il y a dans le Grec, *de ces enfans de la terre :* & je croy qu'il appelle ces Philosophes *enfans de la terre*, pour faire entendre qu'ils estoient aussi impies que les Geans qui firent la guerre aux Dieux. Cela est remarquable.

*Je les ay employés pour le besoin, comme Periclés.* ] Plistonax Roy de Lacedemone & Cleandrides, pere de

Gylippus, ayant mené une grosse armée dans l'Attique, Periclés ne pouvant leur resister par la force, les corrompit par argent & les obligea de retirer leurs troupes. Dans les comptes qu'il rendit ensuite aux Atheniens, il marqua exactement toutes les sommes, & à quoy il les avoit employées, mais quand il vint à l'article des sommes qu'il avoit données aux Lacedemoniens, il se contenta de mettre, *tant pour le besoin*, & les Atheniens passerent cet article comme les autres.

*Du premier argent que je touchay de nos assemblées.* ] Il y a dans le Grec : *De nos assemblées Heliastiques. Heliaa* estoit la plus grande assemblée des Atheniens.

*A la Foire de Jupiter.* ] Il y avoit à Athenes plusieurs Fêtes de Jupiter ; entre autres il y en avoit une qu'on appelloit *Diasia*, pendant laquelle les peres achetoient mille petites babioles à leurs enfans, c'est pourquoy il y avoit alors une espece de Foire. J'ay dit la Foire de Jupiter, comme nous disons icy la Foire S. Roch.

*Bon, tu es un brave garçon.* ] Strepsiade ne comprend point la menace

que luy fait son fils, ou il n'y prend pas garde, dans la joye où il est de voir que ce beau garçon se met en état de luy obéïr.

---

# REMARQUES,

## *Sur la seconde Scene du troisiéme Acte.*

VIens icy, descens.] Le Scholiaste remarque que la Justice & l'Injustice paroissent dans des paniers d'osier en machine.

*Je suis l'Injustice.*] Il y a dans le Grec: *je suis le discours injuste.* Mais comme cela seroit ridicule en nostre langue, j'ay mis *la Justice & l'Injustice* à la place de ces deux discours; cela est même plus agreable sur le Theatre.

*Ces expediens sont en vogue aujourd'huy par le moyen de ces fous-là.*] C'est une invective fort piquante contre Socrate & ceux de sa secte; car la Justice dit que ce sont ces Philosophes qui appuyent l'Injustice, & qui la font réussir dans tout ce qu'elle entreprend.

*Et tu pouvois te comparer à Telephus.*]

*phus.* ] Ariſtophane raille icy Euripide, qui dans ſon Telephus ne s'eſtoit pas contenté d'introduire ce Roy de la Myſie, mandiant avec une beſace ſur l'épaule, mais qui luy avoit encore donné le caractere d'un veritable fripon, tel qu'eſtoit alors un certain Pandeletus Sycophante de profeſſion ; & c'eſt ce qui rend fort jolie & fort juſte la comparaiſon de l'Injuſtice avec Telephus : mais elle eſt encore plus juſte dans le Grec, parce qu'au lieu de *l'Injuſtice*, c'eſt l'Injuſte, & ainſi la comparaiſon eſt d'homme à homme.

*O que tu me parles-là d'une grande ſageſſe.* ] L'Injuſtice approuve qu'Euripide ait donné à ſon Heros les maximes de Pandeletus.

*Pour laquelle nos amis ont une ſi grande conteſtation* ] Nos amis, c'eſt-à-dire les Philoſophes. Ariſtophane ſe moque de tous les Philoſophes en general

*Qui ornois de tant de belles qualités les devanciers de ce peuple.* ] Elles parlent à la Juſtice ; cela eſt fort piquant pour les Atheniens.

# REMARQUES,

## *Sur la Scene troisiéme du troisiéme Acte.*

LEs *jeunes gens d'un même quartier.* ] Κωμῆ͂ται, c'est-à-dire, *ceux d'un même Bourg.*

*Alloient ensemble chez le Maître de Musique.* ] Dans chaque quartier il y avoit des Ecoles publiques pour les jeunes garçons, & d'autres pour les jeunes filles. J'ay parlé de cela assés au long dans mes Remarques sur le Prologue de l'heureux Naufrage.

*Vêtus fort legerement.* ] Le Grec dit *tout nuds*; mais cela nous paroît aujourd'huy trop grossier.

*Quand même il auroit neigé en abondance.* ] L'expression Grecque dit: *Quoy que la neige tombât drû comme la farine qui tombe d'un tamis.* Le Traducteur Latin & les Scholiastes s'y sont trompés.

*Ou l'Hymne de la grande & redoutable Pallas.* ] Dans le texte Aristophane cite le commencement d'un Hym-

ne, que Lamprocles, fils de Midon avoit fait à la loüange de cette Deeſſe.

Παλλάδα περσέπολιν δεινὴν θεὸν ἐγρεκύδοιμον.

*Je chante la grande Pallas, cette terrible Deeſſe qui ravage les Villes, & qui aime le bruit des combats.*

*D'une voix forte.* ] Chez les Grecs c'eſtoit une qualité fort recommandable que d'avoir la voix forte, & de pouvoir ſe faire entendre de fort loin, comme Agamemnon qui du Vaiſſeau d'Ulyſſe ſe faiſoit entendre aux deux bouts du Camp des Grecs. Les Scholiaſtes & le Traducteur ſont ridicules d'avoir expliqué cela d'un certain ton de Guitarre, comme ſi cet inſtrument eſtoit capable de ce grand effet.

*Sans rien changer aux tons qui leur avoient eſté laiſſés par leurs peres.* ] Les Atheniens eſtoient fort ſoigneux de conſerver leurs exercices & leur muſique dans leur premier état, & d'empêcher toutes les nouveautés que l'on y auroit voulu introduire: Platon dans le quatriéme Livre de la Republique; Ἀλλὰ παρ' ἅπαντα αὐτὸ φυλάττωσι, τὸ μὴ νεωτερίζειν περὶ γυμναστικήν τε καὶ μουσικὴν παρὰ τὴν τάξιν, ἀλλ' ὡς οἷόν τε μάλιστα φυ-

λάττειν. φοβουμένους ὅταν τις λέγῃ ὡς τὴν ἀοιδὴν μᾶλλον φρονέουσιν ἄνθρωποι,

Ἥτις ἀειδόντεσσι νεωτάτη ἀμφιπέληται.

μὴ πολλάκις τὸν ποιητήν τις οἴηται λέγειν οὐκ ᾄσματα νέα, ἀλλὰ τρόπον ᾠδῆς νέον καὶ τοῦτο ἐπαινῇ. δεῖ δ' οὔτ' ἐπαινεῖν τὸ τοιοῦτον οὔτ' ὑπολαμβάνειν. εἶδος γὰρ καινὸν μουσικῆς μεταβάλλειν, εὐλαβητέον, ὡς ἐν ὅλῳ κινδυνεύοντα. οὐδαμοῦ γὰρ κινοῦνται μουσικῆς τρόποι ἄνευ πολιτικῶν νόμων τῶν μεγίστων, ὥς φησί τε Δάμων καὶ ἐγὼ πείθομαι.

*Mais qu'ils prennent bien garde ſur tout qu'on n'introduiſe des nouveautés dans les Exercices & dans la Muſique, qu'ils tâcheront de conſerver dans leur premier état ; & quand ils entendront quelqu'un qui chantera ce vers d'Homere,*

*Que la Chanſon la plus nouvelle*
*Paroît aux hommes la plus belle.*

*Qu'ils prennent bien garde qu'on ne croye que le Poëte a voulu parler des airs nouveaux & non pas de quelques paroles nouvelles, & qu'on ne l'approuve ; car bien loin de l'approuver, nous*

*ne devons pas même soupçonner que ce grand Poëte ait eu cette pensée. Il faut donc s'empêcher avec beaucoup de soin de recevoir les nouveaux modes & les nouveaux tons de Musique que l'on voudroit établir: c'est une chose pernicieuse pour l'Etat; car la Musique ne change jamais, sans qu'il se fasse en même temps un changement sensible dans les mœurs, dans les Loix & dans toute la forme du Gouvernement. C'est le sentiment de Damon, & c'est aussi le mien.* Il y a encore un autre passage remarquable dans le septiéme Livre des Loix; mais quelque soin qu'on eût d'empêcher ces nouveautés, Aristophane fait pourtant assés voir que la Musique de son temps estoit corrompuë & gâtée, par les changemens que Phrynis y avoit faits.

*Comme ceux qui chantent aujourd'huy les airs de Phrynis.* ] Ce Phrynis estoit un Maître de Musique fort débauché; & comme toutes les productions de l'esprit se sentent toûjours des inclinations du cœur, ce Phrynis ne faisoit que des airs languissans & effeminés, que nous appellons aujourd'huy les airs tendres: par ce moyen il cor-

rompit entierement la Musique, qui jusqu'alors avoit esté fort severe & fort chaste.

*Cela estoit bon au temps jadis.* ] Il y a dans le Grec: *cela sent bien le temps de nos anciennes Fétes.* Il parle de ces Fêtes que les Atheniens appelloient *Buphonia* & *Dipolia.* On les celebroit encore du temps d'Aristophane, mais on en avoit retranché certaines ceremonies ridicules que l'on pratiquoit au commencement, car on mettoit un gâteau sur une table, on faisoit aller des bœufs tout autour, & celuy qui avoit touché au gâteau estoit choisi pour le Sacrifice. Celuy qui l'immoloit n'avoit pas plûtost donné le coup à la Victime, qu'il jetoit la hache & se sauvoit. Les Atheniens faisoient semblant de ne pas connoître *l'auteur de ce meurtre*, & faisoient le procez à la hache. L'on peut voir le savant Meursius dans son beau Livre des Fêtes des Grecs.

*Que l'on portoit des Cigales d'or sur les cheveux.* ] Les premiers Atheniens retroussoient ordinairement leurs cheveux, qu'ils noüoient en pointe au dessus de la tête, & tout ce nœud estoit orné de petits bijoux d'or, qui avoient

la figure de Cigales. C'eſtoit pour témoigner qu'ils eſtoient originaires de ce païs-là, qu'ils y eſtoient nés, & qu'ils n'eſtoient point étrangers; car les Cigales ne changent jamais de païs, elles vivent & meurent dans les lieux où elles ſont nées.

*Sur les cheveux.* ] Il y a encore dans le texte; *& que l'on n'avoit que les Poëſies de Ceceidus.* C'eſtoit un ancien Poëte Dithyrambique. J'ay ôté cela, parce qu'il ne fait point de grace, & que même le nom du Poëte a un vilain ſon.

*Qui ſe ſignalerent à la bataille de Marathon.* ] Les Atheniens ſous la conduite de Miltiade, avoient battu à Marathon Datis & Artapherne, Lieutenans de Darius, ſoixante-huit ans avant que cette Piece fût joüée.

*Et qu'ils danſent d'une maniere ſi lâche.* ] Aux Panathenées les jeunes gens danſoient tout armés, en memoire de la danſe que Pallas avoit danſée aprés avoir vaincu les Titans.

*De peur qu'en ſeduiſant tes yeux.* ] Il y a dans le Grec: *de peur que pendant que tu les regardes avec plaiſir, on ne te jette une pomme, &c.* Les

Grecs & les Latins disoient, *jeter une pomme*, pour dire donner de l'amour, engager. Virgile, *malo me Galatea petit. Galatée me jette une pomme.*

*Et tu ne luy reprocheras point son grand âge, dont il a employé &c.* ] Il y a dans ce passage une tendresse qui me charme: on ne peut rien voir de plus naturel ny de plus joly.

*Tu ressembleras aux enfans d'Hippocrate.* ] Cet Hippocrate estoit general des Atheniens; il avoit trois fils, Telesippe, Demophon & Periclés, qui estoient si stupides & si niais, que leur sottise avoit passé en proverbe.

*Tout le monde t'appellera grand niais.* ] Il y a dans le Grec; *tout le monde t'appellera blitomaman*; ce mot signifie proprement un sot, un niais, qui suit toûjours sa mere, comme s'il estoit encore en âge de teter. Les Scholiastes l'expliquent autrement, mais je croy qu'ils se trompent.

*Tu te promeneras à l'ombre des Oliviers sacrés.* ] Prés de l'Academie il y avoit un enclos planté d'Oliviers que l'on appelloit *sacrés*, parce qu'ils étoient consacrés à Minerve.

*Comme Antimachus.* ] Il y avoit alors

Athenes deux ou trois hommes de ce même nom, mais on ne pouvoit pas se méprendre, car celuy dont Aristophane parle icy, estoit si noté, qu'il estoit impossible de prendre un autre pour luy.

*Que ta sagesse est admirable & divine.*] C'est icy l'Antistrophe qui répond à la Strophe, qui est à la fin de la seconde Scene de cet Acte. Il y a dans le texte καλλίπυργον σοφίαν, *une sagesse qui a de belles tours*; c'est-à-dire, *bien fortifiée, imprenable, qu'on ne peut vaincre.* Les Nuées sont charmées de l'éloquence de la Justice.

*Les Philosophes m'appellent l'Injustice.* ] Elle commence par là son discours pour adoucir la dureté de ce nom d'Injustice, qui auroit pû préoccuper les esprits à son desavantage.

*Parce qu'ils sont tres pernicieux & qu'ils rendent les, &c.* ] Il est certain que les Bains chauds affoiblissent en ce qu'ils ouvrent extrémement les pores, & qu'ils relâchent les nerfs.

*Et où as-tu vû que cet Hercule se baignât dans les Bains froids.* ] Ibicus disoit que Vulcain avoit donné à Hercule des Bains chauds; & Pisander con-

toit dans ses Poësies, qu'un jour qu'Hercule estoit extrémement fatigué du combat, Minerve luy montra des Bains chauds sur le rivage de la mer, prés des Thermopyles. Voicy ses vers:

Τῷ δ' ἐν Θερμοπύλῃσι θεὰ γλαυκῶπις Ἀθήνη
Ποίει θερμὰ λοετρὰ παρὰ ῥηγμῖνι θαλάσσης.

Voila pourquoy tous les Bains chauds estoient appellés *Herculea* Ἡράκλεια. C'est ce qu'Aristote a voulu dire dans le Panegyrique qu'il a fait de ce Heros; λουτρῶν τὰ ἥδιστα Ἡράκλεια ἐπωνυμίαν ἔχοντά ἐστι. *Les Bains les plus agreables portent le nom d'Hercule.*

*Tu blâmes l'éloquence.* ] Cet endroit est fort heureux dans le texte, à cause du rapport qu'il y a entre le mot ἀγορὰ *concio*, & ἀγορητὴς *concionator*, qui est le nom qu'Homere donne à Nestor, πύλιος ἀγορητής.

*De là je passe à cette autre espece d'éloquence, que l'on appelle chicane.* ] J'avouë que j'ay un peu accommodé ce passage à nos manieres, on ne sauroit rien faire d'agreable en suivant le Grec, qui parle seulement *d'exercer sa langue*. J'espere que ma traduction ne déplaira pas.

*Envoyerent à Pelée une épée divine.* ] Pelée s'eſtant retiré à Iolcos chez Acaſtus, pour être expié d'un meurtre qu'il avoit commis, Hippolyte femme d'Acaſtus en devint amoureuſe, & comme elle ne pût l'obliger de répondre à ſa paſſion, elle ſe plaignit à ſon mary qu'il avoit voulu la corrompre. Acaſtus donc pour ſe vanger ſans tuer luy-même un hoſte qu'il avoit expié, le mena à la chaſſe ſur le Mont Pelion, où il l'abandonna aux bêtes ſauvages, aprés l'avoir deſarmé pendant qu'il dormoit; en le quittant il luy dit : *ſi tu es innocent, les Dieux auront ſoin de toy*, & cela arriva comme il l'avoit penſé ; Pelée s'éveilla comme il alloit être devoré par les bêtes, & dans le même temps qu'il cherchoit ſon épée, il vit Mercure qui luy en apportoit une du Ciel : c'eſt là l'opinion qu'Ariſtophane a ſuivie. Apollodore dit qu'Acaſtus ne fit que luy cacher ſon épée dans du fumier, & que Chiron la luy enſeigna.

*L'honneur qu'il eut d'épouſer Thetis.* ] Le Scholiaſte rapporte une choſe aſſés plaiſante, qu'on ne ſera pas fâché de voir icy. Staphylus dans ſon hiſtoire de Theſſalie, rapporte que Chiron,

qui estoit grand Astronome, voulant rendre Pelée illustre, fit courir le bruit que Jupiter luy vouloit donner Thetis, & que tous les Dieux se trouveroient à ses nôces, & descendroient du Ciel au milieu des pluyes & des tempêtes. Cependant il avoit fait venir *incognito* Philomele fille d'Actor: le jour donc qu'il avoit prevû estant arrivé avec un furieux orage de vent, de tonnerres & de pluye, il habilla Philomele en Deesse & des gens apostés en Dieux, & il fit celebrer le mariage. Tout le monde y fut trompé, & crût que Pelée avoit veritablement épousé Thetis.

*Mais elle le quita bien-tost.*] Aristophane a pris cela d'une Piece de Sophocle, où ce Poëte disoit que Pelée ayant grondé Thetis, elle le quita & ne voulut plus se remettre avec luy.

*Tu rejeteras tout sur Jupiter.*] Terence a seu profiter admirablement de cet endroit dans la Scene cinquiéme du troisiéme Acte de l'Eunuque, où le tableau de Danaé donne à Cherea la hardiesse d'entreprendre la plus injuste de toutes les actions. *Ce que Jupiter a fait, ego homuncio hoc non facerem?* &c. on n'y avoit jamais pris garde.

*Quelles gens sont-ce que les Orateurs.* ] L'Injustice pretend faire voir que presque tous les Atheniens avoient esté notés d'infamie, & qu'ainsi cela estant commun il ne pouvoit y avoir de honte, car la honte ne consiste proprement que par la raison des contraires, & c'est dequoy on n'est aujourd'huy que trop persuadé.

*Et les Comediens.* ] Le mot *tragœdus* en Grec signifie en general les Comediens, soit qu'ils joüent des Tragedies ou des Comedies, & par ce mot Aristophane entend non seulement les Acteurs, mais aussi les Poëtes.

*J'ay perdu.* ] Tout cela est admirablement bien conduit & plein de sel, mais il faut bien remarquer que l'Injustice n'a le dessus que par l'autorité & par le prejugé des exemples.

*Prenés mon écharpe.* ] Cela est fort plaisant. Aristophane fait voir que son siecle est si corrompu, que la Justice même ne peut éviter la contagion, ny s'empêcher de vivre comme les autres.

## REMARQUES

### *Sur la Scene quatriéme du troisiéme Acte.*

QUe *l'un soit pour les petits procez.* ] Il considere la langue comme une hache qui tranche des deux côtés, l'un est pour le gros bois & l'autre pour le menu.

*Je m'imagine que tu pourras te repentir.* ] Les Nuées parlent à Strepsiade.

## REMARQUES

### *Sur l'Intermede du troisiéme Acte.*

CEt Intermede est un *Epirrhema*, un petit discours que les Nuées adressent aux Juges, qui devoient donner le prix à un des Poëtes qui avoient fait joüer des Pieces pendant cette Fête de Bacchus.

*Nous ferons tomber toute la nuit un*

*deluge.* ] Parce que c'estoit la nuit que l'on menoit la mariée dans la maison du marié, & on observoit fort soigneusement qu'il n'y eût point alors de pluye, car elle auroit éteint les flambeaux des nopces, & donné un augure fort malheureux.

*Qu'il aimeroit mieux être en Egypte.* ] Parce qu'il ne pleut point en Egypte pendant neuf mois de l'année.

## REMARQUES

### *Sur la premiere Scene du quatriéme Acte.*

NOus voicy au vingt-sixiéme du mois. ] J'ay mis ce passage à nos manieres; il y a dans le texte: *cinq, quatre, trois, deux, &c.* & pour entendre cela, il ne faut que savoir la maniere de compter des Atheniens; ils partageoient le mois en trois dixaines; ils comptoient ainsi la premiere depuis un jusqu'à dix; πρώτη ἱσταμένου, δευτέρα ἱσταμένου, *le premier du commencement, le second du commencement*, & ainsi des autres. Quand on estoit à l'onziéme,

on disoit, *un sur dix, deux sur dix*, jusqu'au vingtiéme, qu'ils appelloient εἰκοστὴν & εἰκάδα; enfin le dernier dixain se comptoit par soustraction ou diminution, & on disoit δεκάτη φθίνοντος *le dixiéme de la fin*, c'est-à-dire XXI. *le neuviéme de la fin* XXII. *le huitiéme de la fin* XXIII. ainsi du reste, comme les Romains disoient *le quinziéme des Calendes*, pour dire quinze jours avant le premier du mois suivant, c'est-à-dire le quinziéme du mois. Mais il faut se souvenir que bien souvent les Atheniens retranchoient le mot φθίνοντος, & qu'ils disoient seulement le dix pour le XXI. le neuf pour le XXII. le huit pour le XXIII. c'est pourquoy Strepsiade dit *cinq* pour le XXVI. *quatre* pour le XXVII. *trois* pour le XXVIII. *deux* pour le XXIX. le dernier du mois estoit appellé ἕνη καὶ νέα, *la vieille & nouvelle Lune*, parce que la Lune finit & commence en même temps. C'estoit le jour qu'on payoit les interests.

*Me menacent de consigner* ] *Ils me menacent de deposer le prytanée.* Le prytanée estoit une consignation que le demandeur & le deffendeur faisoient d'un commun accord quand ils alloient

devant le Juge. J'en ay déja parlé ailleurs, mais il est icy dans un autre sens, & il signifie la dixiéme partie de la dette que le creancier consignoit pour les frais de la poursuite.

---

## REMARQUES

### *Sur la seconde Scene du quatriéme Acte.*

O *Grande Reine Injustice!* ] Il y a dans le Grec: *O grande Reine Fourberie!* mais j'ay mieux aimé mettre l'Injustice, parce que cela répond mieux au sujet, car c'est l'Injustice qui conjointement avec Socrate avoit instruit Phidippide.

*Oüy sans doute, & encore plus facilement.* ] Car plus la chose est injuste, plus c'est le fait de l'Injustice.

*Ce fils dont la langue tranche des deux côtés.* ] Cela est étably par ce qu'il a déja dit dans la quatriéme Scene du troisiéme Acte.

*Tu n'as qu'à le prendre & qu'à l'emmener.* ] C'est ce que disoient ordinairement les Precepteurs, quand ils ren-

doient un de leurs diſciples à ſes parens : en diſant cela Socrate rentre.

---

# REMARQUES

## *Sur la troiſiéme Scene du quatriéme Acte.*

TE *voilà tout propre à faire que les battus payent l'amende.* ] Cette façon de parler, ou ce quolibet de nôtre langue, ſemble fait exprés pour le paſſage Grec qui dit : *te voila tout propre à faire ſemblant de recevoir le tort que tu feras.*

*Eſt-ce qu'elle peut être vieille & nouvelle ?* ] J'ay déja expliqué pourquoy on appelloit le dernier jour du mois la vieille & nouvelle Lune. Cette chicane que Phidippide fait icy à ſon pere, eſt fort bien imitée des manieres de Socrate, qui ne ſoufroit point de définition équivoque, ou qui pût être conteſtée, non ſeulement pour le ſens, mais auſſi pour les mots.

*Par les Loix.* ] Par les Loix de Solon.

*Il voulut que l'aſſignation ſe fit pour*

*deux jours.* ] Il tâche de prouver que la vieille & la nouvelle Lune n'estoit pas un même jour, mais deux jours; la vieille Lune le dernier du mois, & la nouvelle le premier du mois suivant. Pour en venir à bout il explique la Loy de Solon, & dit que ce Legislateur avoit voulu que dans les assignations on mît la vieille & nouvelle Lune, afin que les debiteurs pussent comparoître le jour de la vieille, c'est-à-dire le jour de devant le jugement du procez, & qu'en representant la dette, ils évitassent les frais de la consignation, ausquels ils n'auroient pas manqué d'être condamnés le lendemain.

*Et qu'ils ne peussent accuser qu'eux mêmes, s'ils estoient tourmentés, &c.* ] Cela est fondé sur ce que ceux qui n'avoient point payé le dernier jour du mois, estoient condamnés le lendemain matin avec beaucoup de rigueur; c'est pourquoy Plutarque appelle les Calendes, c'est-à-dire le premier jour du mois, le plus horrible & le plus détestable des jours.

*Sont comme les gourmans qui goûtent.* ] *Protenthai* chez les Grecs étoient la même chose que *pragustatores*

chez les Romains, c'est-à-dire des gens commis pour goûter aux viandes avant qu'on les apportât sur la table du festin, & de là le mot a esté employé pour dire des gourmands, des friands.

*Et vous, Messieurs, pourquoy vous tenés vous là assis.* ] Il n'y a point icy lieu de douter, il est certain que Strepsiade parle aux Spectateurs, il leur reproche qu'ils se tiennent là comme des sots, pendant que son fils & luy se rendent habiles, & apprennent les moyens de les ruiner. Ce passage est fort plaisant.

*Vous êtes ma foy nos dupes.* ] Il a dans le Grec: *vous êtes le gain.* Nôtre langue dit cela d'une maniere plus juste & plus precise.

---

## REMARQUES

### *Sur la Scene quatriéme du quatriéme Acte.*

*IL valoit bien mieux se défaire alors d'une sotte honte.* ] Le Banquier a quelque peine à se resoudre à persecuter ses debiteurs, & il dit qu'il y avoit

bien moins de honte à refuser quand on luy demandoit à emprunter, qu'il n'y en a à poursuivre sa dette avec tant de chaleur. Terence a un peu plus étendu cet endroit dans la premiere Scene de l'Acte quatriéme de l'Andriene,

*——— hic, ubi opus est,*
*Non verentur : illic, ubi nihil opus est,*
*ibi verentur.*

Plaute l'avoit aussi imité avant luy dans la premiere Scene du second Acte de l'Epidicus:

*Plerique homines, quos cum nihil refert pudet : ubi pudendum est,*
*Ibi eos deserit pudor, cum usus est ut pudeat.*

*Il faut être Athenien.* ] Il dit cela comme nous dirions aujourd'huy, *il faut être Corsaire, &c. il faut être Turc,*

*Eh, Messieurs, ne savés vous pas.* ] Il s'adresse aux Spectateurs.

# REMARQUES

## *Sur la Scene cinquiéme du quatriéme Acte.*

NE *feroit-ce point quelqu'un des Dieux de Carcinus?* ] Ariftophane fe moque de Carcinus qui avoit fait une Tragedie, où il introduifoit des Dieux qui faifoient de grandes lamentations, & qui fe plaignoient de leurs malheurs.

*O fort cruel! ô Fortune qui avés brifé.* ] On comprend par la fuite que cet Amynias en exerçant fes chevaux avoit brifé fon chariot & eftoit tombé. Le ridicule de cela eft de voir un premier Magiftrat s'exercer à faire des courfes de chariots.

*Quel mal t'a fait Tlepoleme autrefois.* ] Ce qu'Amynias vient de dire, *ô fort cruel! ô fortune! ô Pallas!* eft pris d'une Tragedie de Xenocles, & c'eft Alcmene qui fe plaint de fon malheur, de ce que Tlepoleme a tué Lycimnius; c'eft pourquoy Strepfiade voyant qu'Amynias prononce les mêmes vers, il luy demande avec raifon

quel mal il a receu de Tlepoleme; cela nous paroît froid aujourd'huy, mais il ne l'eſtoit point alors, car tout le monde ſe ſouvenoit de cet endroit de la Piece de Xenocles; c'eſt comme ſi on prenoit aujourd'huy quelques vers de nos Tragedies ou de nos Opera.

*Qui vous, tomber d'un chariot.* ] Je me ſuis tirée de ce paſſage comme j'ay pû. Il y a dans le Grec; *vous rêvés, vous extravagués, comme ſi vous eſtiés tombé* ἀπὸ νῦ, & ces deux mots ſont une équivoque quand on les prononce; car on ne ſauroit preſque dire ſi vous avés dit ἀπ' ὄνυ, *de l'aſne*, ou ἀπὸ νῦ *à mente*, de l'eſprit, comme on dit en Latin *mente excidere*: dans noſtre langue il n'y a rien qui puiſſe venir à cela.

*Gros bœuf.* ] Le Grec dit σειραφόρον, c'eſtoit le cheval le plus éloigné du timon, & que nous appellons aujourd'huy cheval de volée: mais les Anciens atteloient leurs chevaux de front.

# REMARQUES

## *Sur l'Intermede du quatriéme Acte.*

V*Oyés ce que c'est que d'aimer, &c.*] C'estoit le devoir du Chœur de blâmer toûjours les injustes & de favoriser les gens de bien, de loüer la vertu & de condamner le vice.

*Mais il souhaitera peut-être bientost.*] Le Chœur découvroit ordinairement ce qui devoit arriver dans la suite de la Piece.

# REMARQUES

## *Sur la premiere Scene du cinquiéme Acte.*

A*U meurtre, au meurtre on m'assassine.*] Strepsiade est battu par son fils, & c'est ce qui amene le dénouëment de la Piece. Aristophane ne pouvoit rien inventer de plus propre à persuader aux Atheniéns que Socrate enseignoit

enseignoit des choses pernicieuses, & qu'on apprenoit chez luy, non seulement à mépriser les Dieux, mais aussi à violer les Loix & à rompre tous les liens de la nature.

---

## REMARQUES

### *Sur la seconde Scene du cinquiéme Acte.*

*Il a sans doute quelque chose sur quoy il s'appuye.* ] Les Nuées veulent dire par là que Phidippide n'auroit pas entrepris de battre son pere, s'il n'avoit esté bien assuré que son éloquence le mettroit à couvert des Loix.

*Que ce n'est plus la mode de chanter à table.* ] Cela estoit faux, c'estoit la mode, & Socrate même ne la condamnoit pas; mais Phidippide s'estoit entêté d'Euripide, le bon amy de Socrate, comme cela paroîtra dans la suite, & il avoit épousé les sentimens de ce Poëte, qui dit dans une de ses Tragedies que la Musique devroit être bannie des festins, & ne servir qu'aux enterremens, & dans toutes les occasions

de deuïl & de tristesse.

*Vouloir qu'on chante à table.* ] Il y a dans le Grec : *vouloir qu'on chante à table comme les Cigales* ; car les Cigales chantent pendant qu'elles sucent la rosée.

*Il a ajoûté que Simonide est un méchant Poëte.* ] On ne sauroit bien decider si Aristophane parle icy du premier Simonide, qui vivoit vers la trentiéme Olympiade, ou si c'est de Simonide de Ceos, que Platon appelle *Divin*, & qui mourut à la fin de la LXXVII. Olympiade ; car il est certain qu'il ne parle pas du jeune Simonide qui estoit le petit fils de ce dernier, le fils de sa fille, je me déterminerois pour le second.

*Je luy ay dit qu'il prist la Branche de Myrthe.* ] Quand on estoit à table, le Maître du festin presentoit ordinairement aux conviés une Lyre, avec une branche de Laurier ou de Myrthe. Celuy qui la prenoit le premier, chantoit dessus quelques chansons, qui estoient ordinairement tirées des anciens Poëtes, aprés quoy il la donnoit à son voisin avec la même branche.

*Eschyle est le plus enflé.* ] Ce que Phidippide dit icy d'Eschyle est vray à

la lettre, ſon ſtile eſt extraordinairement enflé ; le Grec dit qu'il *eſt plein de bruit*, & cela explique fort bien le défaut de ce Poëte, dont les figures ſont ſi outrées & ſi mal ſuivies, & ſes epithetes ſi enflées qu'elles étonnent l'oreille, & ne contentent point l'eſprit.

*Qu'il n'a point d'ordre.* ] C'eſt encore le défaut d'Eſchyle, qui ſemble avoir pris à tâche de violer les Loix du Theatre, & de n'obſerver aucune œconomie.

*Il eſt dur.* ] στόμφαξ ſignifie proprement un diſeur de grandes paroles ; de ces paroles qu'Horace appelle *ampullas*; *& ſeſquipedalia verba* ; Eſchyle affectoit cela particulierement, c'eſt pourquoy auſſi il eſt dur. Horace a dit de luy :

*Et docuit magnumque loqui nitique cothurno.*

*Et toûjours guindé.* ] Κρημνοποιὸς, *qui ne va que par precipices.* Cela tombe & ſur ſon ſtile & ſur ſes fictions qui ſont toûjours prodigieuſes, il introduit ſur la Scene des perſonnages monſtrueux, & ſes décorations ſont le plus ſouvent effrayantes & terribles.

*Combien penſés vous que ma bile.* ]

Car Eſchyle eſtoit fort eſtimé des Atheniens, qui avoient ordonné par Arreſt qu'on joüât ſes Pieces; Ariſtophane même qui marque ſes défauts ne laiſſoit pas de l'eſtimer, comme on peut le voir par ſa Comedie des Grenoüilles, où il le fait diſputer avec Euripide.

*Une Piece d'Euripide, où peut-on le dire, grands Dieux ! un frere.* ] Cette Piece d'Euripide c'eſtoit Eolus, où Macarée épouſoit Canacé. Cette Comedie n'eſt pas venuë juſqu'à nous. Ariſtophane ne laiſſe paſſer aucune occaſion de reprendre ce Poëte, il luy reproche icy d'avoir introduit ſur la Scene une inceſte du frere avec la ſœur de pere & de mere; car Ariſtophane ajoûte ὁμομητρίαν, parce qu'à Athenes il eſtoit permis d'épouſer une ſœur, pourvû qu'elle fût d'une autre mere, *ſororem* ὁμοπατρίαν & non pas ὁμομητρίαν. Cornelius Nepos dans la vie de Cimon : *Athenienſibus licet eodem patre natas uxores ducere. Il eſt permis à un Athenien d'épouſer ſa ſœur de pere*; c'eſt pourquoy Cimon avoit épouſé Elpinicé ſa ſœur de pere, & Themiſtocle Mneſiptolema : mais il faut bien remarquer que ce qu'Ariſto-

phane dit icy contre Euripide, tombe auſſi ſur Socrate, qui approuvoit ces inceſtes des freres avec les ſœurs germaines, comme cela paroît par le cinquiéme Livre de la Republique de Platon.

*Moy qui t'ay élevé.* ] Ce paſſage ſemble imité du IX. Livre de l'Iliade, où Phenix conte à Achille tous les maux qu'il a eus à l'élever.

*Et au lieu de me rendre la pareille.* ] J'ay ſuivy le ſens ſans m'attacher au Grec. Ce Païſan ſuit icy ſon caractere, & dit des ordures qu'on ne pourroit ſouffrir dans la traduction. On peut bien pardonner cela à la vieille Comedie, puis qu'encore aujourd'huy ſur noſtre Theatre on prend de pareilles libertés.

*Je m'imagine que tous les jeunes gens attendent.* ] Les Nuées veulent faire entendre que les mœurs des Atheniens eſtoient ſi depravées, qu'il n'y avoit point de jeune homme qui ne ſouhaitât de pouvoir battre ſon pere.

*Eſt-ce que vous croyés que les enfans ſeront battus.* ] Le vers Grec :

Κλάουσι παῖδες, πατέρα δ' οὐ κλάειν δοκεῖς;

*Les enfans ſeront battus, & vous penſés*

*que les peres ne le seront pas ?* est une parodie d'un vers de l'Alceste d'Euripide, où Admete dit :

Χαίρεις ὁρῶν φῶς, πατέρα δ' οὐ χαίρειν δοκεῖς;

*Tu es bien-aise de vivre, & penses-tu que ton pere ne soit pas bien-aise de vivre aussi ?* Mais la parodie est bien plus sensible dans le Grec que dans ma traduction, où elle ne peut être bien conservée.

*Que les vieillards sont deux fois enfans.* ] Δὶς παῖδες οἱ γέροντες, *bis pueri Senes.* Platon dans l'axiochus ; la vieillesse est une seconde enfance ; & c'est pourquoy Antiphon a dit, γηροτροφία περιτροπὴ παιδοτροφία.

*Tu dois t'attendre à recevoir de luy le même traitement.* ] Cela est fondé sur ce qu'on dit ordinairement que l'on est traité par ses enfans de la même maniere que l'on a traité son pere. J'ay un peu étendu ce passage, qui n'est pas assés sensible dans le Grec.

*C'est que je battray aussi ma mere.* ] Cela est plaisant. Il y a aujourd'huy bien des maris qui se consoleroient d'être battus, si leurs femmes estoient battuës.

*Nous en usons toûjours de même.* ]

Cela est fondé sur une verité que les Payens ont reconnuë comme nous, que Dieu lâche quelquefois la bride aux méchans, & semble comme consentir à leurs crimes, mais ce n'est que pour les faire tomber dans le piege qu'ils se sont tendu eux-mêmes, & pour les corriger en les punissant.

*Le Dieu de tes peres.* ] Les Atheniens adoroient Jupiter & Apollon sous le nom de *Dij Patrij.* Ζεὺς πατρῷος, Ἀπόλλων πατρῷος, parce que ces Dieux avoient apparu les premiers à leurs peres dans l'Attique, & que leur culte n'estoit point venu d'ailleurs.

*A cause de ce Tourbillon dont on voit la figure.* ] Dans l'Ecole de Socrate il y avoit un grand Globe de terre, dont il se servoit pour expliquer le mouvement des Cieux.

# REMARQUES

## *Sur la Scene troisiéme du cinquiéme Acte.*

MAis mon cher Mercure. ] Il s'adresse à la Statuë de Mercure qui estoit à la porte de sa maison, comme c'estoit la coûtume. J'en ay déja parlé dans les Remarques sur la premiere Comedie.

*Ah! vous avés raison, c'est sagement fait.* ] Il fait semblant que Mercure luy a répondu, & qu'il luy a dit ce qu'il doit faire. Et quoy que les Spectateurs n'ayent entendu aucune voix, ce que Strepsiade dit icy ne laisse pas d'être dans la vray-semblance; car c'estoit une opinion generalement receuë, que les Dieux parloient aux hommes la nuit par des songes, & le jour par des inspirations qu'ils leur envoyoient.

# REMARQUES

## *Sur la Scene quatriéme du cinquiéme Acte.*

*Helas, qui est-ce donc qui met le feu?* ] Il ne reconnoît point Strepsiade à cause de la fumée.

*Et pourquoy contemplés-vous de là haut avec tant de curiosité, &c.* ] Cela est plus fin & plus malin qu'il ne paroît; car il y a deux railleries, l'une contre ces Philosophes, comme s'il ne faisoient leurs speculations que par une sotte curiosité; & l'autre contre Diane même, comme si elle estoit fâchée que les hommes vissent ce qu'elle fait la nuit.

*Pour plusieurs raisons.* ] Aristophane comprend par là tout ce dont Socrate avoit esté accusé par Anytus & par Melitus.

*C'est assés dansé pour aujourd'huy.* ] L'on appelloit danse tous les mouvement que le Chœur faisoit, parce qu'il marchoit en chantant, & qu'il regloit

ſes pas ſelon la meſure & ſelon la cadence des airs.

*Fin des Remarques ſur les Nuées d'Ariſtophane.*

00081683

Digitized with financial assistance from
Observer Research Foundation
on 17 May, 2019